

La liberté des peuples : Bakounine et les révolutions de 1848. Suivi des textes de Bakounine : Principes fondamentaux de la nouvelle politique slave ; Appel aux peuples slaves ; Appel aux slaves ; La situation en Russie ; Ma défense

Jean-Christophe Angaut

▶ **To cite this version:**

Jean-Christophe Angaut. La liberté des peuples : Bakounine et les révolutions de 1848. Suivi des textes de Bakounine : Principes fondamentaux de la nouvelle politique slave ; Appel aux peuples slaves ; Appel aux slaves ; La situation en Russie ; Ma défense. Atelier de création libertaire, pp.224, 2009. halshs-00394269

HAL Id: halshs-00394269
https://shs.hal.science/halshs-00394269

Submitted on 12 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Christophe ANGAUT

La liberté des peuples :

Bakounine et les révolutions de 1848

(novembre 2008)

Introduction

Les textes présentés ici (pour la plupart inédits sur papier en français) appartiennent à la première phase de l'activité révolutionnaire de Michel Bakounine et portent tous sur sa première participation ouverte au mouvement révolutionnaire européen[1]. Né en Russie en 1814 dans une famille de la noblesse terrienne, Bakounine, après quelques années passées à s'initier à la philosophie allemande et à chercher à penser ses relations avec son entourage à travers elle, part en Allemagne à la fin de l'année 1840 afin d'y poursuivre sa formation. C'est en Allemagne qu'il fait connaissance de la gauche hégélienne, renonce à toute carrière philosophique et investit toute sa passion dans la cause de la révolution démocratique et sociale. De cette époque date en particulier son remarquable article *La réaction en Allemagne*, publié à l'automne 1842 dans les *Annales allemandes* d'Arnold Ruge et qui constitue une contribution importante aux débats de la gauche hégélienne. Cette période se clôt en 1843 avec son article *Le communisme* publié dans un journal suisse et elle est dominée par des problématiques philosophiques[2] : apprentissage philosophique en Russie, puis question du dépassement de la philosophie en Allemagne. Cette première période est déterminante en ce qu'elle permet à Bakounine de forger une grille de lecture où l'activité philosophique est désormais dénoncée comme purement contemplative, comme théorie qui ne vaut qu'en tant qu'elle se signifie à elle-même son congé dans la pratique. La pratique et la vie, qui jusque-là étaient identifiées à la philosophie elle-même, en sont alors exclues, et c'est l'histoire qui est désignée comme le lieu de réalisation, non de la philosophie, mais de ce que la philosophie n'a pu que reconnaître : la nécessaire émancipation de l'humanité.

De ce point de vue, il n'y a rien d'étonnant à ce que la suite de l'itinéraire de Bakounine soit dominée par un activisme politique dont l'intensité n'a d'égal que son engouement pour la philosophie au cours des années précédentes et auquel il ne renoncera plus. Cette continuité doit toutefois être relativisée. Dans l'œuvre de Bakounine, les textes qui accompagnent son activité révolutionnaire en 1848 mettent fin à cinq années de quasi mutisme théorique : si l'on excepte deux brèves interventions dans des journaux libéraux[3] et un discours[4], Bakounine n'a rien écrit depuis son article sur *Le communisme*, ce qui est d'autant plus surprenant que les textes qui

1 La seconde interviendra au moment de la guerre franco-allemande de 1870-71, dans ce qui constitue les prémisses de la Commune de Paris. En témoignent, outre la correspondance de Bakounine, la *Lettre à un français*, le manuscrit sur *La situation politique en France* (*Œuvres complètes*, vol. VII, Paris, Champs Libre, 1980) et tout le début de *L'empire knouto-germanique et la révolution sociale* (*Œuvres complètes*, vol. VIII, Paris Champs Libre, 1982).

2 Textes traduits et présentés dans Jean-Christophe Angaut, *Bakounine jeune hégélien – La philosophie et son dehors*, Lyon, ENS Éditions, 2007.

3 Le premier, publié dans *La Réforme* en 1845, fait suite à la décision de déchoir Bakounine de ses titres de noblesse en raison de ses prises de position révolutionnaires. Le second, publié dans *Le Constitutionnel* en 1846, est une protestation contre la persécution des religieuses lituaniennes par le pouvoir russe. Bakounine avait quitté préventivement l'Allemagne à la fin de l'année 1842, puis la Suisse à la fin de l'année 1843. Tous les textes mentionnés sans date ni lieu d'édition sont cités d'après l'édition électronique des *Œuvres complètes*, CD Rom, Amsterdam, IISG, 2000.

4 Discours prononcé en 1847 lors d'une commémoration à l'occasion du 17ème anniversaire de la révolution polonaise. Bakounine y appelant les peuples polonais et russe à s'unir contre le tsar, l'ambassade russe à Paris demanda (et obtint) du gouvernement français son expulsion vers la Belgique.

précèdent cette période de silence étaient tout entiers tournés vers l'avenir et vers la révolution qu'ils appelaient de leurs vœux. On pourrait estimer que Bakounine ne fait que mettre en œuvre son propre renoncement à toute activité théorique si cette période n'était pas aussi marquée par la difficulté qu'éprouve Bakounine à trouver un terrain pour ses engagements révolutionnaires. Rétrospectivement, les années 1843-48 apparaissent comme celles du passage effectif de la théorie à la pratique, passage qui avait été annoncé dans la théorie dès 1842.

C'est sur les textes qui entourent la première période de l'engagement slave de Bakounine qu'on se concentrera ici, corpus dans lequel il faut inclure *Ma défense*, écrite en 1850 par Bakounine à destination de son avocat après qu'il eut été livré par la Saxe à l'Autriche, et la *Confession*, rédigée en 1851 dans le ravelin de la forteresse Pierre-et-Paul de Saint-Pétersbourg et adressée au tsar. Plusieurs de ces écrits constituent des *interventions*, sont de véritables actes politiques : c'est par exemple le cas de l'*Appel aux Slaves* de l'automne 1848, dont le titre suggère suffisamment la dimension performative. D'autres en revanche se situent à la marge de l'action, qu'ils se proposent d'éclairer de manières prospective (c'est le cas de la *Situation de la Russie* rédigée en 1849, qui prétend informer les révolutionnaires d'Europe centrale au moment où les menaces d'une intervention russe se précisent) ou rétrospective (c'est le sens des analyses géopolitiques et historiques proposées par *Ma Défense* en 1850). Enfin, deux écrits se signalent comme des bilans partiels et problématiques de l'action entreprise : il s'agit d'une partie de *Ma Défense* et surtout de la *Confession* adressée au tsar Nicolas I^{er} en 1851. Certains de ces textes, ont une composante théorique, en tant qu'ils contiennent notamment l'ébauche d'une théorie de l'État. D'autres doivent être étudiés par rapport à l'effet que Bakounine compte produire à travers eux.

Parmi ces écrits, la *Confession* tient une place particulière. Bien que rédigée en un mois, sans doute entre mai et juin 1851[5], c'est-à-dire dès l'arrivée de Bakounine à la forteresse Pierre-et-Paul, et à la demande du tsar Nicolas I^{er}, il s'agit de l'un de ses meilleurs textes d'un point de vue littéraire. Surtout, la *Confession* constitue une mine de renseignements sur l'itinéraire de Bakounine au cours des révolutions de 1848. Elle est aussi un bilan en partie sincère de Bakounine sur son propre itinéraire de révolutionnaire. Toutefois, ce texte écrit par un prisonnier cherchant à gagner les faveurs du souverain pour obtenir son élargissement, s'avère prodigieusement délicat d'utilisation. Derrière le repentir feint, Bakounine camoufle parfois un véritable retour critique sur son action. L'exactitude historique flottante tient parfois tout autant du trou de mémoire que du mensonge visant à protéger des compagnons en fuite, et pourtant le révolutionnaire russe s'y livre en certains endroits avec une étonnante sincérité. Ces difficultés n'ont guère été atténuées par les

5. Et non en 1857 comme le proclame fièrement la couverture de sa plus récente réédition (Michel Bakounine, *Confession (1857)*, Paris, L'Harmattan, 2002) : le seul texte qui date de 1857 dans cette réédition de la traduction de Paulette Brupbacher, c'est la lettre que Bakounine écrit au nouveau tsar, Alexandre II, pour demander son élargissement et qui lui permettra de quitter sa prison pour la Sibérie. Cependant, l'introduction de Franck Lhuillier à cette réédition rétablit la date exacte de composition. On se référera plutôt à l'édition suivante : Bakounine, *Confession*, traduit par Paulette Brupbacher, avant-propos de Boris Souvarine, introduction de Fritz Brupbacher, annotations de Max Nettlau, Paris, PUF, 1974.

circonstances qui ont présidé à la redécouverte de ce texte en 1920 en Russie : alors que le pouvoir bolchevique réprimait de plus en plus ouvertement anarchistes et révolutionnaires, le texte de la *Confession* a fini par constituer un enjeu politique et les travaux de commentaire sont souvent surdéterminés par la nécessité de défendre ou de discréditer l'anarchisme à travers la figure de Bakounine[6] – ce qui néglige bien entendu le simple fait qu'en 1851, Bakounine n'était pas anarchiste.

S'il est impossible de considérer les textes de la période slave de Bakounine comme la simple mise en pratique des textes théoriques qui l'ont précédée, à plus forte raison ne peut-on faire de la réflexion politique de Bakounine au cours des trois décennies suivantes un ensemble cohérent, qui s'édifierait d'une manière continue. Dans la chronologie des écrits de Bakounine, intervient un événement proprement théorique, qui est le passage (qu'on peut dater assez précisément de l'année 1864) d'une vision politique centrée sur la question slave à une réflexion politique dominée par le socialisme libertaire. De part et d'autre de ce moment de rupture, et malgré les conditions précaires dans lesquelles elle s'est édifiée, la pensée politique de Bakounine présente en revanche une forte cohérence thématique. Ce passage est intimement lié à la biographie de Bakounine, et notamment à la longue période d'emprisonnement et d'exil des années 1849-1861 qui suit sa participation aux révolutions de 1848 mais cela n'explique pas tout. En effet, le « moment slave » enjambe cette rupture centrale et couvre les deux décennies qui séparent l'article de 1843 sur *Le communisme* des premiers textes socialistes libertaires de Bakounine, d'abord rédigés en vue de constituer des sociétés secrètes.

Il y a donc une unité dans l'activité de Bakounine entre 1844 et 1864, qui correspond à la tentative, d'abord pratique, mais aussi théorique, d'ériger la cause slave en cause universelle, et à la tentation de considérer l'émancipation nationale comme la médiation par excellence par laquelle la liberté humaine se réaliserait dans l'histoire. Au cours de cette période, et conformément aux leçons tirées de son passage par la gauche hégélienne, Bakounine considère toujours l'histoire comme le lieu de réalisation de la liberté, mais la question qui est au cœur des textes de cette période est celle de la *liberté des peuples*, expression dans laquelle se concurrencent deux visées émancipatrices. La liberté *des* peuples est nationale, elle engage la question de la souveraineté et elle constitue le terme d'un processus de décomposition des empires : l'intérêt des textes de Bakounine au cours de cette période est précisément qu'ils concernent des peuples qui se situent aux confins de trois empires (russe, ottoman et autrichien). Mais qu'en est-il *du* peuple, cette

6. Sur les circonstances de la redécouverte de la *Confession*, dont Bakounine avait révélé l'existence à Herzen dès 1860 alors qu'il se trouvait en Sibérie, voir l'article d'un témoin direct, Marcel Body, « Michel Bakounine : l'emmuré, le déporté » dans *Combats et débats*, Paris, Institut d'études slaves, 1976, p. 77-82. Les notes de Max Nettlau sur la *Confession* illustrent bien cette volonté de défendre l'anarchisme à travers Bakounine. Quant à la tendance inverse, elle est illustrée avec beaucoup moins de dignité par le piètre ouvrage paru sous la signature de Jacques Duclos (*Bakounine et Marx, ombre et lumière*, Paris, Plon, 1974). Celui-ci fournit en annexe une nouvelle traduction de la *Confession* et utilise maladroitement ce texte pour discréditer l'anarchisme contemporain. Selon M. Body, les bolcheviks avaient de la duplicité de la *Confession* (feindre la soumission pour être libéré) une appréciation bien moins négative (on n'ose écrire globalement positive).

entité politique aux contours sociologiques flous dont l'émancipation sociale et politique, portée par le double mot d'ordre du socialisme et de la démocratie, est au cœur des révolutions du XIXe siècle ? La notion de peuple concentre les trois dimensions des révolutions de 1848, qui engageaient à la fois la libération de nations opprimées, la démocratie et la révolution sociale. Si les lexicologues ont pu montrer que le mot « peuple » était « *la forme lexicale majeure de la Révolution de 1848* »[7], il n'y a rien d'étonnant à ce que la pensée politique de Bakounine au cours de cette période, s'articule précisément autour de cette notion. Les écrits du révolutionnaire russe, mais aussi sa pratique politique, se signalent en effet par la tentative de tenir ensemble les trois visées émancipatrices dont cette notion est porteuse. Cette tentative, c'est d'abord celle, autour des révolutions de 1848, d'inclure les Slaves dans un grand mouvement d'émancipation à l'échelle européenne, où les trois questions (démocratie, socialisme, émancipation nationale) se poseraient de la même manière. Après la prison, ce sera l'effort pour penser une démocratie et un socialisme propres aux Slaves. Du point de vue de l'itinéraire personnel de Bakounine, ce qui scande cette même période, c'est l'échec à double détente de cette tentative. Engagé avec passion dans une tentative de soulèvement des peuples slaves contre l'empire d'Autriche, Bakounine a été fait prisonnier en Saxe en 1849 après l'insurrection de Dresde, à laquelle il participa activement sans l'avoir désirée ni montée : il préparait alors une insurrection dans la Bohème voisine. En somme, un terme provisoire a été mis à ses projets révolutionnaires en Europe centrale d'une manière qui pouvait lui apparaître contingente et Bakounine n'a pas vécu de l'intérieur l'écrasement du « printemps des peuples » slaves. C'est pourquoi, dès son évasion de Sibérie en 1861, il reprend ses projets politiques au point où il avait été contraint de les abandonner, se tourne d'emblée vers la question slave et tente d'apporter son soutien à l'insurrection polonaise de 1863[8]. Le *fiasco* de ce dernier engagement constitue la deuxième détente de l'échec des projets de 1848 et détermine l'abandon de son rêve slave par Bakounine.

De cette tension qui habite le projet révolutionnaire bakouninien, et qu'on a souvent résumée par la formule de « panslavisme révolutionnaire »[9], le moment révolutionnaire de 1848, qui voit Bakounine s'engager, y compris physiquement, constitue donc le meilleur témoignage. Pour le dire autrement, il s'agit de la période où la tension entre les différentes directions de son engagement révolutionnaire est portée à son comble. L'échec de l'engagement slave de Bakounine se lit en effet en filigrane dans les manuscrits de l'*Appel aux Slaves* de 1848, qui sont habités par une tension entre question sociale et question nationale. Les textes des années 1848-49 ne parviennent pas à dépasser l'ambivalence fondamentale des révolutions de 1848 en Europe, révolutions à colorations démocratique, sociale et nationale selon les peuples qu'elles entraînent et selon les moments que l'on considère en elles. Mais la pratique politique de Bakounine n'a pu

7. Maurice Tournier, « Le mot "Peuple" en 1848 », in Hélène Desbrousses, Bernard Peloille et Gérard Raulet (dir.), *Le peuple – Figures et concepts – Entre identité et souveraineté*, Paris, François-Xavier Guibert, 2003, p. 112.
8. C'est aussi l'avis de Benoît P. Hepner dans *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire*, Paris, Marcel Rivière, 1950.
9. En premier lieu par B. Hepner avec l'ouvrage cité dans la note précédente.

davantage vivre la transformation de cette ambivalence en contradiction, de sorte qu'elle eût été contrainte de s'y confronter et de trancher. Si l'échec de ses tentatives pour soulever les peuples slaves contre l'empire d'Autriche a pu pousser Bakounine à renoncer à une forme d'idéalisme politique ou, comme le dira la *Confession*, de « donquichottisme »[10], le fait qu'il n'ait pas été arrêté dans le cadre de ces tentatives a sans doute joué un rôle décisif dans la reprise en l'état des projets slaves après son évasion. Les textes du début des années 1860 se caractérisent par une accentuation de la dimension slave, dont Bakounine éprouvera le caractère d'impasse avec le douloureux échec de l'insurrection polonaise de 1863.

Il est tentant de considérer ces deux décennies d'engagement slave comme une parenthèse malheureuse dans la carrière révolutionnaire de Bakounine, d'autant qu'elles l'ont conduit à donner dans les excès inhérents à tout nationalisme. A l'appui de cette lecture, on soulignera que la « période anarchiste » s'ouvrira avec un rappel du rôle que *La Réaction en Allemagne* faisait jouer au négatif et par un retour en force de la thématique socialiste, expressément revendiquée en 1842-1843 mais presque passée sous silence au cours des deux décennies précédentes. Toutefois, plusieurs raisons solides s'opposent à ce qu'on néglige cette période de l'activité de Bakounine. Les premières sont relatives à la compréhension de l'œuvre de Bakounine. Outre que cela reviendrait à tenir pour négligeables une grande partie des textes et des engagements concrets du révolutionnaire russe, il apparaît qu'il est impossible de comprendre le Bakounine anarchiste sans ce détour par la question slave : la critique du patriotisme, l'attaque virulente contre l'État, la dimension nationale du conflit avec Marx, les tentatives en direction de la Russie, tout cela s'enracine dans ces deux décennies qui constituent le moment slave de la pensée politique de Bakounine. En second lieu, la lecture de ces textes de Bakounine peut contribuer à éclairer d'un jour nouveau la question de la transcription politique du mouvement jeune hégélien[11], auquel Bakounine a brièvement participé. Les révolutions de 1848 ont en effet constitué une épreuve de vérité pour cette école[12], les uns, effrayés par la dimension sociale de la révolution, rejoignant les rangs de la réaction (c'est le cas de Bruno Bauer), d'autres au contraire approuvant sans réserves le mouvement révolutionnaire (c'est le cas de Marx et de Bakounine).

Or le concept de peuple n'est pas seulement le pivot des révolutions de 1848, il est aussi l'un des termes centraux de la philosophie de l'histoire de Hegel, et on pourrait se dire qu'en brandissant l'étendard de la liberté des peuples (ce qui implique, on va le voir, une prise en

10 Bakounine, *Confession*, édition citée, p. 125.

11 Sur ce sujet, voir les contributions réunies dans Lars Lambrecht (dir.), *Osteuropa in den Revolutionen von 1848*, Forschungen zum Junghegelianismus, Band 15, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2006. Ce recueil d'articles, qui se fonde sur un colloque tenu en octobre 1998 à Hambourg à l'occasion des 150 ans des révolutions de 1848 a pour mérite d'interroger le comportement politique d'un certain nombre de jeunes hégéliens autour de 1848, non seulement par rapport aux luttes sociales et politiques, mais aussi par rapport aux revendications nationales (émancipation des Polonais, des Juifs, des Roumains, etc.). La figure de Bakounine n'y est toutefois que marginalement évoquée.

12 Pour un point de vue sociologique sur l'école jeune hégélienne, envisagée comme groupe intellectuel, voir Wolfgang Essbach, *Die Junghegelianer – Soziologie einer Intellektuellengruppe*, Munich, Fink, 1988.

compte du fait national), Bakounine ne fait rien d'autre que prolonger le questionnement hégélien, qui veut que les peuples soient les acteurs principaux de l'histoire, que ce soit à l'échelle des peuples que l'histoire se déroule. La question est ici celle des médiations par lesquelles la liberté se réalise dans l'histoire : pour Hegel, l'histoire est le lieu où l'esprit réalise sa liberté, en ce sens qu'il prend conscience de lui-même et de son autonomie. Et « dans l'histoire, l'esprit est un individu d'une nature à la fois universelle et déterminée : un peuple ; et l'esprit auquel nous avons affaire est l'esprit d'un peuple (*Volksgeist*)[13]. » En cherchant à penser l'émancipation des nations slaves, Bakounine cherche-t-il à récupérer ce schéma, qui voit les esprits des peuples s'enchaîner dans un processus qui est celui « par lequel l'esprit parvient à la libre connaissance de lui-même[14] » ? Cela signifierait plusieurs choses. D'abord, cela voudrait dire qu'il va plus loin que dans ses textes de la période hégélienne, dans lesquels Hegel n'était mis à contribution que pour penser les contradictions historiques qui se manifestaient dans une conflictualité politique (la thèse défendue par *La Réaction en Allemagne* étant que rien ni personne ne peut venir concilier de l'extérieur ces contradictions, qui doivent aboutir inéluctablement à une révolution). Ensuite, cela implique qu'il aille plus loin que Hegel lui-même, qui n'assignait pas de destin particulier aux nations slaves dans les chapitres de sa philosophie de l'histoire qu'il consacre aux peuples européens : ceux-ci avaient tout au plus vocation à constituer une zone intermédiaire entre l'Asie et l'Europe (il songeait surtout à la Russie). Enfin, cela impliquerait que revienne aux Slaves une mission historique particulière, par exemple celle d'incarner la transformation sociale, après la révolution religieuse en Allemagne et la révolution politique en France – selon un schéma qui est très fréquent à l'époque. Ce qui est en jeu dans ces questions (qu'il faudra poser au texte que je vais étudier), ce sont les prolongements politiques du jeune hégélianisme, ce courant auquel Bakounine a participé avec d'autres figures comme Marx, Engels, les frères Bauer, Moses Hess, Max Stirner, etc.

Mais par-delà le contexte immédiat dans lequel s'inscrit l'activité révolutionnaire de Bakounine en 1848, interroger concrètement la manière dont ont pu s'opposer, se contredire ou s'articuler les revendications sociales et nationales est indispensable à qui s'intéresse à l'histoire du mouvement révolutionnaire depuis le XIXe siècle. Qui peut nier que ces questions se soient à nouveau posées au moment des luttes de libération nationale qui ont accompagné la dislocation des grands empires coloniaux européens ? Qui peut nier, également, que c'est pour avoir contourné les difficultés posées par ces deux questions que le mouvement révolutionnaire européen, au moment de la première guerre mondiale, n'est pas parvenu à prévenir sa liquidation ?

13 Hegel, *La raison dans l'histoire – Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, UGE, 1979, p. 80.
14 *Ib.*, p. 85.

Chapitre 1er : De la question sociale à la question slave

L'entrée tonitruante de Bakounine dans le champ de la politique avec ses articles dans la gauche hégélienne s'accompagne de la conscience que désormais, tout retour vers la Russie est devenu impossible, du moins tel qu'il était prévu initialement dans le plan de carrière exposé aux parents. Une longue lettre à son frère Pavel, contemporaine de la parution de *La Réaction en Allemagne*, témoigne de cette décision, et tout en prenant acte de l'évolution qui y a conduit, cherche à lui conférer une cohérence en dressant un parallèle saisissant entre « l'affaire » révolutionnaire et une affaire amoureuse :

> « Après avoir longuement réfléchi et pour des raisons que Tourgueniev t'expliquera, j'ai décidé de ne pas rentrer en Russie. […] Cette décision est conforme à ma raison d'être la plus intime, à ce que j'ai été et à ce que je suis aujourd'hui. […] Je ne suis pas bon pour la Russie d'aujourd'hui, je ne vaux rien pour elle, alors qu'ici je sens que j'ai encore la volonté de vivre ; ici, je peux agir, j'ai encore en moi des ressources de jeunesse et d'énergie au service de l'Europe. […] Ne craignez rien pour moi, car j'ai une affaire qui m'occupe ; je l'aime et lui suis dévoué dans la plénitude de mon être ; je ne l'ai jamais trahie jusqu'à présent ; tous les actes de ma vie, aussi stupides qu'ils aient pu paraître aux autres, répondaient à une nécessité et me rapprochaient d'elle, degré par degré. »[15]

Dès lors, la boucle est bouclée : métonymique du départ pour l'Europe, la sortie hors du champ de la philosophie aboutit à un point de non-retour. Non-retour en Russie d'abord, puisque les prises de position révolutionnaires de Bakounine ne tardent pas à attirer l'attention des autorités russes : sommé de rentrer en Russie, Bakounine quitte la Suisse en février 1844 pour Bruxelles, après une brève escale à Paris, où il est de retour en juillet. Apprenant qu'il est déchu de tous ses titres de noblesse, il s'exprime pour la première fois sur la situation politique en Russie dans le journal *La Réforme* en janvier 1845, et en des termes qui ne font que mettre un deuxième tour de clé à la porte qui s'est fermée derrière lui. Non-retour en philosophie ensuite, puisque Bakounine, à partir de 1843 et jusqu'au milieu des années 1860 délaisse ce terrain. Au cours des années 1842 et 1843, tout s'est passé comme si Bakounine avait soldé son compte avec la philosophie, non seulement en pensant sur un mode délimitatif les rapports entre théorie et pratique, mais encore en réglant ses comptes avec l'homme qu'il fut en Russie.

La rencontre manquée avec le socialisme

Comment expliquer qu'après avoir pris parti pour la révolution sociale et démocratique au moment de sa sortie de la philosophie, Bakounine s'engage en faveur de la cause slave ? Comme ce fut le cas pour le tournant radical de 1841, il semble que l'intérêt de Bakounine pour la question des nationalités slaves et la mise entre parenthèses du socialisme soit le fruit de rencontres. Rencontres décevantes sans doute avec le socialisme français et avec le communisme

15. Lettre à Pavel Bakounine des 9 et 10 octobre 1842.

allemand ; rencontres décisives, surtout, avec la répression russe et l'émigration polonaise. Rencontres enfin qui ne se laissent pas réduire à la simple succession chronologique : Bakounine parle de la Russie avant de focaliser son action sur la question slave ; de même il semble avoir rencontré des Polonais émigrés bien avant de se décider à œuvrer pour leur cause[16].

Sur la lancée de son article de 1843 sur *Le communisme*, l'attention de Bakounine dès son arrivée en France s'est portée sur les courants socialistes et communistes. Il gravite alors dans l'entourage de George Sand[17], pour qui il nourrit une admiration passionnée qui n'a d'équivalent que celle qu'il vouait pour Bettina von Arnim quelques années plus tôt. Dans ce milieu, Bakounine fait la connaissance des principaux représentants du socialisme français, notamment Cabet, déjà rencontré lors de son premier passage à Paris en février 1844[18], Pierre Leroux, Victor Considérant, ou encore Louis Blanc. Mais c'est surtout avec Proudhon que le lie rapidement une vive sympathie réciproque qui semble avoir été humaine avant d'être théorique[19]. Avant le tournant de 1864, l'attitude de Bakounine vis-à-vis de Proudhon composera toujours entre une adhésion au personnage et à ses prises de position et une distance par rapport à ses tentatives philosophiques. Dans une même lettre à Georg Herwegh, il pourra à la fois faire l'éloge du courage de Proudhon, seul député à prendre parti pour les ouvriers après le massacre de juin 1848, et parler avec quelque ironie de son *Systemchen*, son « petit système. » Après 1864, on retrouvera la même ambivalence sur un plan théorique : reprenant au théoricien français toute une partie de son antithéologisme et de sa théorie de la justice, il condamnera son idéalisme au profit du matérialisme historique de Marx. Parallèlement à cette fréquentation assidue des socialistes français, Bakounine côtoie les démocrates allemands, avant leur expulsion vers la Belgique en février 1845. Ceux-ci sont alors rassemblés autour du *Vorwärts*, journal de langue allemande publié à Paris. S'il connaissait déjà Engels pour avoir été son condisciple lors des cours de Schelling à Berlin, c'est à Paris en 1844 que Bakounine fait la connaissance de Marx, qui collabore alors au *Vorwärts* et se détache du reste de la gauche hégélienne pour se rapprocher des communistes.

16. C'est du moins ce que suggère l'article écrit pour *La Réforme* en janvier 1845 : Bakounine y affirme même que c'est en grande partie pour s'être prononcé en faveur de la Pologne qu'il a été déchu de ses titres de noblesse et condamné à la déportation en Sibérie. Cependant, aucun de ses biographes ne mentionne cette prise de position précoce, ni à plus forte raison ne l'explique par des rencontres polonaises intervenues avant le départ de Suisse.

17. George Sand est alors une égérie révolutionnaire et elle occupera même quelques fonctions officielles après la révolution de février. Après juin 1848, elle se retirera dans sa propriété de Nohain, puis se ralliera au Second Empire et en 1871, elle s'en prendra sévèrement à la Commune.

18. Cette rencontre est mentionnée d'une manière on ne peut plus elliptique dans une lettre à August Becker écrite de Bruxelles en juin 1844 : « A Paris, je suis allé chez Cabet […]. Il m'a fait précisément l'impression à laquelle je m'attendais. »

19. Dans la *Confession* de 1851, Bakounine désignera Proudhon comme « l'un des Français les plus remarquables de notre temps » (ouvrage cité, p. 69) ; quant à Proudhon, il s'indignera de l'expulsion de Bakounine vers la Belgique en 1847, réagira vivement à son arrestation en 1849 et pleurera sa mort lorsque celle-ci sera annoncée par erreur en 1851. Voir à ce propos Daniel Guérin, « De Proudhon à Bakounine » in *Combats et débats*, ouvrage cité, p. 83-89. De passage à Paris en 1864, Bakounine rencontrera à nouveau Proudhon quelques mois avant sa mort.

Communisme et philosophie semblent avoir été les deux centres d'intérêt principaux de Bakounine lors des premiers mois de son séjour à Paris. Il faut sans doute y voir l'influence des fréquentations allemandes de Bakounine, mais aussi de son propre passé philosophique. Dans une lettre à Reinhold Solger d'octobre 1844, Bakounine, après avoir décrit sa situation personnelle, tant à Paris que vis-à-vis de la Russie, explique d'une part qu'il est « devenu Français et travaille avec application à un *Exposé et Développement des Idées de Feuerbach* » et d'autre part qu'il « étudie beaucoup l'économie politique. » Et Bakounine d'ajouter qu'il est « communiste de tout [son] cœur », affirmation qui n'a pas manqué de gêner les commentateurs de Bakounine, au point que certains d'entre eux ont voulu n'y voir qu'une boutade[20], tant elle pouvait suggérer de proximité intellectuelle avec Marx. Il y a pourtant tout lieu de croire que Bakounine, après avoir été attiré par le communisme de Weitling, a cherché à approfondir le sujet auprès des démocrates allemands et des socialistes français et qu'il s'est senti des accointances avec ce parti. Conformément aux réticences exprimées par l'article de 1843 sur le sujet, Bakounine ne s'est jamais reconnu dans aucune composante communiste[21], mais il semble avoir tenté de concevoir sa propre forme de communisme, celle d'une « communauté d'hommes libres et indépendants. »[22] L'intérêt pour Weitling tend à rapprocher Bakounine de Marx puisque ce dernier noue des contacts étroits avec la Ligue des Justes du même Weitling au cours de l'année 1844. C'est encore à propos de Weitling que Bakounine prend rapidement ses distances avec le radicalisme allemand, qu'il défendait encore contre ses contempteurs dans son article de 1843. Evoquant le silence des radicaux allemands sur le sort fait à Weitling par les autorités suisses, Bakounine s'en prend à leur « misérable libéralisme »[23] qui les empêche de comprendre qu'ils doivent faire cause commune avec l'artisan suisse. Quant au traité sur Feuerbach, qu'évoque la même lettre à Reinhold Solger, s'il n'a sans doute jamais existé autrement qu'à l'état de projet, sa mention même prouve que Bakounine continue à se passionner pour la philosophie, au moins jusqu'à ce qu'il trouve un domaine d'action à investir. C'est ainsi qu'en compagnie de Karl Grün, il prend la succession de Marx pour tenter d'initier Proudhon au hégélianisme[24].

---

20. Notamment Max Nettlau qui commente cette lettre dans une note de la *Confession*, édition citée, p. 208.
21. La *Confession* soutiendra : « j'appréciais trop mon indépendance pour consentir à me faire l'esclave et l'arme aveugle d'une société secrète quelconque, sans parler d'une société dont je ne pouvais partager les opinions » (édition citée, p. 63).
22. Lettre à Pavel du 29 mars 1845.
23. Lettre à August Becker de juin 1844.
24. Sur ces discussions entre Proudhon et Bakounine à propos de Hegel, voir la célèbre anecdote rapportée par Alexandre Herzen dans *Passé et Méditations* : « Carl Vogt […] lassé un soir d'entendre sans arrêt des exégèses sur la phénoménologie, alla se coucher. Le lendemain matin […] il fut étonné d'entendre des voix malgré l'heure matinale dans le cabinet de travail de Bakounine ; il entrouvrit la porte : Proudhon et Bakounine étaient assis à la même place devant une cheminée éteinte et terminaient à mots rapides la discussion entamée la veille. » (cité par Arthur Lehning, *Bakounine et les autres*, édition citée p. 116). Comme le remarque Hepner (*Bakounine et le panslavisme révolutionnaire*, ouvrage cité, 5ème partie, ch. I), les usages que Bakounine et Proudhon entendaient faire de la dialectique de Hegel devaient nécessairement diverger : Proudhon cherche dans une dialectique économique un succédané à la révolution, là où Bakounine voit en elle ce qui postule nécessairement l'affrontement révolutionnaire.

A en croire la *Confession*, et malgré l'activité que semble déployer Bakounine lors de ses premiers mois à Paris, cette période de sa vie aurait été marquée par une grande solitude et par une incapacité à trouver sa place et un débouché à ses aspirations révolutionnaires. Cette assertion contient sans doute une part de vérité. Aussi étonnant que cela puisse paraître si l'on considère l'évolution ultérieure de Bakounine, les liens étroits qu'il noue par exemple avec Proudhon au cours de ces années parisiennes ne le déterminent en rien à prendre une option socialiste qui aille au-delà de la simple déclaration, ni à tenter de donner un corrélat objectif, à partir de ses rencontres avec les principaux représentants du socialisme français, à l'idée d'une théorie qui serait l'expression de la pratique. Faute de textes sur cette question, la seule conclusion qui s'impose est que l'adhésion de Bakounine au socialisme à cette époque est une simple *position*, ou comme il le dira trente ans plus tard en revenant sur cette période, est seulement « d'instinct. » Le révolutionnaire russe n'a sans doute pas trouvé dans le socialisme français de l'époque, socialisme utopique et essentiellement théorique, de quoi satisfaire sa soif d'action. Mais il est probable aussi que des divergences théoriques aient joué un rôle : c'est ce que suggèrent ses rapports avec les communistes allemands.

En effet, l'expulsion de l'équipe du *Vorwärts* vers la Belgique au début de l'année 1845 et les réticences personnelles à l'endroit de Marx n'expliquent pas à elles seules que la conversion au communisme, qui semblait s'amorcer en 1844, soit restée lettre morte. Dès 1844, Bakounine estimait que les communistes allemands avaient « peu le sens des postulats essentiels à la dignité de l'homme et à la liberté des hommes », contrairement à leurs homologues français qui, « empreints de dignité et conscients de leur valeur », avaient « pour cette raison […] le sens de la dignité et de la liberté d'autrui. » Cette critique du communisme dans sa version allemande, qui reconduit les réticences exprimées par l'article de 1843 sur la société voulue par Weitling comme une société dont la liberté serait bannie, ne sortira que renforcée de la fréquentation renouvelée de Marx et de son entourage à Bruxelles à la fin de l'année 1847. A son ami Georg Herwegh, il décrit les réticences que lui inspirent les communistes allemands :

> « L'Alliance démocratique peut vraiment aboutir à quelque chose de bien, mais ces Allemands, l'ouvrier Bornstädt, Marx et Engels – surtout Marx d'ailleurs – continuent, ici, comme d'habitude à engendrer des catastrophes. Vanité, haine, commérages, arrogance dans la théorie et pusillanimité dans la pratique – réflexion sur la vie, l'action et la simplicité et totale absence de vie, d'action et de simplicité – ouvriers se piquant de littérature et de débats et œillades écœurantes lancées dans leur direction, – Feuerbach est un *Bourgeois* et ce mot de *Bourgeois* transformé en mot d'ordre rabâché jusqu'au dégoût – tous étant, des pieds à la tête, viscéralement, des petits bourgeois de province. En un mot, tout n'est que mensonge et stupidité, stupidité et mensonge. Il ne peut être question dans cette société de respirer librement à pleins poumons. Je me tiens à distance et leur ai expliqué très fermement que je n'entrerais pas dans leur association d'ouvriers communistes et que je ne veux rien avoir de commun avec elle. »[25]

25. Lettre à Georg Herwegh de fin décembre 1847.

Les réticences personnelles sont ainsi soutenues par une attaque plus profonde qui rappelle la délimitation entre théorie et pratique établie quelques années auparavant. Ce que Bakounine reproche à Marx et à son entourage, c'est finalement d'arraisonner la pratique et de tenter de l'arrimer à la théorie : Marx « corrompt les ouvriers, en fait des raisonneurs. La même folie et la même insatisfaction théoriques, la même suffisance mécontente de soi. »[26] Geste suffisant et présomptueux en ce qu'il suppose inconsidérément que la pratique peut être résorbée dans la théorie, l'activité de Marx ne peut aboutir qu'à l'insatisfaction en raison de l'impossibilité même de ramener la pratique à la théorie, et Bakounine semble expliquer ainsi les échanges souvent violents qui sont monnaie courante dans l'entourage de Marx[27].

Deux séries de facteurs vont venir toutefois fournir un débouché aux aspirations révolutionnaires de Bakounine. Les premiers viennent de Russie. En janvier 1845, Bakounine réagit d'une manière détournée à l'oukase qui le condamne à la perte de ses titres de noblesse et à l'exil en Sibérie. Cet oukase englobait également un autre noble russe, Ivan Golovine, qui avait protesté contre sa condamnation dans le journal *La Réforme* au nom d'une prétendue « charte octroyée par les Romanov à la noblesse russe. » C'est à cette protestation que réagit Bakounine dans le même journal en janvier 1845. A la différence de Golovine, il commence crânement par se réjouir d'avoir été déchu de ses titres de noblesse (et avec malice de se trouver en France plutôt qu'en Sibérie), avant de nier fermement l'existence d'une quelconque charte qui viendrait brider l'autocratie russe. Dans ce qui reste dans l'histoire comme la première attaque frontale prononcée par un Russe contre son tsar et contre le principe de son gouvernement, Bakounine dresse un tableau synthétique de l'autocratie, véritable grille de lecture qu'il fera fonctionner à quelques variations près dans ses écrits ultérieurs sur la Russie :

- la Russie ne connaît d'autre loi que « la volonté illimitée de l'Empereur » à laquelle ne peuvent s'opposer ni le Sénat, ni la noblesse ; cette assertion s'apparente aux analyses classiques du despotisme ;
- en raison de sa position subalterne, la noblesse russe n'est pas une force politique mais une entité sociale en voie de démoralisation ; quel que soit le rôle qu'elle ait pu jouer dans le passé, la noblesse russe n'a plus d'avenir ;
- seule la jeunesse, au sein de la noblesse, développe « des tendances plus élevées et plus nobles », mais elle le fait malgré sa noblesse, et non grâce à elle ; Bakounine suggère en outre qu'elle s'efforce de se joindre au peuple ;
- la démocratie ne répugne pas au peuple russe ;
- les insurrections se multiplient en Russie et pourraient donner lieu à une révolution ;

26. Lettre à Pavel Annenkov du 28 décembre 1847.
27. Echanges que rappelle aussi la *Confession* : « les littérateurs allemands ne [peuvent] se passer, dans leurs relations, de potins, de querelles et de disputes. » (édition citée, p. 67)

- le tsar peut et doit émanciper le peuple[28].

Enfin, ce bref article esquisse un thème qui à partir de 1848 sera développé et généralisé aux Slaves, celui de la destination historique du peuple russe :

> « Il y a dans sa nature demi-barbare quelque chose de si énergique et de si large, une telle abondance de poésie, de passion et d'esprit, qu'il est impossible de ne pas être convaincu, en le connaissant, qu'il a encore une grande mission à remplir dans ce monde. Tout l'avenir de la Russie réside en lui. »[29]

Ce thème fait écho au rôle dévolu par l'histoire à la classe ouvrière au sein du monde occidental. C'est du moins ce que suggère la *Confession* lorsqu'elle aborde la question des sympathies communistes entretenues par Bakounine lors de son séjour à Paris : au milieu de la « pourriture générale » qui caractérise l'Europe occidentale, « il n'y a que le peuple grossier et inculte appelé "populace" qui ait conservé en soi de la fraîcheur et de la force. »[30] Cet article fait aussi date dans le parcours politique de Bakounine : désormais, c'est vers la Russie de Nicolas 1er que la propagande démocratique du révolutionnaire russe sera tournée, et c'est en tant que démocrate russe proscrit que Bakounine ne cessera de s'exprimer.

La cause polonaise

S'attaquant à l'autocratie, mais sans relations avec d'autres éléments russes acquis à la cause démocrate, Bakounine ne pouvait manquer de rencontrer la question polonaise. D'abord parce que la plus grande partie du territoire polonais est sous occupation russe. La situation de la Pologne est alors le fruit du congrès de Vienne de 1815 qui partage le « Christ des nations » (Mickiewicz) entre la Prusse, l'Autriche et la Russie. Cette dernière, sous le nom d'Union russo-polonaise, a annexé la plus grande partie de l'ancien grand-duché de Varsovie[31]. Ensuite parce que la cause polonaise, avec ses insurrections régulières et la répression qu'elle endure, constitue la seule opposition active au régime de Nicolas depuis l'échec du mouvement de décembre 1825. Elle l'a démontré une dernière fois à la fin de l'année 1830.

Dans l'itinéraire de Bakounine, la rencontre avec la cause polonaise constitue son premier combat politique, celui qu'il entendra poursuivre au moment du Printemps des peuples de 1848 et celui qu'il reprendra à nouveaux frais, une dernière fois, en 1863. Malheureusement, cette partie de l'activité de Bakounine est aussi la plus mal connue. Si son allocution en faveur de la Pologne en novembre 1847 nous est parvenue, ce n'est pas le cas de l'important discours qu'il

---

28. Lettre à *La Réforme*, 13 janvier 1845. Cette dernière hypothèse sera encore discutée à la veille de la réforme du statut des paysans dans la brochure de 1862 *La cause du peuple*, mais sera définitivement invalidée, dans son principe même, par le tournant anarchiste de 1864.
29. Tout en usant du terme « barbare » en un sens moral, Bakounine suggère souvent que la barbarie, en tant qu'elle est extérieure à la civilisation tout en lui étant contemporaine (ce en quoi elle se distinguerait de la *sauvagerie* si Bakounine prenait la peine de fixer l'usage de ces termes), constitue un potentiel de régénération de la civilisation, voire porte en germe une nouvelle civilisation.
30. *Confession*, édition citée, p. 61.
31. Le Congrès de Vienne de 1815 représente le quatrième partage de la Pologne, après ceux de 1772, 1793 et 1795. Il annule l'institution napoléonienne du grand-duché de Varsovie en 1807.

prononça à Bruxelles au début de l'année 1848[32]. Les lettres qu'il échangea avec les émigrés polonais ont sans doute été détruites par de prudents correspondants et doivent être considérées comme perdues. Enfin il est difficile de dater le resserrement des liens avec les militants les plus actifs de la cause polonaise, les documents faisant défaut[33]. Quant aux informations que contient la *Confession* de 1851 sur le sujet, elles sont nécessairement lacunaires : comme dans le reste du texte, Bakounine s'ingénie à limiter ses aveux à ce qui est connu publiquement et ne donne à peu près aucun nom.

Lors de son séjour de quelques mois en Belgique au début de l'année 1844, Bakounine a rencontré des exilés polonais, notamment Joachim Lelewel, pour qui il est peut-être spécialement venu à Bruxelles[34] et qui lui remet, avant son départ, des lettres de recommandation pour s'introduire auprès des Polonais de Paris. Il est possible que Bakounine ait fréquenté d'autres exilés avant cette date, s'il est vrai, comme l'indique la lettre à *La Réforme*, que le soutien à leur cause a joué un rôle dans sa condamnation[35]. Mais son engagement *avec* les Polonais est plus tardif et résulte d'une lettre adressée au journal *Le Constitutionnel* en février 1846. La *Confession* indique d'ailleurs que Bakounine écrivit cette lettre afin d'attirer sur lui l'attention de l'émigration polonaise au moment où de nouveaux troubles secouaient l'ancien royaume[36]. Cette lettre, protestation publique contre le sort réservé aux religieuses basiliennes de Lituanie, contient le leitmotiv de l'engagement futur de Bakounine en faveur de la Pologne : c'est en tant que démocrate russe désirant la liberté de son pays qu'il souhaite « le triomphe de l'insurrection polonaise. »[37]

Si l'on manque de documents pour éclairer le parcours de Bakounine parmi les activistes polonais[38], trois textes informent d'une manière satisfaisante sur les options et les motivations qui furent les siennes. La *Confession* tout d'abord fournit, d'une manière sans doute fiable, la position de Bakounine sur la question polonaise : il n'y a aucune raison de suspecter les considérations sur la Russie blanche et la Petite-Russie d'entrer dans une stratégie visant à complaire au tsar. On

32. Seule la *Confession* nous renseigne sur ce discours qui semble avoir développé d'une manière substantielle l'histoire des relations russo-polonaises (édition citée, p. 77).
33. Sur ces différents problèmes, voir Wiktoria Sliwowska et René Sliwowski, « Bakounine et les Polonais – Faits et commentaire » in *Combats et débats*, ouvrage cité, p. 143-153, qui recense les sources historiques disponibles sur le sujet et fait la part de ce qui était connu et restait à découvrir en 1976.
34. Ce que suggère Benoît P. Hepner dans *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire*, ouvrage cité, 5ème partie, ch. II.
35. La *Confession* suggère cependant le contraire : « quant à la Pologne, je puis affirmer que je ne me souvenais même pas, alors, de son existence ; à Berlin j'avais évité de faire la connaissance des Polonais et je n'en avais rencontré que quelques-uns à l'université ; à Dresde et en Suisse je n'en ai pas vu un seul. » (Édition citée, p. 65)
36. *Confession*, édition citée, p. 74 : « je dus à cet effet [pour « prendre une part active aux événements qui se préparaient »] rappeler ma personne à l'attention des Polonais, qui m'avaient déjà oublié, et dans cette intention, je publiai un article sur les Polonais et sur les Uniates de la Russie Blanche, dont tous les journaux d'Occident s'occupaient alors. »
37. *Le Constitutionnel*, 16 mars 1846. L'insurrection qu'évoque Bakounine est celle de la république semi-autonome de Cracovie en 1846, dont la répression aboutit à l'annexion de la ville par l'Autriche.
38. Dans sa correspondance, on ne trouve aucune mention de ses relations polonaises avant la lettre à Louise Vogt du 5 août 1847, dans laquelle il affirme ne vivre désormais « presque que parmi des Polonais » et s'être « lancé corps et âme dans le mouvement russo-polonais. »

peut résumer cette position de la manière suivante : une Pologne indépendante doit rassembler toutes les populations polonaises, et elles seules. En second lieu, une lettre écrite par Bakounine le 28 décembre 1847 à son compatriote Pavel Annenkov, plus réticent que lui sur la question polonaise, nous renseigne sur ses motivations. Bakounine commence par concéder à son correspondant sceptique qu'il entre dans son engagement démocrate « beaucoup de mysticisme », mais il ajoute aussitôt que « la vie n'existe que là où il y a un horizon mystique large, illimité, et partant quelque peu indéterminé. » Cette indétermination, ici désignée comme celle de la vie même, fait manifestement écho au monde de la pratique, monde de l'action, monde de l'avenir ouvert, dont les textes des années 1842-43 dessinaient l'entrée. Dans ce monde, l'action a nécessairement une composante erratique car « nous vivons dans un milieu vivant, entourés des merveilles, des forces de la vie et chacun de nos pas peut les appeler à la surface à notre insu et souvent même indépendamment de notre volonté. » C'est sur cet horizon que Bakounine détache son action aux côtés des patriotes polonais : « l'accueil que m'ont réservé les Polonais m'a imposé une immense obligation, mais dans le même temps m'a montré et m'a donné la possibilité d'agir. » Cette conviction que le « croyant » Bakounine oppose au « sceptique » Annenkov, dont il affirme cependant « épouser parfois [le] point de vue », confirme que l'engagement polonais du révolutionnaire russe, tout en étant sincère, s'inscrit dans la quête d'un domaine où agir. Pour un démocrate russe, en 1847, en dehors des oppositions publiques à l'autocratie, la seule possibilité d'agir réside dans l'action conjointe avec les Polonais. Le scepticisme d'Annenkov s'apparente dès lors à un regard théorique sur le monde, alors que la foi dont se réclame Bakounine est caractéristique d'un rapport pratique à l'histoire : au pessimisme théorique de l'entendement, incarné en la circonstance par son correspondant, Bakounine oppose l'optimisme pratique de la volonté.

Enfin, le 29 novembre 1847, Bakounine prononce une allocution lors de la réunion convoquée par l'émigration polonaise à Paris pour célébrer l'anniversaire de l'insurrection de 1830[39]. Cette allocution fit grand bruit, fut vite publiée sous forme de brochure mais provoqua aussi l'expulsion de Bakounine vers la Belgique, l'ambassade russe l'ayant exigée du ministère Guizot[40]. Elle présente les raisons pour lesquelles Bakounine, en tant que démocrate russe, prend parti pour la cause polonaise et inscrit cet engagement dans la continuité de la philosophie de l'émancipation esquissée au cours de la période hégélienne. Bakounine y développe le mot d'ordre qui ouvrait la lettre au *Constitutionnel*, qui consiste à appliquer aux rapports entre les nations ce que Bakounine a développé maintes fois au cours des années précédentes à propos des rapports entre les personnes. Mais à la différence de ce qui intervient entre deux personnes, le rapport entre des nations met en jeu trois termes : ne se font pas seulement face deux nations, mais deux nations dont l'une est sous l'emprise d'un pouvoir despotique. A la dialectique du maître et de l'esclave se substitue dès lors une dialectique de l'intérieur et de l'extérieur : c'est

39. Cette allocution est connue sous le titre *Le 17ème anniversaire de la révolution polonaise.*
40. Ce dernier fut d'ailleurs vivement interpellé à la Chambre pour avoir cédé aux injonctions de la Russie, ce qui suscita en février 1848 un nouvel article de Bakounine (dont la tête avait été mise à prix en Russie) dans *La Réforme.*

parce que les Russes sont « un peuple esclave », soumis à un « despotisme hideux, sans frein dans ses caprices, sans bornes dans ses actions », qu'ils sont utilisés à l'extérieur comme les *bourreaux* de la liberté, comme les « exécuteurs passifs d'une pensée qui [leur] est étrangère, d'une volonté qui est aussi contraire à [leurs] intérêts qu'à [leur] honneur. » C'est la raison pour laquelle, au couple maître-esclave, se substitue dans le cas des rapports entre les peuples russe et polonais le couple esclave-bourreau.

Cette présentation obéit à un impératif stratégique explicite : convaincre les insurgés polonais que la cause des peuples russe et polonais est commune et qu'une « alliance révolutionnaire » entre eux est non seulement possible mais aussi nécessaire. En cela, le discours de Bakounine est aussi un acte qui consiste à inscrire dans les faits cette solidarité des peuples. Contre l'autocratie tsariste qui représente les deux peuples comme ennemis, Bakounine reprend à son compte le projet des conspirateurs décembristes, celui d'une « action commune contre notre ennemi commun, contre notre seul ennemi. » C'est dès lors en tant que patriote russe que Bakounine se permet de former des vœux en faveur de l'émancipation de la Pologne, qui signifierait aussi l'émancipation de la Russie. Plus encore que dans la lettre à *La Réforme* de janvier 1845, tout est fait dans le discours de Bakounine pour représenter la situation politique comme un simple face-à-face entre le tsar et son peuple qui se fait menaçant (le règne de Nicolas est comparé à celui de Louis XV).

A la lecture des lettres qu'il envoie à divers correspondants pour leur recommander la lecture de son discours, il est clair que l'objectif principal que poursuivait Bakounine était précisément de faire passer cette idée d'une cause commune des peuples contre l'empire : « j'ai la conviction profonde non seulement de la possibilité, mais de la nécessité de l'alliance révolutionnaire que j'ai proposée », lance-t-il ainsi à l'un de ses amis polonais ; et à George Sand, à qui il fait parvenir son discours, il écrit qu'il « regarde cette première manifestation comme le commencement sérieux d'une oeuvre bonne et grande, d'une action [qu'il ne croit] pas seulement possible, mais nécessaire. » Le courrier qu'il adresse aux membres du Conseil de la Ligue Internationale des Peuples, basée à Milan, est encore plus clair sur ses intentions et propose « une alliance révolutionnaire, entre les Polonais et les Russes contre le Tzar, l'ennemi commun de ces deux peuples. »[41]

« Non seulement possible mais aussi nécessaire » : cette qualification récurrente d'une union révolutionnaire entre Russes et Polonais suppose ce qui précisément ne va pas de soi. Jamais Bakounine, en 1847 comme dans les années qui suivent, ne pose la question des conditions de possibilité d'une alliance des peuples contre les empires, et sous-estime avec une belle constance le poids des antagonismes nationaux. L'alliance des peuples contre les despotes est assurément nécessaire (au sens où elle est un impératif), est-elle pour autant possible, et à quelles conditions l'est-elle ? Bakounine évite soigneusement cette question, tout se passant comme si la simple

41. Lettre à Léon Chodchko du 6 décembre 1847 ; lettre à George Sand du 14 décembre 1847 ; lettre aux membres du Conseil de la Ligue Internationale des Peuples du 18 décembre 1847.

représentation de la nécessité de l'alliance rendait cette dernière possible. Du fond de sa prison, Bakounine reconnaîtra, à propos de ses rêves de révolution en Europe centrale et orientale, qu'il « [raisonnait] de la façon suivante : la révolution est nécessaire, par conséquent, elle est possible. »[42]

On ne peut pourtant pas dire que Bakounine fût alors dans l'ignorance de tels obstacles. Lui-même rapporte dans sa correspondance la méfiance que ressentent certains membres de l'émigration polonaise pour un démocrate russe qui se présente comme leur allié. Qui plus est, dans un milieu d'exilés gagné par l'espionnite, l'ambassade russe fait courir le bruit que Bakounine est un agent ayant outrepassé sa mission, accusation qui reparaîtra plusieurs fois au cours des années suivantes[43]. De plus, Bakounine s'est trouvé d'emblée en désaccord avec l'émigration polonaise sur l'extension territoriale que pourrait recevoir la future Pologne indépendante. A en croire la *Confession*, il aurait mis en garde Joachim Lelewel dès 1844 contre les prétentions polonaises sur « la Petite Russie et la Russie Blanche [qui] devaient l'une et l'autre […] haïr dans les Polonais leurs anciens oppresseurs. »[44] A ces méfiances nationales s'ajoutent les divisions de l'émigration polonaise, dans lesquelles Bakounine est partie prenante. On trouve ainsi un courant messianique qui, à la suite de Mickiewicz, fait de la Pologne le « Christ des nations. » Dans la *Confession*, Bakounine écrira qu'il vénérait le « grand poète slave » mais plaignait en lui « l'apôtre à demi trompé et à demi trompeur d'une nouvelle religion absurde et d'un nouveau Messie. »[45] Plus sensible au courant radical de la Société démocratique dirigée par Lelewel, Bakounine manifeste, dans sa correspondance, son hostilité envers le courant conservateur rassemblé autour du prince Czartoryski[46]. Conscient de ces clivages, Bakounine ne prend jamais parti publiquement pour l'une ou l'autre tendance, sans doute pour éviter qu'un conflit interne ne se substitue à l'opposition entre peuples et empires. Ainsi, aucune de ses prises de position publiques sur la Pologne ne tranche la question de l'importance réciproque des causes nationale et démocratique.

Ce que Bakounine désigne comme sa foi, ou encore comme son mysticisme, et qui est peut-être ce qu'il dénoncera une vingtaine d'années plus tard comme les « illusions métaphysiques » dont il reconnaîtra avoir été la proie, découle en grande partie de la délimitation stricte tracée en 1842-43 : que la théorie s'auto-congédie dans la pratique, cela signifie qu'il s'agit de défendre la pratique contre toute ingérence de la théorie, mais aussi qu'on se refuse à mobiliser la théorie pour autre chose que pour nourrir un engagement pratique (et par exemple pour poser la question des conditions de possibilité d'un tel engagement). Ce que l'implication de Bakounine

42. *Confession*, édition citée, p. 160.
43. Témoigne de ce climat délétère la lettre d'Engels au Comité de Correspondance Communiste de Bruxelles, le 16 septembre 1846 : « Même Bakounine est très suspect. » (*Correspondance Marx-Engels*, tome 1, édition citée, p. 412).
44. *Confession*, édition citée, p. 66. Il s'agit approximativement des actuelles Biélorussie et Ukraine.
45. *Confession*, édition citée, p. 68.
46. Pour ce tableau de l'émigration polonaise et des relations que Bakounine entretenait avec chacun de ses courants, voir le ch. II de la 5ème partie de *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire* (« Le messianisme polonais »). Il me semble cependant difficile de suivre Hepner lorsqu'il estime que Lelewel a influencé Bakounine, étant donné le peu de documents dont on dispose pour pouvoir l'affirmer.

dans la cause polonaise suggère d'une manière limitée, son engagement au sein des révolutions de 1848 va en fournir une illustration grandeur nature.

Chapitre 2 : Nationalisme et révolution : l'*Appel aux Slaves*

De la révolution parisienne à la révolution européenne

Comme bien d'autres révolutionnaires de sa génération, Bakounine s'engouffre dans les révolutions de 1848 en assoiffé d'action. Cette tourmente, qui succède à une décennie d'utopies sociales en Europe occidentale et de renaissance nationale en Europe centrale, va aussi constituer un verdict historique douloureux pour ces mouvements. Quoique régulièrement prophétisée par les révolutionnaires européens, la révolution parisienne de février 1848, résultat d'une insurrection habilement menée à l'issue d'une campagne de banquets républicains, prend « tout le monde à l'improviste. »[47] Bakounine lui-même, qui, dans les remous qu'avait suscités son expulsion vers la Belgique à la demande de la Russie, avait prédit un sombre avenir au ministre Duchâtel[48], est surpris par la soudaineté de l'événement. Dès qu'il apprend l'insurrection parisienne, il s'empresse d'aller y participer, mais il est informé à la frontière que la république a déjà été proclamée à Paris, où il n'arrive (à pied, les trains étant bloqués) que le 26.

Deux textes de Bakounine témoignent de la manière dont il a vécu les semaines qui ont suivi la révolution de février. La *Confession*, tout d'abord, brosse un tableau du Paris révolutionnaire qui nous renseigne tout autant sur les événements que sur leur perception par le jeune révolutionnaire russe. Cette description figure la révolution comme l'irruption civilisatrice de la sauvagerie au sein d'une civilisation devenue barbare :

> « Cette ville énorme, le centre de la culture européenne, était soudain devenue un Caucase sauvage : dans chaque rue, presque partout, des barricades dressées comme des montagnes et s'élevant jusqu'aux toits ; sur ces barricades, entre les pierres et les meubles endommagés, tels des Géorgiens dans leurs gorges, des ouvriers en blouses pittoresques, noirs de poudre et armés jusqu'aux dents ; de gros épiciers au visage abêti par l'épouvante, regardaient peureusement par les fenêtres […]. Et au milieu de cette joie sans bornes, de cette ivresse, tous étaient à tel point doux, humains, compatissants, honnêtes, modestes, polis, aimables et spirituels, que chose pareille peut seulement se voir en France, et là encore seulement à Paris. »[49]

L'événement révolutionnaire apparaît alors comme un flux, comme l'engloutissement heureux de l'individualité dans la collectivité. Si sous la plume de Bakounine, depuis *La Réaction en Allemagne*, ce sont le tonnerre et les grondements qui l'annoncent, l'orage révolutionnaire est suivi par une période de fluidité, où tout coule et se confond. La *Confession* dépeint à son impérial lecteur ce moment de fusion collective :

---

47. C'est la formule qu'emploie Bakounine dans sa lettre à *La Réforme* du 13 mars 1848.
48. La lettre que publie *La Réforme* le 7 février 1848, adressée au ministre de l'intérieur, le comte Duchâtel, se conclut en effet par cette tirade prémonitoire : « le temps jugera entre nous, monsieur le ministre. Pas entre vous et moi, mais entre nos deux causes. A qui croyez-vous que l'avenir appartienne ? »
49. *Confession*, édition citée, p. 79-80.

> « Sire, je ne saurais rendre un compte exact de ce mois passé à Paris, car ce fut un mois de griserie pour l'âme. Non seulement j'étais comme grisé, mais tous l'étaient : les uns de peur folle, les autres de folle extase, d'espoirs insensés. […] J'aspirais par tous mes sens et par tous mes pores l'ivresse de l'atmosphère révolutionnaire. C'était une fête sans commencement et sans fin ; je voyais tout le monde et je ne voyais personne, car chaque individu se perdait dans la foule innombrable et errante ; je parlais à tout le monde sans me rappeler ni mes paroles, ni celles des autres, car l'attention était absorbée à chaque pas par des événements et des objets nouveaux, par des nouvelles inattendues. »[50]

Les textes qui jalonneront le parcours de Bakounine au cours des mois suivants ne cesseront de reprendre cette image du flux révolutionnaire, tantôt fleuve et tantôt marée, jusque dans la description de la Réaction comme reflux. La Révolution acquiert ainsi une dimension cosmique, conforme aux prophéties millénaristes lancées par les textes des années 1842-43, qui faisaient d'elle l'irruption tellurique d'un nouveau monde surgissant dessous l'ancien. En mars 1848, Bakounine a le sentiment que « sans exagération aucune […] le monde ancien est mort » et que « nous sommes à la naissance d'un nouveau monde. »[51]

La confusion du possible et du nécessaire est aussi une caractéristique de la période qui suit immédiatement la chute de Louis-Philippe. Pour l'enthousiasme révolutionnaire, tout semble possible, surtout ce qui est perçu comme nécessaire :

> « Il semblait que l'univers fût renversé ; l'incroyable était devenu habituel, l'impossible possible, et le possible et l'habituel insensés. En un mot, l'état d'esprit était tel alors, que si quelqu'un était venu dire : "Le bon Dieu vient d'être chassé du ciel, la république y est proclamée !", tout le monde l'aurait cru et personne n'aurait été surpris. »[52]

Même écrit avec le recul de l'échec, ce témoignage semble fidèle à la manière dont Bakounine percevait alors les événements parisiens. L'ébauche de projet politique qu'il expose dans le journal *La Réforme* du 13 mars 1848, et qu'il s'évertuera à affiner, à confronter avec la réalité et à mettre en œuvre au cours des mois suivants, illustre cette identification du possible et du nécessaire. Plusieurs points, qui seront développés dans des textes ultérieurs, parfois très tardifs, méritent d'y être relevés.

En premier lieu, le texte affirme la fusion entre deux types de nécessité : ce qui est souhaitable est désormais aussi inéluctable. La nécessité pratique s'affirme désormais dans les faits, ou comme l'écrit Bakounine, « les hommes pratiques de l'ancien régime sont aujourd'hui devenus des utopistes, et l'utopie d'hier est désormais la seule chose possible, raisonnable, praticable. » Quant à l'impossible, il s'identifie avec l'ancien monde : « ce mot n'est pas d'aujourd'hui, il est d'hier. Il n'y a d'impossible aujourd'hui que la royauté, l'aristocratie, que l'inégalité, que l'esclavage. » Pour un peu, on prendrait ses désirs pour des réalités.

---

50. *Ibid.*, p. 80-81.
51. Lettre à *La Réforme* du 13 mars 1848.
52 *Confession*, édition citée, p. 81.

En second lieu, la lettre à *La Réforme* souligne le rôle d'initiatrice de révolutions qui échoit à la France : « la France ne vit et ne travaille jamais pour elle seule. […] Il ne dépend de la volonté d'aucun homme […] de faire que la tempête qui a éclaté à Paris n'agite pas profondément, révolutionnairement, jusqu'au fond même de leurs entrailles, toutes les sociétés de l'Europe. » L'affirmation du rôle central de la France, et corrélativement du caractère centrifuge de la révolution, sera reprise dans les textes de 1870 qui accompagnent les tentatives insurrectionnelles de Bakounine au cours de la guerre franco-allemande. Elle s'inscrira alors dans une véritable géopolitique du socialisme et jouera un rôle crucial dans la polémique avec les représentants du socialisme allemand[53].

Mais en troisième lieu, en 1848, Bakounine insiste exclusivement sur les questions politique et nationale, au détriment de la question sociale – ce que résume la problématique d'une démocratie intégrale, aussi bien au sein des nations qu'entre elles, développée par la lettre à *La Réforme*. La question nationale prend même le dessus, Bakounine prophétisant l'extension de la révolution au reste de l'Europe, avec la chute de l'empire autrichien, l'unification de l'Allemagne et de l'Italie et l'indépendance de la Pologne. Bakounine se revendique de « la démocratie pure, absolue pour la France comme pour toute l'Europe », arguant de ce que « la révolution périra si la royauté ne disparaît pas de la surface de l'Europe », et il lui assigne un but positif, celui de transformer l'Europe en une « république démocratique-confédérée. » Bakounine esquisse ainsi le projet politique qu'il développera au cours des mois suivants, mais il délimite aussi son terrain d'action. La fin de sa lettre sonne comme l'annonce du départ : « je suis Russe et mes pensées se reportent naturellement sur la Russie. C'est de là qu'on attend les premières foudres de la réaction. Elles partiront, mais pour se retourner contre celui qui les aura lancées. »

Dès le début du mois d'avril 1848, Bakounine quitte la France à l'aide d'un faux passeport fourni par Ledru-Rollin et de fonds réunis par l'émigration polonaise, afin d'aller soutenir l'insurrection polonaise à Pozna'n et avec pour projet ultime de susciter un soulèvement révolutionnaire en Russie. C'est pourtant le congrès slave de Prague, en juin 1848, qui marque son entrée active sur la scène révolutionnaire. L'itinéraire quelque peu erratique de Bakounine jusqu'à cette date illustre bien la manière dont son projet politique s'affine et se construit au contact des obstacles qu'il rencontre. Les étapes de cet itinéraire sont autant de pays : la France, la Pologne, l'Allemagne, et finalement l'empire d'Autriche.

Bakounine quitte la France en avril 1848 parce qu'il souhaite participer aux événements révolutionnaires qui agitent l'Europe en tant que démocrate russe qui se propose d'œuvrer au renversement de l'autocratie tsariste et à l'avènement de la démocratie en Russie. Dans cette optique, lorsqu'il apprend l'insurrection de Poznanie, la Pologne lui semble être le « point d'appui

53. Cf. mon article « Marx, Bakounine et la guerre franco-allemande » sur le site de la revue en ligne *Sens public* : http://www.sens-public.org/spip.php?article131. René Berthier, *Bakounine politique*, Paris, Éditions du Monde Libertaire, 1990.

d'Archimède »[54] approprié pour parvenir à ses fins. Mais ce projet tourne court. Pour commencer, Bakounine est arrêté à Berlin alors qu'il s'apprête à gagner la Poznanie, et de là il est renvoyé vers Breslau. Ensuite le mouvement polonais est divisé : l'insurrection polonaise, menée pour l'essentiel par des nobles, doit faire face aux réticences des paysans russes de Petite-Russie et de Russie Blanche, dont les maîtres sont polonais. A Breslau, Bakounine retrouve les émigrés polonais réunis en congrès pour faire le point sur les événements. A suivre la *Confession*, il n'y aurait pas participé, en raison d'un manque d'empathie avec les participants et d'une rumeur faisant de lui un espion du tsar[55]. Ce congrès consacre les divisions politiques, sociales, mais aussi régionales de l'émigration polonaise.

Jusqu'en juin 1848, Bakounine se trouve cantonné dans une Allemagne que les mêmes composantes sociales qui ont fait la révolution en France tentent alors d'unifier à travers la réunion d'un parlement pangermanique et une série d'opérations militaires. Malgré cette profusion d'événements, Bakounine trouve moins encore qu'en France de quoi satisfaire sa soif d'action : la *Confession* dresse le tableau sévère d'un mouvement national allemand bavard, jouant à la politique mais trop honnête pour s'y livrer effectivement, et surtout inattentif aux signes de réaction et de reflux qui se manifestent un peu partout en Europe (échec de l'insurrection polonaise, échec de la colonne démocrate dans le Bade-Wurtemberg, éviction des démocrates du gouvernement provisoire le 15 mai à Paris). On ne sait pas grand-chose du positionnement de Bakounine sur la question allemande, sinon que favorable à l'unification du pays parce qu'elle était désirée par le peuple allemand, il se détermina pour l'essentiel en fonction de ses amitiés. Il contribue à faire élire son ami Arnold Ruge au parlement de Francfort comme député de Breslau, grâce à la popularité qu'il a su acquérir dans cette ville, et soutient l'opération fort hasardeuse lancée par son ami Herwegh dans le Bade-Wurtemberg (désastre qui est l'occasion d'un accrochage sérieux entre Herwegh et Marx, à propos duquel Bakounine, avec son habituelle absence de vanité, reconnaîtra que Marx avait raison malgré son attitude humainement inqualifiable).

A Breslau, Bakounine apprend la tenue prochaine à Prague d'un congrès slave, censé regrouper initialement les seuls Slaves de l'empire d'Autriche et répondre aux assemblées de Francfort et de Pest, mais qui finalement accueille des représentants de toutes les populations slaves, qu'elles soient sous domination russe, autrichienne ou turque. L'historiographie officielle tend à occulter la dimension nationale des révolutions de 1848. Politique et sociale en France, la révolution a pris d'emblée un caractère national en Italie, en Allemagne et dans l'empire austro-hongrois. L'historiographie marxiste, en insistant à la suite des textes de Marx sur *Les luttes de classes en France* et *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* sur la révolution de 1848 comme premier

54. C'est l'expression employée par la *Confession*, mais pour décrire son engagement dans le congrès slave : « je résolus d'aller à Prague, dans l'espoir d'y trouver pour l'action mon point d'appui d'Archimède » (édition citée, p. 94).
55. *Confession*, édition citée, p. 91-92.

conflit ouvert entre la bourgeoisie et le prolétariat a joué un rôle décisif dans cette occultation[56]. Et parmi les révolutions nationales, celles qui ont ébranlé l'empire d'Autriche sont les moins étudiées. Or c'est dans ce dernier cadre que va s'inscrire l'action politique de Bakounine.

Le premier projet panslaviste

C'est en partie par défaut que Bakounine décide de participer au congrès slave de Prague. Démocrate russe en exil qui croit à la vocation de la révolution à s'exporter, il ne peut se satisfaire d'un engagement cantonné à la France ou à l'Allemagne. De plus, il est lassé par ce qu'il considère comme l'activisme verbal des Allemands. Quant à la voie polonaise vers la Russie, elle semble durablement compromise. Mais Bakounine trouve des raisons positives pour se rendre à Prague. Alors que la France et l'Allemagne sont le théâtre de révolutions partielles (politique et sociale en France, nationale en Allemagne), l'empire des Habsbourg (qui englobe l'Autriche, la Galicie, la Hongrie, la Bohême, la Slovaquie, le nord de l'Italie et la Croatie) est pris sous plusieurs feux. En mars 1848, une insurrection contraint le vieil empereur Ferdinand et sa cour à fuir Vienne pour Innsbruck. Cette insurrection, à la fois bourgeoise et ouvrière, redouble l'agitation politique d'un climat d'insurrection sociale. Le pouvoir impérial, qui continue d'intriguer depuis Innsbruck, est concurrencé par un parlement, réuni à Kremsier, chargé d'élaborer une constitution. Mais la monarchie doit aussi faire face au nationalisme hongrois, qui s'exprime dès le mois de mars 1848 autour de Kossuth (chef de l'aile gauche du parti libéral hongrois) et se développe rapidement en révolution nationale. Parti de revendications limitées (octroi à la Hongrie d'un parlement et élaboration d'une constitution pour toute la monarchie), le mouvement national hongrois débouchera sur une indépendance que l'Autriche ne pourra réduire que par les armes et avec l'aide de la Russie. Mais l'imbrication des minorités nationales au sein de l'empire est telle que les nationalistes hongrois sont confrontés à l'opposition des Slaves de Hongrie, auxquels la rivalité austro-hongroise laissait une relative autonomie. Cette période troublée est donc le fruit d'un double essor politique : celui d'une bourgeoisie qui ne trouve pas sa place dans les cadres de la monarchie danubienne et, surtout en Autriche, d'un prolétariat paupérisé comparable à celui d'Europe occidentale ; celui du nationalisme dans les contrées non germanophones du royaume. Ces deux évolutions sont pour une part liées entre elles. Dans les régions slaves, c'est la bourgeoisie qui ravive le sentiment national : privée de représentation dans les institutions féodales pérennisées par Metternich, elle aspire à se voir reconnaître une place au sein d'un État. Mais en Hongrie, où la bourgeoisie demeure embryonnaire et impuissante politiquement, le soulèvement est mené par la noblesse libérale.

Dans cette situation, l'Autriche apparaît à Bakounine comme le symbole (sinon le foyer) de toutes les réactions, auquel s'opposent dans leur totalité les révolutions de 1848. L'originalité du

56. Pourtant, j'y reviendrai, Marx et Engels n'ignoraient pas les développements nationaux de la révolution de 1848 en Europe centrale, comme l'attestent plusieurs prises de position publiques sur la question slave.

révolutionnaire russe, mais aussi bientôt son drame, est d'être partisan de toutes les révolutions, qu'elles revendiquent la démocratie, le socialisme ou l'indépendance des nationalités opprimées. Cette position, qui prévaut aussi en théorie parmi les démocrates parisiens, est loin d'être partagée par tous les révolutionnaires de 1848, comme le montrera la réaction d'Engels à l'*Appel aux Slaves* de Bakounine. En 1848, la position des Slaves est délicate, en particulier pour ceux d'entre eux qui sont démocrates ou simplement libéraux : ils ne peuvent se retrouver dans aucun des deux mouvements nationaux, allemand et hongrois (qui ne reconnaissent pas les droits nationaux des Slaves), et le risque est alors de voir le sentiment national slave instrumentalisé par la réaction, nichée à Innsbruck, contre les gouvernements révolutionnaires de Vienne et de Pest. Pour faire valoir leurs droits, les Tchèques adressent le 11 mars 1848 à l'empereur Ferdinand une pétition qui regroupe les signatures de bourgeois, d'intellectuels, d'étudiants et d'ouvriers et réclame l'abolition des corvées, la reconstitution du royaume de Bohême et l'égalité entre Allemands et Tchèques. Confrontées à l'essor des nationalismes allemand et hongrois, les élites slaves entreprennent ensuite, à l'initiative de l'historien tchèque Palacky, de réunir à Prague un congrès qui permettrait de décider d'un avenir commun aux peuples slaves d'Autriche.

Les positions de Bakounine lors de ce congrès et le projet politique qu'il y défend se trouvent en partie exposées dans les *Principes fondamentaux de la nouvelle politique slave*, qui contiennent la motion qu'il y soutint et qu'il rédigea au moins en grande partie[57]. Mais pour suivre l'ensemble de l'activité de Bakounine au sein du congrès, pour connaître les ressorts de son projet politique, les informations contenues dans la *Confession* doivent être mises à contribution.

Celle-ci nous informe d'abord de l'absence de position de Bakounine sur la question slave avant le congrès : Bakounine y reconnaît qu'avant juin 1848, il ne connaissait « les Slaves que par ouï-dire et par les livres » et qu'il n'en avait jamais rencontré, « exception faite des Polonais et, bien entendu, des Russes. »[58] Un peu comme pour ce qui s'était produit avec son engagement aux côtés des Polonais, c'est donc pour des raisons extrinsèques à la cause elle-même qu'il est amené à s'intéresser au sort des Slaves, ce qui n'exclut pas, là non plus, la sincérité de cet engagement. C'est parce qu'il espère y trouver son « point d'appui d'Archimède », et parce qu'il y voit une occasion d'agir et de se rapprocher de la question de la démocratie en Russie que Bakounine s'engage dans les débats du congrès slave de Prague. En outre, dans un congrès panslave, il espère trouver moins d'étroitesse nationale qu'il n'en a constaté parmi les Polonais, et donc davantage d'opportunités pour son projet politique d'action commune des peuples contre les empires.

Il faut ici préciser quelle est la situation de l'idée panslave au moment où Bakounine s'y rallie, au moins tactiquement, en 1848. A lire les écrits que le révolutionnaire russe consacre aux Slaves,

57. Selon Benoît Hepner, l'autre rédacteur aurait été le Polonais Carol Libelt (*Bakounine et le panslavisme révolutionnaire*, édition citée, p. 258). Ce texte est reproduit dans ce volume.
58. *Confession*, édition citée, p. 94.

on a en effet le sentiment qu'il s'intéresse à la cause panslave au moment où celle-ci est en plein essor, ce que viennent corroborer les nombreuses remarques sur la jeunesse des Slaves, etc. Or dans les faits, rien n'est moins sûr : le congrès slave de Prague marque sans doute davantage, en tout cas pour les peuples d'Autriche-Hongrie, le début d'une transition entre le panslavisme des années 1830 et ce qu'on appellera, à partir des années 1860, l'austroslavisme, c'est-à-dire un projet politique centré sur les seuls Slaves de l'empire austro-hongrois et prévoyant de leur accorder un statut politique équivalent à celui des Allemands et des Hongrois – notamment à travers un renouveau du royaume de Bohême. Cette position est notamment défendue par les Tchèques Palacky et Rieger lors du congrès slave de Prague. Il n'est pas exclu, par conséquent, que Bakounine ait pris pour la nouveauté d'une cause la seule nouveauté de la connaissance qu'il en avait, alors que les projets panslavistes n'étaient plus guère défendus que par des partisans de l'empire des tsars.

« Si mes espérances n'ont pas été complètement réalisées, elles ne furent cependant pas complètement déçues », ajoute Bakounine dans la *Confession* à propos de ce qu'il trouva à Prague. Certes, les Slaves font preuve d'une grande immaturité politique, mais on trouve aussi parmi eux un sentiment national commun qui s'adosse à la reconnaissance de l'ennemi héréditaire allemand, car « le sentiment prédominant, chez les Slaves, est la haine des Allemands » et « la haine contre les Allemands est la base première de l'union slave. »[59] Bakounine découvre donc à Prague un nouvel univers dans lequel il se reconnaît, mais aussi, derrière la germanophobie omniprésente, une conflictualité latente à laquelle il serait possible de donner une effectivité politique et une portée révolutionnaire. Mais l'utilisation des haines nationales à des fins révolutionnaires est un projet périlleux d'où les aspirations démocratiques et socialistes risquent de ne pas sortir indemnes. Dans la *Confession*, Bakounine mentionne avec sincérité les moments où ses sentiments nationaux furent sur le point de prendre le pas sur ses convictions démocratiques[60]. On relèvera aussi, dans les textes de Bakounine sur la question slave, la récurrence inquiétante du vocabulaire de la race et de la nature slaves, censées être le sous-bassement d'une nouvelle unité politique. Pour autant, dans son activité politique effective, et quels que soient les doutes et les hésitations qui l'accompagnent, le révolutionnaire russe ne se mue jamais en apôtre de la guerre des races et tente au contraire de subvertir la dimension étroitement nationale (raciale ou ethnique) du conflit germano-slave pour lui donner une portée politique révolutionnaire. L'ensemble du projet politique élaboré par Bakounine porte les traces de ce conflit entre aspirations démocratiques universelles et sentiment national slave.

---

59. *Ibid.*, p. 95-96

60. Ainsi après son arrivée à Prague, Bakounine avait « presque oublié toutes les sympathies démocratiques qui [le] liaient à l'Europe Occidentale » (*Ibid.*, p. 95) et au plus fort d'une campagne slavophobe dans les pays allemands, à l'automne 1848, il a dû se retenir pour ne pas battre « un petit mendiant allemand [lui] ayant demandé […] l'aumône » (*Ibid.*, p. 132), scène qui semble annoncer l'épisode de Jean Valjean et du petit Savoyard dans *Les misérables* (1862).

Les *Principes fondamentaux de la nouvelle politique slave*, rédigés à Prague et édités ensuite d'une manière tronquée en Pologne, en Allemagne et dans les pays tchèques, témoignent « à chaud » d'une articulation entre les différents éléments du projet politique de Bakounine. Ce texte se divise en trois parties : la première énonce un certain nombre de principes fondateurs, la seconde décrit ce que doivent être les bases de l'alliance slave et la dernière esquisse les principes sur lesquels doit reposer la constitution intérieure de chacun des peuples slaves.

La partie consacrée aux principes fondateurs consiste à assigner aux peuples slaves une mission historique : c'est parce qu'ils sont « arrivés les derniers dans la marche de la civilisation européenne » qu'ils « se sentent appelés à réaliser ce que les autres peuples d'Europe ont préparé par leur développement ultérieur et ce qui est regardé aujourd'hui comme le but final de l'humanité. »[61] Dans une vision de l'histoire tissée de réminiscences hégéliennes, tout se passe comme si les peuples se passaient le flambeau de la civilisation et de l'émancipation, le dernier à prendre le relais étant aussi celui qui va le plus loin dans cette direction. Les Slaves sont chargés de cette mission historique parce qu'ils sont ce peuple européen qui a « traversé des siècles d'esclavage, de luttes pénibles et de souffrances. » Le fait de désigner les Slaves comme un seul et même peuple consiste de la part de Bakounine en une dénégation de leur morcellement, qui va permettre de leur attribuer un rôle historique. En effet, étant ceux qui ont le plus longtemps subi l'oppression étrangère, les Slaves sont chargés par l'histoire d'être la première nation qui s'émancipera sans en opprimer une autre : « ils ont trop profondément abhorré le joug étranger pour vouloir jamais imposer le leur à une race étrangère. » En somme, Bakounine voit dans les Slaves un groupe de peuples qui est destiné à mettre en pratique la vision politique et philosophique qui est celle de Bakounine lui-même, puisque « la liberté et l'amour de la liberté des autres est à leurs yeux la première condition de leur propre liberté. » Cette formule, que Bakounine développera une vingtaine d'années plus tard dans ses textes théoriques anarchistes, définit déjà dans les années 1840 sa propre conception de la liberté, ainsi que l'attestent ses articles jeunes hégéliens de 1842-1843 et la *Confession* de 1851[62].

L'engagement dans la cause slave est ainsi l'occasion pour Bakounine de joindre dans la pratique les deux composantes de sa formation théorique : la philosophie de l'émancipation mutuelle tirée de Fichte et une esquisse de philosophie de l'histoire qui emprunte son schème directeur à Hegel. Dans ce contexte théorique, les Slaves ont un statut historique qui est voisin de celui des classes sociales paupérisées au sein de la société occidentale, ce qu'explique clairement un projet d'article au journal allemand *Die Reform*, qu'on date de septembre 1848 :

> « Du fait que jusqu'à maintenant, ils ont été en Europe la race la plus opprimée, du fait qu'avec leur libération toute la situation politique actuelle basée sur les privilèges et le despotisme va se

61. *Principes fondamentaux de la nouvelle politique slave*, p. 1 (cette partie du manuscrit, écrite en français de la main de Bakounine, n'est pas toujours d'un français irréprochable).

62 Bakounine, *Confession*, édition citée p. 125. Sur la présence de cette définition de la liberté dans les textes jeunes hégéliens de Bakounine, voir J.-C. Angaut, *Bakounine jeune hégélien*, édition citée, p. 39 et suivantes.

> transformer de fond en comble puisqu'elle reposait essentiellement, pourrait-on dire, sur leur oppression, ne serait-ce que pour ces raisons, ils ne peuvent qu'évoluer dans l'intérêt de la démocratie. Les peuples et les classes opprimés ont de toute temps été les plus ardents défenseurs des droits consentis globalement et communément à l'humanité. »

En cela, Bakounine n'est pas loin de soutenir à propos des Slaves ce que Marx attribuait au prolétariat dans l'*Introduction* à la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*. Dans ce texte du début de l'année 1844[63], Marx reconnaissait dans le prolétariat « la dissolution de la société réalisée dans un état social particulier », une dissolution qui annonçait celle « *de l'ordre antérieur du monde* ». Marx avait alors en vue la revendication d'une abolition de la propriété privée, qui consistait pour le prolétariat à « élever *en principe de la société* ce que la société a posé en principe *pour lui* »[64]. Si chez le Marx de 1844 comme chez le Bakounine de 1848, c'est dans la fraction la plus opprimée de la population que résident à la fois les conditions de destruction de l'ancien monde et les conditions d'émergence du monde futur[65], un écart théorique majeur subsiste cependant entre les deux auteurs. A l'insistance du premier sur l'existence du prolétariat comme condition dialectique d'une dissolution de l'état de choses présent (ce pour quoi le prolétariat est qualifié de « résultat négatif de la société »), c'est-à-dire comme condition négative qui porte en elle les germes de la société future, le second ajoute une dimension indéniablement organique, vitaliste et romantique, qui consiste à faire de la « populace » à l'intérieur des nations occidentales et des Slaves parmi les peuples d'Europe un ferment de régénération des sociétés. D'où son insistance sur la jeunesse et la fraîcheur des Slaves, « au point de vue politique […] de vrais enfants », mais des enfants dotés d' « incomparablement plus d'intelligence innée et d'énergie que […] les Allemands. »[66] Malgré les réticences que Bakounine n'a cessé d'opposer au messianisme polonais, on peut se demander si cette figure du peuple victime rédemptrice n'en est pas une réminiscence, les Slaves jouant le rôle de Christ des nationalités et le bas peuple celui de Christ de la société.

Ces considérations romantiques poussent Bakounine à opposer, à l'unité mécanique imposée par les États et les Empires qui enferment les Slaves (l'Autriche est ainsi qualifiée de « prison des peuples »), l'unité politique vitale, vivante et naturelle que sont appelées à constituer les populations slaves. C'est pourquoi en juin 1848, il estime que la « nouvelle politique de la race slave ne sera […] pas une politique d'États mais une politique de nations, une politique de peuples libres et indépendants. » De telles déclarations anticipent celles qui accompagneront

63. Bakounine connaissait sans doute ce texte, qui fut publié dans le seul et unique numéro des *Annales franco-allemandes*, qui contenait également la lettre de Bakounine à Arnold Ruge de juin 1843. Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille y voir une influence directe. En revanche, Bakounine ne pouvait avoir connaissance de la *Critique du droit politique hégélien*, qui ne fut publiée qu'en 1927.
64. Marx, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel. Introduction*, in *Critique du droit politique hégélien*, trad. A. Barraquin, Paris, Éditions sociales, 1975, p. 211 (Marx souligne).
65. 1848 marque d'ailleurs l'abandon par Marx de cette idée : à partir des événements français, le théoricien allemand en vient en effet à s'interroger sur la maturité politique de la classe ouvrière.
66. *Confession*, édition citée, p. 94-95.

l'engagement de Bakounine en faveur d'un soulèvement français au cours de la guerre franco-allemande de 1870, mais avec deux différences décisives : en 1870, le soulèvement que réclamera Bakounine sera radicalement « non politique », le politique étant alors définitivement identifié à l'étatique ; alors que les textes de 1848, on va le voir, prônent l'unité nationale slave et sont hantés, pour des raisons conjoncturelles, par le spectre de la division, les textes de 1870-71 n'hésiteront pas à prôner la division comme ferment de cette même vitalité qui était accordée vingt ans plus tôt aux Slaves. Mais entre temps, Bakounine aura rejeté dans son principe même toute émancipation qui passerait par l'instauration d'une autorité centralisée, et la conflictualité sociale aura chez lui pris le pas sur la conflictualité nationale.

Qu'en 1848, tel n'est pas le cas, le projet politique exposé dans les *Principes de la nouvelle politique slave* et repris dans la *Confession* en est la meilleure preuve. En s'engageant sur le terrain des nationalités en tant que démocrate révolutionnaire, Bakounine est confronté, dès le congrès de Prague, aux dissensions qui s'élèvent entre les nationalités slaves elles-mêmes. Les *Principes* s'en font l'écho, qui rappellent que le sort des Slaves en 1848 provient en grande partie de leur désunion : certains ont cherché leur salut isolément, d'autres se sont lancés dans des guerres fratricides, d'autres enfin ont servi d'instruments de répression contre leurs propres frères. Ce constat est repris par la *Confession* qui mentionne crûment que lors du congrès de Prague, « chacun tirait à soi et tous cherchaient à faire des autres leur marche-pied pour s'élever eux-mêmes »[67], raison pour laquelle le congrès « fut, comme tous les autres congrès et assemblées politiques de l'époque, vide d'idées et absurde » et s'est « terminé dans le néant. »[68]

La *Confession* insiste en particulier sur « les prétentions des politiciens tchèques ». Bakounine a déjà montré comment le projet de tenir à Prague un congrès slave qui revendiquerait le droit des nationalités slaves de l'empire d'Autriche avait été accueilli favorablement par la cour exilée à Innsbruck, qui y voyait un contrepoids possible au nationalisme hongrois. Dans le passage de la *Confession* qu'il consacre aux Tchèques, Bakounine montre qu'il y a une convergence de vues entre la bourgeoisie tchèque, telle qu'elle est représentée au congrès de Prague, et le pouvoir royal autrichien. Entrant en contact directement avec ce dernier, et refusant de reconnaître le gouvernement constitutionnel de Vienne, les patriotes tchèques se font promettre par Innsbruck le transfert de la capitale de l'empire à Prague et la transformation d'une monarchie à dominante austro-hongroise en empire à dominante slave. Qui plus est, si l'on suit Bakounine, les Tchèques n'auraient pas seulement cherché à faire reconnaître la prédominance des Slaves au sein de l'empire d'Autriche, mais aussi à imposer la prééminence de l'élément tchèque parmi les Slaves[69]. Pour Bakounine, cette attitude est caractéristique d'un parti qui est à la fois trompeur et trompé : trompeur parce qu'il mène dans le dos de la révolution des négociations semi-officielles avec le pouvoir royal, trompé parce que ce pouvoir aux abois est prêt à promettre n'importe quoi pour

67. *Confession*, édition citée, p. 100.
68. *Ibid.*, respectivement p. 94 et p. 100.
69. *Confession*, p. 98-100.

restaurer sa puissance et ne tiendra évidemment aucune de ses promesses. L'exposé de ces prétentions tchèques lors du congrès de Prague suscite des réactions très vives de la part des autres nationalités, dont les chefs affichent immédiatement des exigences opposées[70].

Ces divisions n'expliquent pas seulement l'insistance des *Principes de la nouvelle politique slave* sur l'abîme dans lequel la désunion a plongé les peuples slaves. Elles commandent aussi un plan à court terme que Bakounine qualifie explicitement de dictatorial, et un projet politique de plus grande envergure qui, tout en admettant une certaine décentralisation au plan administratif, exige un pouvoir central fort. Cette mention positive de la dictature n'a pas manqué de gêner les commentateurs de Bakounine qui le lisent en fonction de sa dernière période anarchiste et cherchent à montrer, parfois contre Bakounine lui-même, la cohérence de ses positions politiques d'un bout à l'autre de sa carrière révolutionnaire. C'est par exemple le cas de Max Nettlau qui, dans ses notes à la *Confession*, s'échine à montrer que la dictature voulue par Bakounine est une simple mesure technique destinée à disparaître dès lors qu'elle aura joué son rôle.

Certes, il est avéré que Bakounine avait cette conception de la dictature comme institution provisoire : la *Confession* dit de cette dictature républicaine qu'elle « doit tendre à rendre superflue sa propre existence, car elle n'aurait d'autre but que la liberté, l'indépendance et la progressive maturité du peuple. » Mais en cela, Bakounine n'a rien d'original, bien qu'il oppose la dictature qu'il appelle de ses vœux à la dictature monarchique qui tend à l'auto-conservation : tous les textes politiques qui portent sur la dictature mentionnent son caractère temporaire de régime d'exception destiné à disparaître dès lors que la tâche pour laquelle il a été instauré aura été accomplie[71]. Il n'y a donc là aucune spécificité de la dictature voulue par Bakounine en 1848 qui lui confèrerait un caractère plus acceptable ou plus anarchiquement correct. Ce que les commentateurs ne soulignent pas en revanche, c'est la résurgence du thème de la dictature, qui sera au cœur de la rupture entre Bakounine et Netchaïev en 1870. S'il faut chercher une originalité bakouninienne à ce thème, c'est davantage vers la grande lettre de rupture adressée en juin 1870 à Netchaïev qu'il faut se tourner[72].

La *Confession* nous renseigne sur les autres motivations de ces projets de dictature. D'une part, en raison de ses expériences parisienne et allemande, Bakounine explique qu'il en est venu à mépriser la forme parlementaire de république et tout « ce soi-disant équilibre des pouvoirs où toutes les forces agissantes se trouvent si astucieusement contrebalancées qu'aucune d'entre elles ne peut agir, en un mot tout ce catéchisme politique cauteleux, borné et versatile des libéraux occidentaux. » D'autre part, plus particulièrement dans les pays slaves, un parlement consisterait au mieux en une alliance entre la noblesse et la bourgeoisie commerçante, de sorte que « le peuple […] resterait privé de représentants et serait opprimé, outragé par cette même noblesse qui l'opprime à

70. Sur l'histoire de la question des nationalités en Europe centrale, voir Bernard Michel, *Nations et nationalismes en Europe centrale*, Paris, Aubier, 1995.
71. Ce point a notamment été souligné par Carl Schmitt, *La dictature*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 25.
72. Max Nettlau ignorait l'existence de ces lettres et ne pouvait donc repérer cette permanence.

l'heure actuelle. »[73] Le choix d'opter pour la dictature résulte donc d'une rencontre entre les aspirations démocratiques de Bakounine et l'absence de maturité politique des pays slaves. Cela conduit à relativiser le peu de conscience que Bakounine avait, en 1848, des obstacles qui s'opposaient à ses projets. En revanche, la *Confession* récuse toute ambition personnelle derrière ce plan, Bakounine considérant qu'il ne possède « ni les qualités brillantes, ni cette violence dans le vice qui engendrent les politiciens remarquables ou les grands criminels politiques »[74], ce que ne démentira pas le reste de son parcours révolutionnaire.

Enfin, dans la *Confession*, Bakounine définit avec une assez grande précision le contenu des mesures que doit prendre cette dictature. Celle-ci serait « un pouvoir […] exclusivement préoccupé de l'élévation et de l'instruction de la masse; un pouvoir libre dans sa tendance et dans son esprit, mais sans formes parlementaires ; imprimant des livres de contenu libre, mais sans liberté de la presse ; un pouvoir entouré de partisans, éclairé de leurs conseils, raffermi par leur libre collaboration, mais qui ne soit limité par rien ni par personne. »[75] La dégénérescence inévitable d'un tel régime vers l'autoconservation ne semble pas lui effleurer l'esprit. En revanche, Bakounine avoue ignorer ce qui devrait succéder à la dictature, ni quelle personne devrait occuper la place de dictateur, car c'est là chose imprévisible à laquelle l'histoire se charge de répondre. C'est à l'occasion de cet aveu que le révolutionnaire russe reprend un thème suggéré déjà par *La Réaction en Allemagne* : celui de la dimension avant tout destructrice de la révolution. Bakounine estime en effet que la mission des révolutionnaires « est de détruire et non pas de construire ; ce sont d'autres hommes qui construiront, meilleurs que nous, plus intelligents et plus frais. » Cette idée repose sur la conviction qu'un mouvement révolutionnaire doit « [susciter] des hommes plus vigoureux, plus jeunes, qui [s'emparent] de la révolution pour la conduire au but. »[76]

Toutefois, même si ce qui doit succéder à la dictature n'est pas clair dans l'esprit de Bakounine, plusieurs éléments de réponse se trouvent dans le texte des *Principes de la nouvelle politique slave*, dont les deux dernières parties contiennent un projet politique de plus grande envergure que ce plan dictatorial. Ce projet confirme le sentiment d'anachronisme que l'on peut avoir à la lecture des commentaires qui cherchent de l'anarchisme dans les textes composés par Bakounine à cette époque. Le texte prévoit en effet dans la deuxième partie, parallèlement à l'indépendance de tous les peuples slaves, leur commune soumission à un concile slave qui serait chargé de régler leurs différends et aurait seul le droit de déclarer la guerre ou de s'allier à une puissance étrangère, bien que soit affirmé parallèlement le devoir pour tout peuple slave de prendre la défense d'un autre peuple slave attaqué. On entend aisément derrière cette ébauche de constitution fédérale l'écho des dissensions nationales apparues au congrès de Prague, dissensions que cette ébauche vise à maîtriser en déclarant que toute tentative hégémonique d'un peuple slave

73. *Confession*, édition citée, p. 122-123.
74. *Ibid.*, p. 124.
75. *Ibid.*, p. 123.
76. *Ibid.*, p. 126.

envers l'un de ses peuples frères est un crime contre tous (ce qui vise d'une manière transparente les Tchèques), ou encore en empêchant une nationalité de faire la guerre de son propre chef à une puissance étrangère (ce qui vise les Croates, dont le chef militaire, le *ban* Jelacic, s'apprête en 1848 à affronter les Hongrois aux côtés des troupes autrichiennes)[77].

Cette centralisation politique, qui vise à neutraliser les aspirations nationales divergentes, contraste avec les principes édictés pour la constitution intérieure de chacun des peuples slaves. Basée sur les trois principes révolutionnaires de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, chaque constitution est censée bannir les privilèges, mais aussi comporter un versant social en ce sens que « chacun doit avoir la part dans la propriété nationale et dans le bien-être de tous. » Enfin, le texte de Bakounine définit une citoyenneté slave distincte de la nationalité, chaque résident slave ayant le statut de citoyen dans le pays slave où il se trouve.

Même si l'on passe outre les obstacles qui s'opposent à la mise en application de ce programme, il apparaît que ce dernier souffre de bien des insuffisances, dont la moindre n'est pas l'absence de prise en compte de l'intrication des nationalités dans l'empire d'Autriche : quel serait le statut des populations germaniques et magyares présentes en terre slave ? Inversement, que faire des Slaves présents en pays allemand ou hongrois ? Sauf à prôner leur expulsion, ce que Bakounine ne fait jamais, il est inévitable qu'entrent en conflit la prise en compte du sentiment national slave et la réalisation des aspirations démocratiques. Ces limites, qui sont celles du nationalisme démocratique, il n'est pas impossible que Bakounine lui-même en fût conscient sur un autre plan. C'est ce qui ressort des différentes rédactions de l'*Appel aux Slaves* de l'automne 1848. Signalons pour finir que la ligne défendue à Prague par Bakounine ne fut pas, loin s'en faut, la ligne majoritaire : les divisions nationales prirent le pas sur les projets de panslavisme démocratique. Cependant, outre que cette prise de position permet alors à Bakounine d'entrer en relation avec des démocrates tchèques et de nourrir des projets d'insurrection, elle a sans doute contribué à rapprocher le congrès, comme le souligne la *Confession*, « d'un esprit panslave et plus libéral – je ne dirais pas démocratique » et à faire en sorte qu'il cesse « de servir les vues particulières du gouvernement autrichien. »[78]

Quant au congrès lui-même, il prend fin inopinément en raison de l'insurrection déclenchée par les étudiants et la classe ouvrière de Prague, sans lien direct avec le congrès[79]. Ayant appris la veille le prochain déclenchement de cette insurrection, Bakounine s'efforce « de faire comprendre aux étudiants la nécessité de renoncer à cette entreprise impossible et de ne pas offrir à l'armée autrichienne l'occasion d'une si facile victoire. » Les prévisions de Bakounine s'avèrent

77. C'est du reste ce que confirme la *Confession*, édition citée, p. 106, qui parle de décentralisation administrative et de centralisation politique.
78. *Confession*, édition citée, p. 129.
79. Sur les événements de 1848-49 en Bohême, on consultera en français l'ouvrage de Jörg K. Hoensch, *Histoire de la Bohême*, Paris, Payot, 1995, p. 347-354, et celui de Josef Maeck et Robert Mandron, *Histoire de la Bohême – Des origines à 1918*, Paris, Fayard, 1984, p. 308-313.

malheureusement exactes, puisque le soulèvement est écrasé par les troupes du général autrichien Windischgrätz lequel, rendu furieux par la mort accidentelle de sa femme, tuée par une balle perdue, n'hésite pas à bombarder la ville. Ces réticences initiales n'empêchent pas Bakounine de participer activement à l'insurrection, comme « une espèce d'invité » d'abord, puis tentant d'impulser des mesures énergiques[80].

L'*Appel aux Slaves* et ses rédactions successives : une analyse en situation

C'est au cours des mois d'octobre et de novembre 1848, alors qu'il a été contraint de se replier successivement sur Berlin, Breslau, Dresde puis la petite principauté d'Anhalt-Köthen, que Bakounine rédige son *Appel aux Slaves*. Celui-ci vient clore une période particulièrement difficile pour le révolutionnaire russe : l'échec relatif du congrès de Prague, l'utilisation du nationalisme slave par la Réaction, le renouvellement des accusations d'espionnage et la multiplication des signes de reflux révolutionnaire assombrissent l'avenir. C'est seulement convaincu par son ami Müller-Strübing que Bakounine se décide à lancer son *Appel aux Slaves* dont la rédaction, pénible, l'occupe tout un mois[81].

Les différentes versions de l'*Appel* qui nous sont parvenues nous montrent un Bakounine multipliant les ébauches, retravaillant sans cesse son texte jusqu'au remaniement final décidé de commun accord avec le traducteur et commanditaire. La version finale de l'*Appel*, publiée sous forme de brochure en Allemagne en décembre et retraduite dans le journal français *La Réforme* en janvier 1849, rend imparfaitement compte de cette série de transformations. Il faudrait en effet distinguer trois textes ou séries de textes :

- les treize ébauches et variantes, en français, de la première mouture de l'*Appel*, qui contiennent un certain nombre d'éléments inédits ailleurs ;
- l'*Appel aux peuples slaves par un patriote russe*, manuscrit incomplet de seize pages rédigé en français, dont les ébauches permettent de deviner les parties manquantes ;
- l'*Appel aux Slaves par un patriote russe* [*Aufruf an die Slaven von einem russischen Patrioten*], traduction allemande du précédent, remaniée et amputée de plusieurs passages par son traducteur Müller-Strübing avec l'accord de Bakounine.

Ces difficultés de rédaction sont intéressantes. D'abord pour comprendre le rapport de Bakounine à l'écriture : contrairement à tant d'autres écrits qui accompagneront son itinéraire, l'*Appel* apparaît comme un texte qui a fait l'objet d'une assez longue maturation et qui n'a pas été composé à la diable entre deux conspirations. Ensuite pour comprendre la nature de ce texte :

---

80. *Ibid.*, p. 130. Ces mesures étaient les suivantes : « déposer le gouvernement de l'Hôtel de Ville, engagé dans des pourparlers secrets avec le prince Windischgrätz, et […] le remplacer par un comité militaire muni de pouvoirs dictatoriaux. » Dans ce dernier cas, on peut admettre que la dictature désirée fût une simple mesure technique.
81. Sur les difficultés de rédaction de l'*Appel*, voir la *Confession*, édition citée, p. 140.

bien qu'il soit l'aboutissement d'une longue phase de maturation, l'*Appel* est l'antithèse d'un texte théorique. Même s'il s'appuie sur une analyse de la conjoncture, l'*Appel* ne vaut que par la publicité qu'il reçoit, et celle-ci commande à son tour louvoiements, repentirs et ajustements tactiques dont témoignent ébauches, variantes et première version française. Plus qu'une analyse, l'*Appel aux Slaves* est un *acte* ; par conséquent, l'effet que Bakounine entend produire à travers lui est tout aussi important que ce qu'il pense réellement de la situation politique européenne à l'automne 1848 et du rôle que les Slaves peuvent y jouer.

Cette dimension performative se retrouve dans le geste qui ouvre la version finale de l'*Appel*. Ce geste initial est un tracé de frontière : le monde est divisé en deux camps entre lesquels il s'agit de se prononcer, celui de la Révolution et celui de la Réaction :

> « Il s'agit de se déclarer ouvertement, ou pour le vieux monde en ruine, afin de le soutenir encore un moment, ou pour le monde nouveau, dont la lumière a pénétré jusqu'à vous, et qui appartient aux générations et aux siècles à venir. […] Le monde est partagé en deux camps. Ici la révolution, là la contre-révolution, voilà les solutions, frères, il faut que chacun choisisse son camp, vous comme nous. »[82]

Cette déclaration inaugurale consiste à mettre en pratique ce que l'article de 1842 exprimait encore en langage hégélien : *La Réaction en Allemagne* dressait l'opposition cosmique de l'ancien monde et du nouveau, chacun de ces deux mondes étant soutenu par un principe propre. Cette opposition cosmique servait de support à une opposition historique entre Réaction et Révolution, et cette dernière opposition constituait elle-même une articulation avec le domaine politique au sein duquel des partis entraient en contradiction. Ces derniers n'étaient des partis (positif et négatif) qu'en tant qu'ils étaient pénétrés par le principe du monde dont ils se réclamaient. Mais la difficulté de ce texte consistait dans l'absence de corrélat objectif à ce parti du négatif que décrivait Bakounine : si un certain nombre de personnes, et peut-être même l'esprit du temps, conspiraient à la destruction du monde ancien, cela ne signifiait pas pour autant que ces personnes fussent constituées en parti.

A cet égard, l'*Appel aux Slaves* apparaît comme la tentative pratique de prolonger l'opposition cosmique et historique entre Révolution et Réaction en opposition politique. Au demeurant, Bakounine maintient en 1848 ce qu'il soutenait déjà en 1842, à savoir l'impossibilité d'emprunter une voie médiane entre ces deux options historiques : tout comme la position du Juste Milieu dans *La Réaction en Allemagne*, le choix de la voie diplomatique (celui des politiciens tchèques) se résume de fait à un choix de la Réaction :

> « Il n'y a point de route au milieu. Ceux qui en montrent une et qui la recommandent, ceux-là sont ou trompés, ou trompeurs.
>
> Trompés s'ils ajoutent foi à ce mensonge que l'on peut se glisser le plus sûrement jusqu'au but en accordant quelque petite chose à chacun des grands partis en lutte afin de les adoucir tous deux et d'empêcher ainsi l'explosion de la bataille inévitable, nécessaire.

82. *Appel aux Slaves*, p. 4 (la pagination indiquée est celle de l'édition allemande originale).

> Trompeurs s'ils cherchent à vous persuader que, selon l'art des diplomates, vous devez vous tenir neutre quelque temps, et vous ranger ensuite du côté du plus fort, afin de faire heureusement vos propres affaires, grâce à son secours.
> Frères, méfiez-vous de l'art diplomatique. C'est lui qui a précipité la Pologne vers sa perte, le même sort vous serait réservé. »[83]

Mais ce tracé est tout autant un déplacement de la frontière : Bakounine n'ignore pas qu'à l'automne 1848, tout particulièrement en Autriche, les lignes de conflictualité sont multiples et ne recoupent pas cette opposition à la fois cosmique et politique entre l'ancien monde et le nouveau, entre Réaction et Révolution. Si démocrates et socialistes identifient bien leur cause à celle de la Révolution, c'est loin d'être le cas de tous les nationalistes slaves. Dans ce contexte, Bakounine cherche à imposer une lecture engagée de l'histoire immédiate, dans laquelle tout choix politique se résume en dernier ressort à opter pour la Réaction ou pour la Révolution.

Plus intéressant encore, le refus de la voie médiane est aussi refus de la médiation externe : c'est le sens de l'attaque contre la diplomatie, attaque qui prolonge celle contre la politique d'États dans les *Principes fondamentaux de la nouvelle politique slave* et contre toute tentative de conciliation entre les termes de l'opposition dans *La Réaction en Allemagne*. Cette position sera maintenue par le Bakounine anarchiste de la maturité et elle a pour fondement une attaque, non contre tel ou tel État, mais contre l'État comme principe de gouvernement en tant que tel. La *Confession* semble aussi aller dans ce sens, qui affirme que « la loi fondamentale de tout gouvernement est le principe de conservation ; toutes les lois morales sont soumises à ce principe et l'histoire ne connaît pas encore d'exemple d'État ayant tenu, sans y être forcé, les promesses accordées dans un moment critique. »[84] Mais dans les faits, comme le démontrent les projets politiques nourris à l'époque par Bakounine, c'est davantage la forme impériale qu'il a revêtue que l'État en tant que tel qu'attaquent les textes de 1848-49. La possibilité d'un État réellement démocratique n'est pas encore exclue dans son principe même et c'est aux empires que s'en prend Bakounine.

Dans sa tentative pour reconfigurer les oppositions politiques existantes, pour les simplifier en une grande opposition entre Réaction et Révolution, qui est aussi une tentative pour transformer la cause nationale slave en cause révolutionnaire, Bakounine en vient en effet à désigner l'ennemi public, entendu comme ennemi des peuples : dans l'*Appel*, dans *Ma Défense* et dans la *Confession*, Bakounine ne cesse de répéter que le but négatif qu'il poursuit à cette époque n'est rien d'autre que la destruction complète de l'empire d'Autriche, symbole vivant de l'oppression dans toutes ses acceptions (politique, sociale et nationale). A travers l'Autriche, est attaqué le principe même de la domination impériale, ce qui permet à Bakounine de mettre en garde les Slaves contre toute tentation de chercher leur salut du côté de Moscou, de jouer diplomatiquement un empire contre un autre[85].

---

83. *Ibid.*
84. *Confession*, édition citée, p. 103.
85. Voir l'attaque violente contre la Russie de Nicolas dans l'*Appel*, p. 19-26.

En s'attaquant ainsi à ceux qui cherchent le salut des Slaves dans la diplomatie, à ceux qui empruntent une voie médiane et médiatrice, Bakounine vise les politiciens tchèques, mais cette attaque, dans le projet initial de Bakounine, devait englober la bourgeoisie. C'est ce qui ressort de la première version de l'*Appel* et de ses ébauches, mais c'est aussi ce qui apparaît si l'on sort du tableau de la situation politique européenne où Bakounine essaie d'imposer le clivage politique qui lui semble le plus pertinent. Toutes les versions de l'*Appel* comportent une description du flux et du reflux révolutionnaire. Dans le flux révolutionnaire, qui depuis février 1848, a tout emporté sur son passage, Bakounine place le congrès de Prague qu'il présente sous le jour le plus radical en mettant en avant ses propres propositions. Quant au reflux, la dissolution du congrès slave en fut l'une des premières manifestations. Ce mouvement de flux et de reflux, d'expansion et de contraction de la révolution, est identifié par le texte allemand de l'*Appel* à l'action de l'Esprit dans la philosophie de l'histoire de Hegel. Lorsqu'il appelle les Slaves à se laisser porter par le flux de la révolution, cette dernière est référée à « l'esprit nouveau, avec sa puissance dissolvante » qui « a pénétré irrévocablement dans l'humanité. » Cet esprit « creuse la société européenne jusque dans ses couches les plus profondes et les plus ténébreuses. »[86] Le recours à Hegel, reprise de l'action du négatif exposée dans le texte de 1842[87], vaut comme garantie que la révolution n'est pas défaite, mais que, telle une taupe, elle est simplement retournée sous terre pour y poursuivre son travail de sape sur les fondements du monde ancien et ressurgir bientôt au grand jour[88]. Le reflux révolutionnaire, tel qu'il est décrit dans l'*Appel* définitif, se manifeste dans l'instrumentalisation par la Réaction du problème des nationalités contre les révolutions démocratiques de Vienne et de Pest : ce sont des Croates, donc des Slaves, qui ont attaqué la Hongrie au cours de l'été, et ce sont des Tchèques qui ont bombardé Prague sous les ordres de Windischgrätz en juin 1848. Dans la version publiée de l'*Appel*, Bakounine s'en tient à ce qu'il désigne comme la réaction nationale contre la démocratie, singulier rétrécissement de son projet initial.

Les deux principales versions de l'*Appel* se distinguent d'abord par l'organisation d'ensemble du propos :

- après une brève introduction qui impose le clivage entre Réaction et Révolution comme opposition dominant le temps présent, la version publiée de l'*Appel* décrit, sous le seul angle de la question slave, le flux et le reflux de la révolution au cours de l'année 1848, puis met en garde contre la tentation de lier le destin des Slaves à un empire (Autriche ou Russie), et enfin, ayant insisté sur la nécessité d'épouser la cause de la révolution, appelle les Slaves à tendre la main aux Allemands et aux Hongrois ;

86. *Appel aux Slaves*, p. 27.
87 *La Réaction en Allemagne*, édition citée, p. 133 et p. 135.
88. Cette image, qu'on attribue souvent à Marx parce qu'il la reprend dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, résulte en fait d'un détournement opéré par Hegel dans la dernière des *Leçons sur l'histoire de la philosophie* à partir de quelques vers d'*Hamlet* de Shakespeare (Acte I, scène 5), Hamlet s'adressant à l'esprit de son père : « Bien travaillé, vieille taupe ! »

- la première version de l'*Appel* semble simplement inverser le mouvement, décrivant d'abord l'expansion puis la contraction du flux révolutionnaire sous l'angle de la question slave avant de dresser le tableau d'une Europe partagée entre Réaction et Révolution ; mais au lieu de poursuivre sur l'Autriche et la Russie comme le fera la version publiée, la fin de cette première mouture se lance dans une analyse inédite de la révolution de 1848 qui met davantage l'accent sur la question sociale.

C'est pour l'essentiel dans cette prise en compte de la question sociale que réside l'originalité de l'*Appel aux peuples slaves*. Bakounine y montre comment la révolution a eu d'emblée une double orientation : l'émancipation intérieure des peuples (question sociale) et leur émancipation extérieure (question des nationalités). On s'attendrait à lire Bakounine examiner successivement ces deux orientations, mais il s'emploie à les articuler. Il s'agit en effet de comprendre comment la réaction a tiré parti de cette division de la révolution. Question sociale et question nationale peuvent être utilisées chacune de deux manières distinctes par la Réaction. D'une première manière en instrumentalisant ce que ces deux questions pouvaient avoir d'antinomique : il s'agit alors de briser une tentative nationale en suscitant des divisions à l'intérieur de la nation entre différentes catégories sociales (comme ce fut le cas en Pologne)[89], ou d'utiliser les haines nationales pour réprimer une révolution sociale et démocratique (comme ce fut le cas avec l'utilisation des Slaves à Vienne). D'une seconde manière en mobilisant le potentiel de division que recèle chacune de ces deux questions : la haine commune des peuples contre l'empire d'Autriche a ainsi pu être retournée en haine des peuples d'Autriche les uns contre les autres (les Croates contre les Hongrois), et la revendication démocratique commune au prolétariat et à une partie de la bourgeoisie a pu être mise au second plan par les divisions qui ont surgi entre ces deux classes sur la question sociale.

Il peut paraître surprenant, même de la part d'un auteur dont le socialisme n'est encore « que d'instinct »[90], de mettre sur un même plan les différends nationaux et les conflits de classes et de sembler considérer que les uns comme les autres doivent faire l'objet d'un accord entre les parties[91]. C'est pourtant à première vue la voie que suit Bakounine dans la version primitive de son *Appel*, ce qui signifie que les différends sociaux et nationaux sont en droit subordonnés à l'impératif d'en finir avec le despotisme. Il semble ainsi que le déplacement de la frontière entre ami et ennemi opéré au début de l'*Appel*, déplacement qui aboutit à cibler l'empire d'Autriche

89. Bakounine semble avoir été marqué par la manière dont l'Autriche entretint et instrumentalisa le mécontentement paysan en Galicie pour briser le soulèvement de 1846, mené par la noblesse polonaise. Il y revient longuement à deux reprises en 1850 dans *Ma Défense*.

90 C'est la formule qu'emploie Bakounine dans un manuscrit de décembre 1871 (*Rapports personnels avec Marx*, p. 11) à propos de ses convictions socialistes au milieu des années 1840, lorsqu'il fit la connaissance de Marx.

91. S'il faut voir une influence de Proudhon sur le Bakounine de cette période, elle est peut-être dans la revendication que « chacun ait part à la propriété nationale », revendication qui permet de ne pas exclure les paysans et maintient une distance avec le communisme.

comme ennemi des peuples, se traduise par une dépolitisation des conflits entre nations et entre classes.

Mais au moment où écrit Bakounine, une telle position est devenue intenable, et le révolutionnaire russe en prend acte dans son texte : à la fin de l'année 1848, il est clair que la bourgeoisie a choisi le camp de la Réaction. La première version de l'*Appel* reste assez discrète sur cette question, qui finira par disparaître dans la version publiée, et se contente de décrire la manière dont la bourgeoisie de Prague a été sensible à une propagande qui lui représentait le peuple en armes comme son ennemi principal et a trahi. En revanche, les ébauches et variantes sont beaucoup plus catégoriques pour affirmer non plus la trahison de la bourgeoisie (qui laisse songer que la bourgeoisie pourrait jouer un rôle révolutionnaire), mais son caractère intrinsèquement réactionnaire, à Prague comme ailleurs : la variante 3 indique ainsi que « le contentement de la bourgeoisie est en raison inverse de la liberté des peuples » et la fin de la variante 8, anticipant sur le soutien de la bourgeoisie française à Louis-Napoléon Bonaparte, suggère qu'il est dans la nature de la bourgeoisie de rechercher la protection des despotes. Dans une ébauche de la *Situation de la Russie* qu'on date de l'hiver 1848-49, Bakounine décrira une Europe dont les peuples « sont empoignés par les forces démoniaques de l'époque, déchirés en partis, fendus en deux, d'un côté le peuple proprement dit, de l'autre la bourgeoisie, devenus à compter de ce moment des ennemis irréconciliables qui n'auront pas de répit tant que l'un n'aura pas complètement vaincu et maîtrisé l'autre. »[92] En somme, l'Europe de 1848 illustre ce « temps de la réflexion »[93] qu'annonçait *La Réaction en Allemagne*, temps qui est celui des oppositions.

Si au moment de rédiger son *Appel*, les convictions socialistes de Bakounine ne sont guère étayées, en revanche l'analyse qu'il fait de la situation est claire. Pourtant, en accord avec Müller-Strübing, il estime qu'il ne serait pas opportun de proposer publiquement cette lecture des événements : conscient qu'à terme un affrontement entre bourgeoisie et prolétariat est inévitable, il n'en ressent pas moins la nécessité, en novembre 1848, de ménager temporairement la bourgeoisie, et l'utilisation récurrente du vocabulaire du peuple, si typique de ce siècle de révolutions, entre dans cette logique de maintien d'une unité de façade contre le despotisme : si le peuple inclut à coup sûr les mondes ouvrier et paysan, la question de savoir quelle proportion de la bourgeoisie il englobe reste ouverte[94].

Engels et l'*Appel aux Slaves* : « hétéronomie du politique » ou slavophobie ?

La version allemande de l'*Appel* de Bakounine est publiée en décembre et ne tarde pas à recevoir une réponse de l'entourage de Marx à travers l'article d'Engels sur *Le panslavisme*

92. *Situation de la Russie*, 1ère esquisse.
93 *La Réaction en Allemagne*, édition citée, p. 120.
94. Sur cette question, voir la contribution de Georges Labica, « Masses, peuple, souveraineté » à l'ouvrage collectif déjà cité *Le peuple – Figures et concepts – Entre identité et souveraineté*, p. 147-154.

démocratique, qui paraît les 15 et 16 février 1849 dans les n° 222 et 223 de la *Nouvelle Gazette Rhénane*. Après avoir rappelé, en guise de *captatio benevolentiæ*, que « Bakounine est notre ami »[95], Engels s'y livre à une charge violente contre l'*Appel aux Slaves*.

L'article du compagnon de Marx contient deux types de considérations qui sont étroitement mêlées par l'argumentation mais qu'il convient de distinguer avec soin. En premier lieu, toute une partie des attaques qu'il développe consiste à critiquer, d'un point de vue de praticien de la politique, les aspirations chimériques de Bakounine, qui sont aussi les illusions de 1848, et à souligner les obstacles bien réels qui s'opposent à leur réalisation. Mais Engels mobilise aussi une seconde série d'arguments qui tendent tous à affirmer le caractère intrinsèquement contre-révolutionnaire des peuples slaves, à leur refuser *par conséquent* tout avenir national et à indiquer pour eux la domination allemande (et à la rigueur hongroise) comme planche de salut historique. Ces deux séries d'attaques se rencontrent en ceci que c'est précisément la nature contre-révolutionnaire des peuples slaves qui rendrait chimériques les espoirs du « panslavisme démocratique » de Bakounine.

Au premier point de vue, l'article d'Engels apparaît comme une critique de Bakounine en tant que son *Appel* illustre les illusions lyriques de février 1848. Le texte du révolutionnaire russe est alors présenté comme la version orientale de la phraséologie creuse de Lamartine sur la fraternité entre les peuples. Engels souligne que cette phraséologie nie la réalité en regardant les obstacles qui s'opposent à la fraternisation révolutionnaire des peuples comme de simples obstacles arbitraires (des congrès de despotes et de diplomates), et « face à cette vilaine réalité, la prétendue volonté du peuple avec son impératif catégorique, avec son exigence absolue de "liberté" tout simplement. »[96] Engels s'en prend plus précisément à la forme de la proclamation, qui consiste à décréter sans pour autant amorcer le moindre mouvement tendant à mettre les décrets en application. En somme, les révolutionnaires de février 1848, et Bakounine à leur suite, pensent que l'action politique se résume à une exhortation et qu'il suffit d'énoncer un certain nombre de catégories morales (justice, humanité, liberté, égalité, fraternité, indépendance) pour leur donner un corrélat objectif et une efficace. Pour souligner les obstacles qui s'opposent à la réalisation des projets politiques de Bakounine, Engels est amené à développer des considérations géopolitiques qui insistent d'une part sur l'imbrication des populations allemandes et tchèques en Bohême, et d'autre part sur l'impossibilité de réunir les Slaves dans un territoire continu, des populations germaniques et magyares étant intercalées au sud de la Bohême. On va voir un peu plus loin le sort que réserve Bakounine au thème du « coin slave » enfoncé en plein cœur de terres germaniques.

---

95. Il est permis d'en douter : en juillet 1848, la *Nouvelle Gazette Rhénane* a relancé les rumeurs d'espionnage qui couraient à propos de Bakounine en affirmant que George Sand en détenait les preuves. Celle-ci, prévenue par Bakounine, dément et contraignit le journal à produire des excuses.
96. Engels, *Le panslavisme démocratique*, in Marx et Engels, *La Nouvelle Gazette Rhénane*, vol. 3, Paris, Editions Sociales, 1971, p. 64.

Cet aspect de l'article d'Engels, qui consiste à insister sur le caractère chimérique des espoirs de Bakounine, sera en grande partie validée par le révolutionnaire russe dans la *Confession*, qui l'étendra même à l'ensemble du projet politique qui guidait son action :

> « Abstraction faite de l'immensité du crime, Vous allez, Sire, trouver bien dérisoire que seul, sans nom célèbre et sans puissance réelle, je sois ainsi parti en guerre contre Vous, le Grand Tsar d'un Grand Empire ! Aujourd'hui, je me rends nettement compte de toute ma folie ; j'en rirais moi-même si j'en avais le cœur, et certaine fable d'Ivan Andréiévitch Krylov me revient involontairement en mémoire… Mais alors, je ne voyais rien, je ne voulais penser à rien et, comme un insensé, je courais à ma perte certaine. Et s'il est un fait qui, dans une certaine mesure, puisse servir d'excuse, je ne dis pas à la perversité, mais à l'absurdité de mon équipée, c'est que je sortais d'un Paris plongé dans l'ivresse, et que j'étais ivre moi-même, que tout le monde, autour de moi, était comme ivre ! »[97]

« Abstraction faite » de la flagornerie complaisante et de la contrition factice qui s'y étalent, on perçoit dans ce texte le regret sincère du révolutionnaire qui tire le bilan, non de « l'immensité de ses crimes », mais plutôt de ses erreurs et reconnaît *a posteriori* le rôle des conditions historiques dans lesquelles s'inscrit nécessairement l'action révolutionnaire, ou pour reprendre un mot d'Etienne Balibar, la nécessaire « hétéronomie de la politique. »[98]. Le défaut de cette prise en compte est une lacune d'autant plus tangible dans les textes produits par Bakounine au cours des révolutions de 1848 qu'il ne semble pas avoir les moyens pratiques et théoriques de la dépasser : le fait de s'en tenir à une problématique de l'émancipation tout en prônant la centralisation étatique des Slaves illustre bien l'impasse théorique et pratique de l'action du révolutionnaire russe au cours de ces années. Seuls le renoncement à investir politiquement les questions nationales et le passage à une position explicitement anarchiste, vers 1864, conféreront une cohérence au positionnement de Bakounine.

Mais on trouve sous la plume d'Engels une deuxième série d'arguments qui s'articulent autour d'une lecture de l'histoire universelle comme procès de civilisation, lecture qui tend à placer les Slaves dans une position subalterne de *population à civiliser*. Le glissement de l'un à l'autre registre (de la critique des projets chimériques à ce qui sous-tend philosophiquement cette critique) est particulièrement sensible dans la comparaison qu'Engels dresse entre la situation en Europe et celle qui prévaut en Amérique du nord, où les États-Unis viennent d'achever la conquête de la Californie sur le Mexique. De cette comparaison, Engels tire en effet trois conclusions qui lui semblent invalider les projets de Bakounine : 1) deux peuples souverains ne fraternisent pas nécessairement, 2) à plus forte raison lorsque leurs « degrés de civilisation » diffèrent et surtout 3) la guerre qui vient de s'achever entre les États-Unis et le Mexique a été « menée purement et simplement dans l'intérêt de la civilisation » dans la mesure où elle a permis

97. *Confession*, édition citée, p. 90-91. Krylov est un fabuliste du début du 19ème siècle, aussi célèbre en Russie que peut l'être La Fontaine en France.
98. Etienne Balibar, « Trois concepts de la politique », in *La crainte des masses*, Paris, Galilée, 1997.

d'arracher « la splendide Californie […] aux Mexicains paresseux qui ne savaient qu'en faire. »[99] Revenant à l'Europe et se référant à un article qui a déjà paru à ce sujet dans la *Nouvelle Gazette Rhénane*, Engels affirme alors le caractère intrinsèquement contre-révolutionnaire des peuples slaves et leur absence complète d'avenir autonome[100].

Il est par ailleurs intéressant de confronter ce deuxième aspect du texte d'Engels avec la position qui avait été la sienne lors de l'insurrection de Prague à l'issue du congrès slave. Dans le n° 18 de la *Nouvelle Gazette Rhénane*, daté du 18 juin 1848, Engels s'attaquait en effet vigoureusement aux Allemands, l'insurrection ayant été écrasée par les troupes du général autrichien Windischgrätz, et il allait jusqu'à remettre en cause la capacité des peuples allemands à faire la révolution : « une nation qui, au cours de tout son passé, a accepté d'être un instrument d'oppression de toutes les autres, doit prouver qu'elle a réellement fait sa révolution. » Pour cela, ajoutait Engels, l'Allemagne devait « proclamer, en même temps que sa propre liberté, celle des peuples qu'elle [a] opprimés jusque-là », faute de quoi elle porterait la responsabilité du renoncement des Tchèques à la cause démocratique et révolutionnaire : « c'est encore nous, Allemands, qui porterons la responsabilité d'avoir mené les Tchèques à leur perte. Ce sont les Allemands qui les ont livrés par traîtrise à la Russie »[101], laquelle constituera toujours pour Marx et Engels le foyer de la réaction européenne.

La caractéristique attribuée en 1848 aux Allemands (« être l'instrument d'oppression de toutes les autres » nations) est projetée par l'article de février 1849 sur les peuples slaves de l'empire d'Autriche. S'appuyant sur le fait, mentionné par Bakounine, que les armées de Windischgrätz qui ont dispersé le Congrès de Prague en juin 1848 étaient slaves, Engels y voit un argument pour soutenir que les Slaves « furent toujours les *instruments essentiels des contre-révolutionnaires*. Opprimés chez eux, ils furent à l'étranger partout où s'étendait l'influence slave, les *oppresseurs de toutes les nations révolutionnaires*. »[102]

S'opposent ainsi terme à terme : d'un côté des peuples révolutionnaires, qui ont leur propre histoire et qui sont destinés à jouer un rôle civilisateur, qui s'identifie à l'expansion capitaliste ; de l'autre des peuples contre-révolutionnaires, « qui n'ont jamais eu leur propre histoire », sont destinés à être civilisés et dont le mode de production est pré-capitaliste. C'est cette opposition qui fonde chez Engels l'éloge de « la peine prise par les Allemands pour civiliser les Tchèques et les Slovènes à la tête dure, et pour introduire chez eux le commerce, l'industrie, une exploitation agricole rentable et la culture. » Le destin des peuples slaves, dont la longue soumission aux Hongrois et aux Allemands « prouve suffisamment qui était plus viable et plus énergique »[103], se

99. *Ibid.*, p. 66. Au demeurant, dans *Ma Défense*, Bakounine admettra lui aussi que la conquête de nouveaux territoires par la jeune nation américaine s'est opérée dans l'intérêt de la civilisation.
100. *Ibid.*, p. 67-68.
101. Marx et Engels, *La Nouvelle Gazette Rhénane*, vol. 1, Paris, Editions Sociales, 1963, p. 118-119.
102. Engels, *Le panslavisme démocratique*, édition citée, p. 74 (c'est Engels qui souligne).
103. *Ibid.*, p. 72.

résume alors à l'alternative suivante : ou bien se livrer au développement du capitalisme sous l'égide de « nations révolutionnaires », ou bien, et Engels convoque ici opportunément le spectre du despotisme oriental, servir de proie à l'expansion turque. Si Bakounine considère les Slaves comme l'équivalent, parmi les nationalités, du prolétariat occidental (une sorte de peuple des peuples), Engels et Marx les regardent plutôt comme l'équivalent d'un *Lumpenprolétariat*, prêt à servir d'instrument à la réaction[104].

Bakounine n'a jamais lu l'article d'Engels et n'a donc pu rétorquer. Mais la *Défense* de 1850, contient quelques éléments de réponse[105]. A l'alternative posée par Engels (que les Slaves arriment leur destin à celui de l'Allemagne ou soient condamnés à servir de butin pour la Turquie, en somme la germanisation ou la mort), Bakounine opposera d'abord la résistance du sentiment national slave à toute germanisation[106], puis lui substituera une autre alternative : ou bien la liberté pour les peuples slaves, ou bien leur passage sous le joug de la Russie. Précisément parce que les Slaves sont unis dans leur haine nationale des Allemands, ils préfèreront toujours confier leur destin à la Russie qu'à l'Allemagne. C'est en ce sens que Bakounine réinterprète la crainte des pangermanistes de voir la Bohème constituer un « coin slave » en plein cœur de l'Allemagne en assurant que « le danger deviendra beaucoup plus inquiétant si ce coin se transforme en un coin russe. »[107] Sans le savoir, Bakounine rejoint les positions défendues par Engels dans son article sur l'insurrection pragoise en faisant du ralliement des Slaves à la Russie le danger principal. La liberté des peuples slaves apparaît ainsi comme le seul moyen d'échapper à la double impossibilité de leur rattachement à l'Allemagne ou à la Russie. *Ma Défense* ajoutera que cette même liberté constitue le meilleur moyen de faire régresser la germanophobie parmi ces populations : s'il est vrai que « la haine des Allemands […] ne tombe pas […] du ciel » et qu'elle est « née de circonstances historiques », elle ne peut être détruite « que par de nouveaux faits historiques. »[108]

Quel est dès lors pour Engels le statut de ceux qui, comme Bakounine, se refusent à l'alternative qu'il pose et tentent malgré tout de combattre pour que les Slaves accèdent à un destin démocratique autonome, ou pour reprendre les formules d'Engels, pour qu'ils commencent une « histoire révolutionnaire universelle » ? Ou bien ces panslavistes démocratiques font preuve de naïveté, ou bien ce sont des nationalistes déguisés en révolutionnaires :

> « Et si maintenant quelques démocrates slaves sincères engagent les Slaves d'Autriche à se rallier à la révolution, à considérer la double monarchie autrichienne comme son principal ennemi, et même

104. Cette idée est suggérée d'une manière convaincante par Benoît Hepner (*Bakounine et le panslavisme révolutionnaire*, édition citée p. 279) qui mentionne l'assimilation par Marx des Slaves à la canaille dans un article de décembre 1848.
105. Sur cet écrit (rédigé en allemand), voir *infra*. Les pages indiquées sont celles de la seule édition papier dans Vaclav Čejchan, *Bakunin v Čechách*, Prague, 1928, et sauf indications contraires, la traduction est celle de l'IISG d'Amsterdam.
106. L'Autriche, traditionnellement considérée comme le vecteur de cette germanisation, en est incapable : « sur environ trente-huit millions de sujets que compte la monarchie autrichienne, il y a à peine huit millions d'Allemands, et on voudrait que ces huit millions germanisent les trente autres millions ! » (parmi lesquels « seize millions de Slaves », *Ma Défense*, édition citée, p. 57-58).
107. *Ma Défense*, édition citée p. 79.
108. *Ibid.*, p. 72.

> à prendre le parti des Magyars dans l'intérêt de la révolution, ils font penser à la poule qui, ayant couvé des canards, s'agite avec désespoir au bord de l'étang et les voit soudain s'échapper sur un élément totalement étranger où elle ne peut les suivre.
> Ne nous faisons d'ailleurs pas d'illusions ; chez tous les panslavistes, la nationalité, c'est-à-dire la nationalité imaginaire commune à tous les Slaves, passe *avant la révolution*. »[109]

Engels s'est évidemment trompé en mettant en doute la sincérité des convictions démocratiques de Bakounine. En septembre 1848, soit peu de temps avant la rédaction de l'*Appel*, dans un projet de lettre au journal allemand *Die Reform* écrit en réaction à une lettre du correspondant à Vienne de ce journal accusant les Slaves d'être « les adversaires de la démocratie », Bakounine déclarait sans ambiguïtés :

> « La cause de la démocratie, c'est-à-dire celle de la grandeur, du bonheur et de la liberté de toute l'humanité est pour moi tellement prioritaire que si je croyais ne plus avoir le droit d'être un démocrate en tant que Slave et en tant que Russe, j'aurais plutôt cessé d'être un Slave et d'être un Russe. Mais il n'en va pas ainsi. »

Même si Engels ne pouvait avoir connaissance de cette lettre restée à l'état de projet, rien dans l'*Appel* de Bakounine ne pouvait lui faire supposer que celui-ci subordonnait la cause de la démocratie à celle du nationalisme slave, puisque c'était au contraire en tant que démocrate qu'il prétendait s'inscrire dans la cause slave. En outre, un bon quart de l'*Appel* consiste dans une mise en garde adressée aux Slaves contre toute tentation de chercher leur salut dans une alliance avec la Russie, mise en garde que Bakounine réitérera au printemps 1849 lorsque les troupes russes viendront au secours de l'Autriche pour écraser la révolution hongroise[110].

Mais l'essentiel n'est pas là. Dans la suite de l'article sur *Le panslavisme révolutionnaire*, on peut lire l'esquisse d'un différend profond entre Bakounine et Engels (et par extension entre Bakounine et Marx[111]), différend au sein duquel il est possible de distinguer trois éléments. Le premier touche à l'attitude pratique qui découle chez Engels de la reconnaissance de la nécessité en histoire : ce sera une position constante de Bakounine qu'il y a un sens à lutter, même lorsque la défaite semble nécessaire, voire inéluctable. En l'occurrence, le fait que l'avenir national des Slaves semble condamné à passer par une transaction avec l'un des empires qui les entourent n'interdit aucunement de tenter un mouvement national autonome, précisément parce que sur la

---

109. Engels, *Le panslavisme démocratique*, édition citée, p. 81 (c'est Engels qui souligne). On trouvera la même idée chez Bakounine dans *Ma Défense*, mais à propos du *sentiment national slave*, et non à propos de ses développements politiques.
110. Il s'agit du texte diffusé à Dresde en mars 1849 et connu sous le titre d'*Appel aux Tchèques*.
111. Marx partageait-il le point de vue développé par Engels dans cet article ? C'est ce que semblent indiquer les pages qu'il consacrera au congrès slave de Prague dans un article du *New York Daily Tribune* le 22 août 1852 : « des populations éparpillées, vestiges de nations éteintes, qui depuis près de mille ans marchaient dans le sillage d'un pays plus puissant qui les avait conquises […] avaient mis à profit les troubles de 1848 dans l'espoir de retrouver le *statu quo* de l'an 800. » Elles auraient pourtant dû comprendre, explique Marx, qu'une pareille régression était impossible. Les Slaves « ne pouvaient s'opposer au mouvement de l'Histoire. Il exigeait que l'Allemagne absorbât ses voisins et que cette puissance allemande fût destinée à répandre vers l'est la civilisation occidentale. » Il est possible toutefois que ces lignes aient été rédigées par Engels, qui est l'auteur d'une partie des articles publiés par Marx à l'époque dans ce journal.

question de la liberté, aucune transaction n'est possible. En second lieu, le différend entre Bakounine et Engels repose sur deux conceptions distinctes de l'histoire : si tous deux voient dans l'histoire un procès de civilisation, ils ne mettent pas la même chose sous cette dénomination. Pour Marx et Engels, les progrès de la civilisation se confondent à cette époque avec ceux de l'expansion capitaliste, dans la mesure où cette dernière est censée préparer l'avènement d'une société communiste. Pour Bakounine, le sens de ce procès de civilisation est tout autre : il s'agit d'un procès d'émancipation par lequel, successivement, la liberté des peuples s'élargit, aussi bien à l'intérieur (démocratie, socialisme) qu'à l'extérieur (liberté nationale qui doit aboutir, selon des modalités à préciser, à une union cosmopolitique). Enfin, ce qui oppose Engels à Bakounine, c'est une conception de l'action politique qui confère à l'État centralisé un statut de médiation : ce dernier point est, on le verra, celui qui peut être le plus largement étayé par les textes qui entourent les révolutions de 1848.

Si la situation historique des Slaves interdit même qu'on s'adresse à eux pour tenter de les convertir à la cause révolutionnaire, ce qui est en revanche dangereusement légitimé par Engels dans son article, c'est non pas une guerre de classes, mais une « guerre des peuples révolutionnaires contre les contre-révolutionnaires. »[112] La fin de l'article pour la *Nouvelle Gazette Rhénane* menace ainsi les Slaves « de la guerre révolutionnaire la plus sanglante que mènera contre eux l'Occident tout entier. »[113] A l'*Appel aux Slaves* de Bakounine répond ainsi, sous la plume d'Engels, un « appel à l'Occident révolutionnaire » auquel on ne peut certes reprocher son recours excessif à quelque « impératif catégorique » : dans cet appel, qui prône la « guerre d'extermination » et le « terrorisme aveugle », Engels affirme qu'on ne peut « sauvegarder la révolution qu'au moyen du terrorisme le plus résolu contre ces peuples slaves. »[114] Dépassant par avance les déclarations de la *Confession*, qui feront de la haine des Allemands la passion commune des Slaves, Engels lance que « la haine des Russes fut et est encore, chez les Allemands, *la première passion révolutionnaire*. »[115]

Par-delà le caractère outré de cette tirade, toute la différence tient ici au fait que Bakounine ne fait pas de cette passion nationale, chez les Slaves, une passion révolutionnaire. Il y a bien plutôt chez Bakounine une tension entre nationalisme et démocratie et un projet politique de subvertir le nationalisme au profit de la révolution, alors qu'Engels tend à soutenir le caractère intrinsèquement révolutionnaire du nationalisme allemand. Pour le dire autrement, ce qui intéresse Bakounine dans la passion nationale, c'est précisément qu'il s'agit d'une passion, et c'est l'énergie de cette passion qu'il envisage de mettre au service de la révolution – projet qui, bien entendu, n'est pas sans danger, mais ne consiste pas à reconnaître le caractère immédiatement ou médiatement révolutionnaire de cette passion nationale. Il s'agit là d'un différend théorique et

112. *Ibid.*, p. 62.
113. *Ibid.*, p. 79.
114. *Ibid.*, p. 83.
115. *Ibid.*, p. 82 (c'est Engels qui souligne).

pratique lourd entre Bakounine et Marx et son entourage, à tel point qu'il ressurgira au cours des années 1870, à propos de la guerre franco-allemande et de l'attitude pratique qui est censée découler d'une reconnaissance de la nécessité en histoire. Si Engels soutient en effet l'écrasement brutal de « quelques tendres fleurettes nationales » slaves au motif que « dans l'histoire, rien ne se produit sans violence et sans une brutalité implacable »[116], c'est que le nationalisme slave contrecarre la centralisation politique de l'Allemagne que l'évolution économique fait apparaître comme un besoin pressant. C'est ce même argument que l'on retrouvera sous la plume de Marx en 1870 à propos de la victoire allemande sur les armées napoléoniennes[117] : la centralisation de l'État fournit à la classe ouvrière allemande, considérée comme la plus avancée d'Europe sur un plan théorique, un puissant levier révolutionnaire. Mais en 1870, Bakounine suivra une pente proche de celle du Engels de 1849, à ceci près que c'est la France qui sera reconnue comme « nation révolutionnaire » et que le concept de nation sera radicalement disjoint de celui d'État[118].

En 1848-49 en revanche, Bakounine fait l'éloge de la centralisation, d'abord à propos des Slaves, mais cette centralisation est conçue comme un instrument pour contrecarrer les tendances centrifuges inhérentes aux nationalismes d'Europe centrale, et non comme un moyen d'action révolutionnaire. Mais la réponse la plus complète à l'article d'Engels se trouve dans la théorie de l'action révolutionnaire que développe Bakounine dans la *Confession* à propos de ses projets révolutionnaires pour la Bohème au printemps 1849. Ce qui importe, ce n'est pas tant la conquête d'un État centralisé préexistant que l'inscription dans les faits de l'événement révolutionnaire, ce qu'on pourrait appeler la conception bakouninienne de la propagande par le fait. A l'exemple de ce qui a popularisé la Révolution française dans la paysannerie, il s'agit de fournir une base sociale à la révolution, de lui gagner des classes entières en accordant immédiatement des avantages sur lesquels la réaction aura du mal à revenir. Cela peut consister à mettre le feu aux ordres de propriété, de sorte que les féodaux ne puissent plus légitimement déloger ceux qui occupent et travaillent la terre, ou à procéder à un partage des terres qu'il sera difficile de remettre en cause lors de l'inévitable reflux révolutionnaire[119]. Sans le savoir, Bakounine converge à cette époque avec Proudhon qui, au cours de la révolution de 1848, a pris conscience du poids politique de la paysannerie et de la popularité de la propriété parmi les paysans. Par ailleurs, il esquisse là un

116. *Ibid.*, p. 73. On est tenté de répliquer que la « violence implacable » n'est pas un gage de productivité historique.
117. Marx à Engels, 20 juillet 1870 in Marx et Engels, *Correspondance*, t. XI, Paris, Editions Sociales, p. 20 : « Les Français ont besoin d'une raclée. Si les Prussiens l'emportent, la centralisation du pouvoir d'Etat favorisera la centralisation de la classe ouvrière allemande. […] La suprématie allemande déplacerait le centre de gravité du mouvement ouvrier ouest-européen en le transférant en Allemagne et on n'a qu'à comparer le mouvement dans les deux pays, de 1866 à aujourd'hui [1870], pour constater que la classe ouvrière allemande est supérieure à la française, tant sur le plan théorique que sur celui de l'organisation ; la suprématie qu'elle a, sur la scène mondiale, sur la classe ouvrière française, serait en même temps la suprématie de notre théorie sur celle de Proudhon. »
118 Je renvoie à mon article déjà cité « Marx, Bakounine et la guerre franco-allemande ».
119. *Confession*, p. 148. Bakounine parle à ce propos d'enraciner la révolution. Il souligne par ailleurs que la révolution qu'il souhaitait en Bohême, quoique violente, devait être dirigée « plutôt contre les choses que contre les hommes », affirmation qui est une constante chez lui.

thème qu'il ne cessera de reprendre une vingtaine d'années plus tard dans les textes de sa période anarchiste.

Chapitre 3 : La liberté entre politique et géopolitique : *Situation de la Russie* et *Ma Défense*

Si la conception de l'action révolutionnaire sépare Bakounine de Marx et Engels, on peut en revanche constater un rapprochement fortuit en 1849-50 dans une géopolitique de la Réaction. Pour Marx et Engels comme pour Bakounine à ce moment, ce n'est pas l'Allemagne, en passe de rater son unification démocratique, qui constitue le centre, le réservoir de puissance et l'archétype de la réaction européenne, mais la Russie. Cette question, Bakounine la traite dans deux textes qui, malgré leurs dissimilitudes apparentes, forment un ensemble assez cohérent : *Situation de la Russie* (1849) et *Ma défense* (1850).

Comme les autres écrits de Bakounine, ces deux textes peuvent difficilement être détachés du contexte de leur rédaction. La *Situation* est écrite au cours de l'hiver 1849 et paraît partiellement à Dresde en avril 1849, alors que Bakounine, tout en préparant un soulèvement en Bohème, voit avec anxiété les troupes russes voler au secours des Habsbourg. *Ma Défense* est le premier des deux écrits de prison de Bakounine[120] : après l'échec de l'insurrection de Dresde, au cours de laquelle il s'est illustré[121], et son arrestation à Chemnitz, Bakounine est emprisonné dans la forteresse saxonne de Königstein dans l'attente de son jugement. Il sera condamné à mort, puis livré à l'Autriche pour sa participation à l'insurrection de Prague de juin 1848 et pour celle qu'il méditait au printemps 1849. De nouveau condamné à mort, il sera finalement livré à la Russie pour y être emprisonné sans autre forme de procès. C'est dans la forteresse de Königstein qu'il compose ce texte de défense à l'intention de son avocat, afin d'aider ce dernier à réfuter l'acte d'accusation. Mais Bakounine quitte vite ce cadre pour se lancer dans un vaste développement des analyses politiques et géopolitiques qui sous-tendent son engagement révolutionnaire.

Du fait des circonstances de leur composition, ces deux textes répondent à deux impératifs apparemment distincts. Le texte sur la Russie, écrit à l'usage des Allemands, est introduit par la nécessité de connaître ses adversaires et dresse un tableau de la Russie et des possibilités révolutionnaires qu'elle recèle. *Ma Défense* sert à Bakounine de prétexte pour articuler les analyses sur la Russie qu'il a exposées dans la *Situation* et l'analyse plus générale qu'il fait de la situation européenne, dans un but apparemment apologétique. Mais ce qui unit ces deux textes en profondeur, c'est l'émergence chez Bakounine d'une réflexion sur l'État, à partir du cas particulier de la Russie, et l'inscription de cette réflexion dans une perspective d'émancipation historique qui reconduit l'esquisse d'histoire universelle proposée par *La Réaction en Allemagne*. On trouve en

120. Retrouvé dans les archives du nouvel État tchécoslovaque, le texte a été publié pour la première fois par Vaclav Čejchan dans son ouvrage *Bakunin v Čechách* (Prague, 1928) sur la base de deux manuscrits : celui qui fut effectivement envoyé à Franz Otto, avocat de Bakounine, et un carnet comportant un brouillon de cet écrit.
121. Le comportement de Bakounine lors de l'insurrection de Dresde aurait suscité cette appréciation de Marx : « le Russe s'est distingué par un courage extraordinaire et un véritable sens du commandement. » (Cité, sans indication de source, par Madeleine Grawitz, *Bakounine*, Paris, Calmann-Lévy, 1990, p. 173).

particulier dans *Ma Défense* un passage qui développe ce que l'article de 1842 ne faisait qu'esquisser, à savoir que la révolution est censée donner naissance à un nouveau monde, qui ne le cèdera en rien en cohérence organique au Moyen Age :

> « Après les rêves exaltés et fiévreux du Moyen Age, les peuples de l'Europe étaient tombés dans une apathie mortelle qu'on pourrait appeler l'âge d'or de l'absolutisme. Entièrement plongés dans les vaines spéculations des Jésuites ou des Piétistes, ils semblaient avoir perdu toute force, tout élan vital et même jusqu'à l'ombre d'une conscience d'hommes libres. Durant cette période, les monarchies européennes se consolidèrent, les princes régnèrent avec une autorité sans limites sur les masses inertes et serviles, disposant d'elles selon leur bon plaisir et leur caprice, se les partageant entre eux, les détroussant, les vendant, comme si les peuples n'étaient là que pour satisfaire la puissance et les appétits de quelques rares familles privilégiées, comme si l'honneur et la vie des princes dépendaient de la honte et de la mort des peuples. […] La philosophie des Lumières du dix-huitième siècle, la grande Révolution française qui en a surgi, et plus les victoires de Napoléon tirèrent les peuples de leur sommeil mortel. Ils s'éveillèrent à une nouvelle vie, à l'indépendance, à la liberté, à la moralité. »[122]

On voit l'importance que pourra jouer le fait national : en constituant la masse en peuple, il empêche les puissants de disposer d'elle comme ils l'entendent. Une fois la totalité organique médiévale entrée en décomposition, les peuples sont retournés à la totalité indifférenciée de la masse, ce qui a permis l'essor de l'absolutisme et l'édification des grands États européens. Mais au sein de ces États, un désir de liberté, de poursuivre le développement de l'humanité s'est manifesté, en particulier à travers une revendication d'indépendance. C'est sur cette toile de fond historique que se détachent les considérations de Bakounine sur les rapports entre les nations.

Le tsar et le peuple : la *Situation* de 1849

Les ébauches de la *Situation de la Russie* (*Russische Zustände*) qui furent retrouvées dans les papiers de Bakounine après son arrestation indiquent qu'il envisageait un texte aux dimensions conséquentes, qui ne se contenterait pas de livrer au public un « tableau du temps présent ». C'est en particulier ce que suggère la troisième esquisse, qui s'aventure sur le terrain de l'histoire immédiate pour analyser le rôle de la Russie dans les révolutions de 1848. Le projet, évoqué plusieurs fois par la correspondance de la deuxième moitié des années 1840, d'un grand écrit spécifiquement consacré à la Russie s'est finalement trouvé divisé entre la *Situation* et la *Défense*. Ces deux textes doivent donc être considérés de concert, non seulement comme ceux qui nous livrent l'analyse ponctuelle de la situation de la Russie et de l'Europe, mais aussi comme une tentative, de portée plus vaste, d'articuler les deux sphères d'action de l'État, interne et externe. Cette articulation est explicite dans *Ma Défense*, mais elle est esquissée par la partie de la *Situation* qui porte sur l'armée.

Les deux premières parties de la *Situation de la Russie* sont publiées par la *Dresdner Zeitung* en avril 1849 sous la forme d'une série d'articles qui seront finalement réunis en brochure avec les

122. *Ma Défense*, p. 62.

deux dernières parties pour être éditées anonymement à Leipzig après l'arrestation de Bakounine. Au cours de son séjour à Dresde, Bakounine a collaboré activement à cet organe de la démocratie saxonne auquel il a peut-être livré quatre autres articles[123]. Le tableau de la Russie proposé par Bakounine se compose de quatre volets thématiques consacrés à l'armée, au peuple, à la noblesse et enfin à l'Eglise et aux prêtres, aux fonctionnaires et aux finances. En composant ce texte, le révolutionnaire russe poursuit un double objectif : éclairer le public allemand sur la puissance réelle (notamment militaire) de la Russie, au moment où cette dernière mène une incursion dans les Siebengebirge[124] pour secourir le trône vacillant des Habsbourg, et mettre en lumière les potentialités révolutionnaires que recèle l'empire des tsars, archétype de l'État despotique.

La partie consacrée à l'armée russe est symptomatique de cette tension entre le texte de circonstance et l'analyse sociopolitique. L'institution militaire russe relève en effet d'un double traitement : il s'agit d'évaluer la réalité de sa puissance et de souligner les conséquences du fonctionnement de cette institution sur la situation sociale et politique en Russie. Mais précisément, Bakounine souligne que l'on ne peut comprendre l'attitude attentiste de la Russie depuis le déclenchement des révolutions de 1848 (et le caractère limité de son intervention en Transylvanie) que par l'état moral des troupes :

> « Le véritable sens de ce calme apparent se trouve […] dans l'état de l'*armée russe* elle-même, non pas à l'extérieur, dans les armements et les équipements, mais plutôt à l'intérieur, dans l'état d'esprit des hommes de troupe et des officiers. Nous affirmons qu'*aucune armée au monde n'est plus facile à démoraliser que l'armée russe*. »[125]

Du recrutement (souvent forcé) à la libération, les dix années de conscription sont décrites par Bakounine, qui semble savoir de quoi il parle, comme une succession de mauvais traitements décimant littéralement les recrues, d'où des désertions en masse lors des opérations militaires, d'où aussi le changement qui intervient chez les conscrits qui parviennent à rentrer chez eux. Dans sa description de l'armée russe, Bakounine fait preuve du même optimisme qui le guide depuis le début de la révolution : les interventions en Pologne convertissent les soldats aux idées démocratiques, leur retour au village est le retour de révolutionnaires en puissance qui ont l'État russe en haine, etc. La facilité avec laquelle l'armée russe se démoralise est donc traduite en termes politiques comme ferment révolutionnaire, ce que montre l'exemple des soldats démobilisés qui « prêchent l'insatisfaction, sèment les graines de la révolution dans le sol si fertile du servage russe. » Même si cette partie de l'essai de Bakounine s'achève sur la tactique militaire à

123. Ces articles anonymes ont été repérés par Boris Nicolaievski au cours des années 1920. Il s'agit d'un article appelant au démembrement de l'Autriche (8 mars 1849), de « La démocratie tchèque » (16 mars), de « La patrie est en danger » (25 mars) et de « La guerre russo-allemande » (29 mars). Dans l'ensemble, ces textes s'accordent avec les idées professées par Bakounine à l'époque, mais ils ont pu être écrits en collaboration.

124. Il s'agit de l'actuelle Transylvanie roumaine, autour de Sibiu, qui s'appelait alors Hermannstadt et où vit encore aujourd'hui une petite minorité saxonne. C'est à l'occasion de cette incursion russe de février 1849 que Bakounine rédige son *Appel aux Tchèques* qui met en garde ces derniers contre toute tentation d'alliance avec la Russie.

125. *Situation de la Russie*, I, p. 1 (Bakounine souligne). Ce caractère de l'armée russe avait déjà été relevé par le discours sur la Pologne de novembre 1847.

adopter en cas de guerre avec la Russie, il est clair que c'est davantage l'existence de potentialités révolutionnaires dans sa patrie qui oriente les réflexions de l'auteur.

Cette tendance est nette dans la partie que Bakounine consacre au peuple russe. Ce chapitre souligne la méconnaissance dont celui-ci fait l'objet dans l'Europe du milieu du XIXe siècle, qui le voit comme une masse servile dévouée au tsar comme à son père. On pourrait évidemment se demander si ce n'est pas une méconnaissance symétrique qui pousse Bakounine à défendre la thèse radicalement inverse et à projeter sur un peuple russe qu'il connaîtrait finalement fort mal ses propres désirs de révolution. Anticipant sur la dernière partie de son écrit, Bakounine souligne par exemple le rôle subversif des hérésies religieuses dans la Russie de Nicolas :

> « Le peuple russe, ce *peuple noir* comme on l'appelle, composé de paysans ainsi que de commerçants et d'industriels, tous serfs, se répartit en plus de 200 sectes religieuses qui, toutes, ont une composante politique et qui, toutes, pensent unanimement qu'il faut récuser l'ordre actuel des choses et qu'ils faut considérer la souveraineté de l'Empereur comme le royaume de l'Antéchrist. Ces sectes, dont beaucoup sont de nature communiste avec communauté des biens et des femmes, sont réparties à travers tout l'empire jusqu'à l'Oural et, très opprimées, elles n'en sont que plus fanatiques. »[126]

Est-il utile de souligner ce qu'a d'excessif une telle présentation où il faudrait remplacer « toutes » par « parfois » et « beaucoup » par « quelques-unes » ? Cependant, il n'est pas moins utile de souligner que sous le règne de Nicolas, entre 1826 et 1854, le nombre de révoltes paysannes a été multiplié par trois par rapport à la période 1801-1825[127]. Si la prophétie révolutionnaire que propose la *Situation* n'est donc pas seulement l'exposé des désirs révolutionnaires de Bakounine, il est cependant frappant que le regard porté sur la Russie reconduise les éléments constitutifs du mythe du peuple, tel qu'il s'est élaboré dans l'Europe révolutionnaire du XIXe siècle : un mélange de barbarie primitive et de potentiel d'affranchissement général[128]. Acclimaté à la Russie, ce mythe se traduit en pratique dans un souci constant de détourner contre le pouvoir du tsar les « mauvaises passions » populaires, en particulier le fanatisme et la superstition. On retrouve ici la figure, récurrente chez Bakounine mais jamais thématisée comme telle, de la religion comme puissance pratique par excellence, comme l'exemple même d'une adhésion qui produit le maximum d'effets pratiques. C'est ce dont témoigne l'acclimatation à la Russie du mythe européen du peuple. Sectaires et orthodoxes russes partagent en effet le même caractère « excitable, superstitieux au plus haut point », qui est celui du peuple russe dans son ensemble, qu'un « conte suffit à pousser à l'action. »[129]

---

126. *Situation de la Russie*, II, p. 1
127. Selon les calculs effectués par l'historien soviétique Ignatovitch (cité par Nicholas V. Riasnanovsky, *Histoire de la Russie*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1987, p. 400), on dénombrerait 281 révoltes paysannes entre 1801 et 1825 et 712 entre 1826 et 1854. Au cours des six années qui précèdent l'abolition du servage (1854-1860), ce chiffre passe à 474.
128. Alain Pessin, « Le mythe du peuple au XIXe siècle » dans *Le peuple – Figures et concepts*, ouvrage cité, p. 87-97.
129. *Situation de la Russie*, II, p. 3

Mais c'est surtout dans la paysannerie que Bakounine voit une force de révolte contre l'absolutisme impérial. En témoignent le soulèvement de Pougatchev en 1773-75, les espoirs de liberté qui accompagnent la guerre de partisans menée par la paysannerie russe contre les armées françaises en 1812 et les émeutes paysannes qui se multiplient depuis le début des années 1840. A l'instar de ce qu'il dit de la populace ouvrière en Occident ou des slaves parmi les peuples européens, les paysans russes apparaissent comme une masse barbare, rétive à la civilisation bourgeoise, et destinée par l'histoire à porter la révolution à ses ultimes conséquences. En 1849, Bakounine voit en effet dans l'organisation communale de la propriété de la terre en Russie l'indice de ce que la révolution russe sera nécessairement une révolution sociale abolissant la propriété privée de la terre. Le *mir* serait ainsi la préfiguration de la société russe post-révolutionnaire :

> « Il ne s'agit donc plus en Russie exclusivement du servage, de la liberté des personnes, mais parallèlement du *droit du sol*. Les paysans raisonnent très clairement sur ce sujet et ils ne disent pas : le sol de notre maître, mais : *notre terre*. Le caractère social de la révolution russe est ainsi posé, il ressort aussi de la nature même du peuple, de son organisation communale. Le bien-fonds appartient à la commune, les paysans n'en sont que les usufruitiers ; le droit successoral ne vaut que pour les biens mobiliers, mais pas pour les bien-fonds et tous les 20-25 ans on procède à une nouvelle répartition des terres. »[130]

Sans qu'il soit possible d'affirmer que ce rapprochement est conscient, Bakounine rejoint les positions défendues au début des années 1840 par Proudhon dans ses différents mémoires sur la propriété : distinguant, contre le droit absolu de propriété défendu par le droit romain et par le code civil (droit d'user et d'abuser), la « nue propriété » et la possession, le théoricien socialiste français prônait la suppression de la propriété au profit de la simple possession (droit d'user mais pas d'abuser, qui implique une responsabilité de l'usufruitier devant la communauté), la société entière pouvant seule être considérée comme propriétaire. Or c'est précisément en songeant au monde slave que Proudhon apportait cette solution au problème de la propriété, cœur selon lui de la question sociale. Il est possible de prolonger ce parallèle : de même que Proudhon, à partir de 1846, soutiendra la nécessité du passage par la propriété individuelle, Bakounine, vers 1860, émettra de sérieuses réserves sur la capacité du *mir* à incarner le futur de la paysannerie russe.

Avec la partie qui concerne la noblesse russe, l'écrit de Bakounine délaisse peu à peu la question des potentialités révolutionnaires de la société russe pour insister sur le caractère de l'État russe. Ce faisant, l'exposé prend une tournure nettement plus historique : il s'agit en effet de faire comprendre à un public occidental qui méconnaît la situation de la Russie le véritable caractère de la noblesse russe, qui n'est pas la puissance que l'on croit, mais qui au contraire est depuis plusieurs siècles frappée de nullité politique. Comme c'était le cas dans sa lettre à *La Réforme* de janvier 1845, mais en étayant davantage ses affirmations, Bakounine tend donc à minimiser tout ce qui, dans la société russe, pourrait constituer un corps intermédiaire entre le

130. *Situation de la Russie*, II, p. 3

pouvoir impérial et le peuple. La généalogie de la noblesse apparaît ainsi davantage comme une généalogie de l'État russe. Historiquement divisée, la noblesse russe est défaite par les Tartares en 1224. Sous la domination tartare, on assiste à l'ascension irrésistible des Grands Ducs de Moscou, lignée dont est issue celle des futurs tsars : ceux-ci font figure d'interlocuteurs privilégiés des Tartares et ce faisant centralisent la Russie avec le soutien du peuple.

En premier lieu, Bakounine voit dans l'attitude du Grand Duché de Moscou à l'endroit des Tartares, mélange de flatterie et de flagornerie, une préfiguration de la diplomatie russe ultérieure ; en second lieu, l'ascension des tsars, qui débouche sur le renversement du pouvoir tartare, s'est opérée aux dépends du reste de la noblesse russe, dont le pouvoir est inversement proportionnel à celui de l'État. C'est le sens de la lutte impitoyable qu'Ivan le Terrible et Pierre le Grand mènent contre la noblesse, avec le soutien d'un peuple irrité contre la noblesse. De sorte qu'au XVIIIe siècle, la noblesse russe n'a aucun pouvoir politique reconnu par l'État. Deux éléments auraient pu faire évoluer cette situation. Mais tout d'abord, après que Catherine II, par différentes mesures, eut tenté de faire de la noblesse russe une véritable aristocratie, son œuvre a été réduite à néant par les prétentions autocratiques de son successeur. Par la suite, avec les guerres napoléoniennes, la multiplication des contacts avec l'Occident a bien fait apparaître en Russie une noblesse libérale, mais celle-ci a été décimée en décembre 1825. Et Bakounine de décrire l'engouement pour la philosophie allemande, auquel il a tant contribué dans sa jeunesse, comme une répercussion de ce sentiment d'impuissance politique :

> « Malgré l'activité littéraire, un certain engourdissement gagna la jeunesse, cette jeunesse qui, dans le doute, se jeta sur tous les philosophes allemands existants, cet opium moral pour tous les assoiffés d'action et pourtant condamnés à l'inactivité. »[131]

Dès lors, la voie est libre pour que soient reconduites les conclusions de l'article de 1845 : la noblesse russe n'est, en tant que telle, composée que de laquais de la cour, et seule la jeunesse, mais en tant qu'elle abjure sa propre noblesse, est dotée d'avenir. Mais en 1849, Bakounine conçoit mieux comment la jeune noblesse russe pourrait passer du désespoir à la radicalisation et il n'hésite pas à voir dans le phénomène des « hommes de trop », et dans le dénigrement de soi les caractérise, une forme de connaissance de soi qui mène à une position révolutionnaire :

> « La jeune noblesse a acquis la conviction qu'elle ne vaut rien, qu'elle n'a pas d'avenir, et ce n'est pas parce que mais c'est bien qu'elle soit la noblesse, qu'elle a conscience que ce n'est que dans le peuple que réside l'énergie, la vie future de la Russie. Voilà quel est le dogme de la Russie actuelle ! »[132]

Plus encore que la noblesse, le destin du clergé orthodoxe, abordé dans la quatrième et dernière partie de la *Situation*, est d'être le tampon manquant entre le tsar et le peuple. Toute cette partie du texte (celle sur la noblesse et celle sur le clergé) converge dans cette image d'un antagonisme croissant entre le peuple et le pouvoir impérial, tous les intermédiaires étant frappés

131. *Situation de la Russie*, III, p. 6 (traduction IISG modifiée)
132. *Ibid.* (traduction IISG modifiée)

de nullité ou contraints de choisir leur camp. La noblesse est incapable de faire contrepoids à l'autocratie, quant au clergé, il est incapable de populariser cette dernière auprès du peuple[133]. En raison de la mise sous tutelle de l'Eglise orthodoxe par l'autocratie, toute l'éducation des prêtres porte le sceau de la servitude et les empêche d'avoir la moindre influence sur le peuple :

> « Compte tenu de cette absence de sentiment religieux dans le peuple et de l'intelligence limitée des prêtres, on ne saurait parler ici de fanatisme pour l'Eglise nationale. Le fanatisme ne se trouve que dans les sectes, et comme nous le voyons n'est dirigé que contre l'Eglise nationale et contre l'empereur, qui en tant que chef de l'Eglise nationale, ne réussit pas à fanatiser le peuple de Russie. Aucun sentiment national, aucun lien religieux ne lie donc le peuple à l'empereur. »[134]

Toutefois, ce dernier chapitre de la *Situation de la Russie* ébauche aussi un portrait de l'État russe à travers ses fonctionnaires et l'état de ses finances, d'où il ressort que c'est l'État russe lui-même qui conspire à sa propre destruction. Les fonctionnaires russes, qui ont fourni tant de personnages à la littérature satirique de l'époque (par exemple au premier Gogol), apparaissent en effet comme les instruments déréglés d'une puissance mécanique qui, en heurtant la vie du peuple, va radicaliser ce dernier contre son tsar. Curieusement, ce dernier fait alors figure de despote impuissant d'un État qui est une machine folle, livrée aux mains de ses prétendus serviteurs :

> « Et on voudrait que cette armée de petits et de grands voleurs et fraudeurs constitue un pilier de l'État ? Elle est précisément le contraire. Elle est la ruine de l'État, le corrupteur inconscient de tout le système, à la sauvegarde duquel elle croit œuvrer, l'ennemi le plus acharné de l'empereur. Cette caste de fonctionnaires […] considère la Russie comme un grand champ d'application de son système basé sur le vol et le pillage. Elle seule, par sa masse comme par son organisation et par le sentiment commun de sa culpabilité, tient en fait les rênes de la Russie. »[135]

Cette partie du texte de Bakounine marque une innovation décisive par rapport à ses précédentes prises de position sur la Russie, qui insistaient constamment sur le face à face révolutionnaire entre le tsar et son peuple, mais elle en rend aussi la lecture délicate. Ne consiste-t-elle pas à reconduire l'éternelle excuse que des peuples infantilisés accordent aux monarques d'ancien régime, à savoir que ce seraient les intermédiaires entre le souverain et son peuple qui empêcheraient celui-ci de ressentir la bienveillance de celui-là ? On peut effectivement avoir ce sentiment lorsque Bakounine innocente le tsar pour accuser exclusivement ce « monde de fonctionnaires qui […] impose sa loi à l'empereur ou qui ne suit les ordres de l'empereur que selon son bon plaisir. »[136] Mais l'usage de cet argument est tout sauf apologétique, puisqu'il s'inscrit dans une argumentation qui conclut précisément au caractère inévitable d'une révolution en Russie. En somme, quand bien même le tsar serait mû par les intentions les plus paternelles et

133. Une stratégie discursive semblable est à l'œuvre dans la *Critique du droit politique hégélien* écrite par Marx en 1843, qui dénonce dans l'institution hégélienne des états et des corporations des médiations artificielles entre le prince et le peuple et souligne au contraire le caractère inévitable d'un affrontement entre ces deux extrêmes de la contradiction. Toutefois, comme on l'a vu, Bakounine ne pouvait connaître ce texte.
134. *Situation de la Russie*, IV, p. 4
135. *Ibid.*, p. 7
136. *Ibid.*, p. 8

les plus bienveillantes envers son peuple, le fonctionnement de l'État russe mène à la révolution et contribue à noircir dans le peuple l'image de l'empereur. Alors que les précédents textes de Bakounine sur la Russie se contentaient de reconduire la critique classique du despotisme comme transmission mécanique du caprice du prince, le texte de 1849 contribue à affiner l'analyse de la situation politique en déplaçant le problème de la domination personnelle d'un individu vers le fonctionnement d'un État. Ce qui compte le plus dans l'analyse que fait Bakounine de la situation russe, ce n'est peut-être pas tant les relations (ou l'absence de relations) entre le tsar et son peuple que la représentation que le peuple se fait de celui qui incarne l'État. Si l'on peut avoir l'impression que le révolutionnaire russe reconduit l'illusion du tsar bienveillant, c'est tout simplement qu'il prend acte du caractère affectif des relations entre le peuple et le tsar. C'est par contrecoup la partie consacrée à la noblesse qui semble en retrait d'un point de vue théorique, encore très marquée par la théorie classique du despotisme et le souci de trouver des intermédiaires, des contrepoids, des contre-pouvoirs (quitte à les nier pour affirmer le caractère révolutionnaire de la situation) entre le despote et le peuple.

A la mécanique des passions qui régit le fonctionnement du despotisme dans ses modèles classiques[137], la *Situation de la Russie* tend ainsi à substituer une autre mécanique, celle de l'État, opposée à la vie organique du peuple. Ainsi, la faiblesse de l'armée russe vient pour partie de ce qu'elle transforme ses soldats en « machines » et qu'elle « ne conserve sa cohésion que par une discipline de fer. » L'obéissance mécanique est aussi au cœur du système de corruption : les fonctionnaires russes « n'ont et ne peuvent avoir le sens moral de l'honneur à cause de l'obéissance inconditionnelle et du manque total d'indépendance qui sont exigés comme premier et unique devoir de la part de tout bon fonctionnaire russe. » Dès lors, la mécanique de l'État prend le dessus sur le caprice du prince qui n'en est plus qu'une circonstance aggravante : « la quantité de voleurs et le mécanisme mis en place par les fonctionnaires rendent impossible toute réforme, d'autant que l'empereur est plus capricieux qu'énergique. »[138]

En termes d'options politiques, cet infléchissement demeure pourtant ambigu : suffit-il de supprimer les intermédiaires, d'instaurer un pouvoir dictatorial, comme Bakounine semble l'avoir envisagé, pour que prenne fin cette situation ? Ou bien l'impossibilité de toute réforme du système s'applique-t-elle au principe même de l'État ?

De l'État oppresseur à l'État conquérant : la Russie dans *Ma défense*

Le texte de *Ma Défense* confirme cette orientation qui tend à substituer à une analyse de la domination despotique celle de la nature conquérante et oppressive de l'État. Toute la première partie de ce texte[139] finalement bien mal nommé, tant Bakounine y réaffirme avec force les

137 Voir notamment Montesquieu, *De l'esprit des lois*, livre III, ch. 8-10.
138. *Situation de la Russie*, IV, p. 5.
139. *Ma Défense*, p. 4-19.

convictions révolutionnaires qui l'ont mené en prison, est une reprise et un approfondissement des thèmes abordés dans la *Situation*. Y sont réaffirmés la nullité politique de la noblesse russe, le caractère révolutionnaire des sectes religieuses (et tendanciellement du peuple russe tout entier) et le pillage auquel les fonctionnaires soumettent la nation. Sont de nouveau évoquées la révolte de Pougatchev, la résistance des partisans à l'invasion napoléonienne et la tentative insurrectionnelle de décembre 1825 comme signes de la présence de forces révolutionnaires en Russie. Mais surtout, le texte renforce l'analyse de la mécanique étatique russe en insistant sur le rôle joué par Pierre I[er] dans sa mise en place. C'est cette analyse qui encadre désormais les thèmes que juxtaposait la *Situation* et leur confère une cohérence d'ensemble[140]. Ainsi, la situation de sujétion dans laquelle se trouve la noblesse terrienne n'est plus seulement envisagée sous l'angle du rapport de force avec le pouvoir central : sous Pierre le Grand, ce dernier a transformé la noblesse, par l'institution du servage, en une sorte de police destinée à « faire tenir tranquilles les paysans et assurer l'exacte livraison des redevances et des recrues. »[141] La noblesse n'est pas tant tenue à l'écart de l'État qu'intégrée à titre de rouage.

Mais l'innovation décisive du texte de 1850 consiste à inscrire l'analyse de cet « État policier tel que Pierre le Grand l'a constitué »[142] dans la fonction qui lui a d'emblée été attribuée par son créateur. *Ma Défense* inscrit en effet l'asservissement du peuple russe dans une compréhension de l'État russe comme « machine destinée à réduire en esclavage les nations étrangères. »[143] Mais cette machine est un produit d'importation, étranger à la vie du peuple russe et à ses mœurs :

> « Pierre le Grand a pris un peuple inculte, aux mœurs patriarcales, démoralisé par la tyrannie tartare et les guerres civiles ultérieures, déchiré et cependant uni par un profond instinct, et il a greffé sur lui d'une main brutale la civilisation européenne telle qu'elle existait alors en Allemagne et qui, comme vous le savez bien, ne valait pas grand chose. »[144]

Cet État de l'âge classique européen, mû exclusivement par le désir de conquête et importé dans la Russie du XVIIe siècle, considère le peuple non pas « comme une fin, mais comme un simple moyen de conquête »[145], et toute son organisation interne est tendue vers cet objectif de conquête de nouveaux territoires, qui fournissent de nouvelles ressources pour de nouveaux pillages. A proprement parler, l'État russe, qui sera dénoncé vingt ans plus tard comme « empire knouto-germanique », est un monstre hybride. Trouvant en Europe occidentale le modèle de « puissants États fonctionnant comme des machines », Pierre le Grand l'a imposé à son peuple. L'État russe, décalque de l'État européen à l'âge classique, « organisé en vue de s'accroître par la

140. La transformation de « la Russie en véritable État » par Pierre le Grand est décrite p. 5-7 et l'impossibilité de réformer l'État russe est soutenue p. 14-19.
141. *Ma Défense*, p. 6.
142. *Ibid.*, p. 14.
143. *Ibid.*, p. 6.
144. *Ibid.*, p. 5.
145. *Ibid.*, p. 6.

violence », apparaît ainsi comme une machine à exploiter le peuple, contraint de fournir soldats et redevances. Mais c'est dans ce caractère mécanique même que l'État russe rencontre ses limites.

En premier lieu, la greffe n'a pas pris sur le peuple russe : de plus en plus, en Russie, l'État se rend étranger au peuple dont il n'exige que des hommes, de l'argent et la paix intérieure, quels que soient les moyens employés pour les obtenir. Dès lors, son avidité de conquêtes n'est soutenue par aucune passion populaire, religieuse, révolutionnaire ou économique[146] :

> « Le peuple russe ne participe pas en tant que peuple aux conquêtes de la Russie. […] *La Russie n'est pas une nation joyeuse de conquérir, elle est un État avide de conquêtes*, un État qui, étranger et hostile à son peuple même, s'en sert pour asservir les autres peuples : principe abstrait qui pèse sur la nation russe contrainte de lui servir d'outil et de champion. »[147]

Par ces déclarations, *Ma Défense* parvient à tenir ensemble les deux leitmotive des écrits politiques de Bakounine sur la Russie depuis 1845. D'une part le thème de l'esclave-bourreau, omniprésent dans les textes sur la Pologne, trouve ici une application plus vaste : on perçoit mieux en quoi la liberté de la Pologne, par exemple, mais aussi celle de la Finlande, des provinces baltes et même des récentes conquêtes du Caucase et d'Asie centrale, sont la condition nécessaire à la liberté de la Russie et en quoi leur asservissement est fondé sur celui du peuple russe. D'autre part, l'analyse de l'État russe comme machine à exploiter, avancée dans *Situation de la Russie*, trouve ici son accomplissement. Ce qui unit ces deux thèmes, c'est essentiellement la nature de l'État russe comme force d'expansion qui ne pompe à l'intérieur que pour se répandre à l'extérieur. Demeure cependant une difficulté que souligne la mention de l'État russe comme « principe abstrait » : cette dimension est-elle propre à la Russie, ou bien tout État est-il essentiellement cette force d'expansion qui s'impose violemment au peuple ? L'État russe est un principe abstrait, une machine qu'on a extraite de son support primitif pour la greffer sur un autre. Mais cela signifie-t-il qu'un État pourrait être l'émanation d'un peuple, s'élever dès lors au rang de principe concret, ou pour employer une formule d'allure hégélienne, que l'État pourrait être l'incarnation concrète de l'universel ? Un État démocratique est-il possible ?

Les questions que pose la lecture de *Ma Défense* sont à la fois moins étroites et plus déterminées que celles que suscitait la *Situation*. Dans le texte de 1849, la remise en cause du modèle classique du despotisme, comme transmission mécanique des ordres du despote, menait à la prise en compte de la machine de l'État, dont la logique interne s'imposait au souverain lui-même, ce qui amenait à se demander si l'État russe était réformable et si l'éventuelle impossibilité de le réformer pouvait s'étendre au principe même de l'État. Ce qui est davantage déterminé dans le texte de 1850, c'est précisément cette nature mécanique de l'État russe, nature qui est désormais rapportée à sa constitution historique, de sorte que la question devient celle de savoir

146. Ce qui était pour Bakounine le cas respectivement des barbares qui détruisirent l'empire romain, des Mahométans poussés par le fanatisme religieux, des Français guidés par les idéaux de 1789 et des Américains « dans l'intérêt de la civilisation, de la démocratie et du travail. » *Ibid.*, p. 19.
147. *Ibid.* (c'est Bakounine qui souligne). Cette mention de l'État russe comme « principe abstrait » est reprise p. 25.

si tout État est une semblable machine. Dans l'affirmative, l'éventuelle impossibilité de réformer l'État russe conduira nécessairement à conclure que tout État, en tant qu'il est une puissance mécanique étrangère à la vie du peuple, est voué à s'étendre ou à périr.

Ce qui est d'abord acquis dans le texte de 1850, c'est précisément cette impossibilité. Un État dont la raison d'être est l'expansion fondée sur l'asservissement de sa propre population meurt s'il cesse de conquérir :

> « Pourquoi ces conquêtes ? Continuera-t-il dans cette voie ? Il ne peut faire autrement, il y est obligé. Il le faut pour sa propre conservation. En Russie même, en effet, il n'a pas de vie intérieure, pas d'activité, pas de progrès à attendre, pas de but. Toute sa nature le tourne vers l'extérieur, et seule cette perpétuelle expansion, seuls ces efforts infatigables pour étendre toujours plus loin ses frontières lui donnent sa force toujours tendue et sa monstrueuse vitalité messagère de mort. Dans le monde des idées morales comme dans la nature, tout être ne vit que le temps nécessaire à l'accomplissement de son destin. L'immobilité, c'est la mort, et comme l'État russe ne peut progresser que vers l'extérieur, il lui faudrait mourir dès qu'il cesserait de conquérir. »[148]

Cette affirmation est étayée par l'incapacité dans laquelle se trouve tout individu de réformer la monstrueuse machine que constitue l'État russe. Cette machine, un individu peut certes l'imposer au peuple, sur lequel elle pèsera comme un corps étranger, mais il ne peut ensuite la réformer de telle sorte qu'elle entre dans un rapport organique avec la vie du peuple :

> « Un seul individu, quelque grand soit-il, peut bien fonder une puissance d'ordre mécanique, il peut asservir des peuples, mais il ne peut pas créer un peuple libre. La liberté et la vie sortent seulement du peuple, et il y a dans le peuple russe assez d'éléments pour un avenir plein de grandeur et d'humanité. »

Cet extrait permet de reposer à nouveaux frais la question de départ : cette liberté du peuple, qui doit sortir du peuple lui-même, l'État est-il capable de la réaliser ? Que le destin de l'État russe soit d'être brisé ne signifie pas nécessairement qu'aucun autre État ne prendra sa place. Bakounine évoque bien dans *Ma Défense*, mais comme en passant, l'existence en Russie de « sectes anarchiques qui sont fermement convaincues que tout gouvernement est d'inspiration diabolique », mais rien n'indique qu'il se sente proche de ce courant. Il n'en reste pas moins légitime d'interroger l'anarchisme naissant de Bakounine à partir de ces textes qui proposent une ébauche de remise en cause de la domination étatique comme telle. Que cette ébauche ait déjà pris la forme d'une négation systématique du principe même de l'État, que soit déjà rejetée l'hypothèse d'une réalisation de la liberté dans l'histoire par la médiation de l'État, voilà qui reste plus qu'incertain. Trois éléments permettent de trancher cette question : l'éloge de la France comme pays démocratique (joint à l'espoir de voir l'unité allemande coïncider avec la liberté), les projets politiques de Bakounine, tels qu'ils nous sont livrés encore par la *Confession*, et la revalorisation partielle de la diplomatie à laquelle aboutit *Ma Défense*.

148. *Ibid.*, p. 25

Au terme de ce premier moment, dans *Ma Défense*, apparaît l'irréductible spécificité de la Russie, qui en fait le centre de la Réaction européenne. En accord sur ce point avec Marx et Engels, Bakounine considère qu'en tant qu'État, la Russie n'a pour fin que de « faire disparaître du reste du monde la lumière de la liberté et de la vie et éteindre toute étincelle de conscience humaine. »[149] A partir de la fin des années 1860 et surtout au moment de la guerre de 1870, assistant à l'irrésistible montée en puissance de la Prusse, en passe d'instaurer sa domination sur toute l'Allemagne, Bakounine reconsidérera cette question et insistera au contraire sur la vocation historiquement réactionnaire de l'État allemand en cours de constitution. En 1850, alors que la révolution allemande est définitivement vaincue, il voit dans l'opposition de la Russie le principal obstacle à l'unité allemande, allant jusqu'à citer longuement les analyses d'un journal conservateur allemand qui passe en revue les obstacles que la Russie a toujours mis à une montée en puissance de l'Allemagne[150].

L'unité allemande : nationalité et liberté

L'un des aspects intéressants du texte de 1850 réside dans l'hypothèse selon laquelle la lutte pour l'émancipation nationale serait l'un des biais par lesquels la liberté humaine se réaliserait dans l'histoire. Paradoxalement, la prise en compte du fait national semble découler de l'avènement d'une histoire universelle, ou du moins européenne :

> « Les destins de tous les peuples européens sont aujourd'hui enchevêtrés de si étrange manière, qu'aucune puissance humaine ne peut les désunir. Il n'y a plus à notre époque beaucoup d'histoires différentes, mais une seule grande histoire dans laquelle chaque nation a son rôle à jouer, qui dépend étroitement de l'action et des efforts de toutes les autres nations. »[151]

Dans ce passage historique d'une simple diversité à une authentique pluralité de peuples, c'est cependant toujours le destin de l'humanité dans son ensemble qui se joue. « L'humanité, dans son sens le plus noble et le plus large » est en effet « le but unique et le plus haut vers lequel tendent toute forme de société et toute histoire. »[152] Evoquant le réveil des nations en Europe et l'essor du libéralisme, Bakounine y voit un mouvement de rapprochement entre les peuples, qui rend pertinent l'engagement dans les luttes d'émancipation nationale :

> « Jusque là, les peuples étaient divisés, très souvent ennemis les uns des autres, en proie à des préjugés stupides et artificiellement entretenus ; maintenant, ils sentaient le besoin de se rapprocher ; guidés par un instinct sûr, ils comprenaient que ce grand but auquel ils aspiraient tous, se libérer, devenir des hommes, ne pouvait être atteint qu'en unissant leurs forces. »[153]

---

149. *Ma Défense*, p. 20.
150. Il s'agit de la *Augsburger_Allgemeine Zeitung*. Bakounine note cependant que l'esprit de cet article est détestable et que « son auteur appartient de façon évidente à ce parti conservateur, bruyamment teutomane, mangeur de peuples qui admire dans le secret de son cœur le gigantesque égoïsme de la politique russe et regrette seulement que l'Allemagne ne puisse se mettre à la place de la Russie. » *Ma Défense*, édition citée, p. 35.
151. *Ma Défense*, p. 40.
152. *Ibid.*, p. 62.
153. *Ibid.*, p. 62-63.

C'est par cette insertion de la cause nationale dans un mouvement de libération universelle que Bakounine justifie auprès de son avocat ses incursions sur le terrain de la géopolitique. La tactique de défense qu'il semble vouloir adopter est alors la suivante : les juges doivent prendre en compte la situation particulière de la Russie, pays où « le droit à la Révolution […] ne saurait être mis en doute. »[154] Or pour comprendre la situation intérieure de la Russie et l'oppression du peuple à des fins de conquête militaire, il est nécessaire d'apercevoir que l'État russe, gigantesque machine à broyer la liberté des peuples, a notamment pour projet en Europe d'éviter l'émergence d'une Allemagne unie et puissante. De sorte que la liberté du peuple russe dépend pour une part de la liberté du peuple allemand et qu'un Russe qui lutte pour l'unité et la liberté de l'Allemagne, comme ce fut le cas de Bakounine à Dresde, reste un militant de la démocratie en Russie :

> « On s'est demandé quel intérêt pouvait avoir un étranger, un Russe, à la résurrection de l'Allemagne. On a mis en doute la sincérité des vœux que je formais pour le bien de l'Allemagne ; et cependant l'affaire me paraît si simple que je ne saisis pas comment elle peut rester incompréhensible pour les autres. J'ai déjà fait une fois la remarque – et je le répète ici – que les temps sont passés, et bien passés, où les peuples avaient des destins séparés ; ils sont solidaires pour le meilleur et pour le pire, dans les progrès de la civilisation et de l'industrie et avant tout dans leur liberté. La liberté et la grandeur de l'Allemagne sont une condition nécessaire pour la liberté de toute l'Europe, un postulat nécessaire pour que la Russie devienne libre […]. »[155]

Si les deux directions dans lesquelles se déploie l'oppression par l'État sont bien articulées par Bakounine, le despotisme intérieur étant la condition nécessaire des visées expansionnistes, il est un postulat que n'interroge guère le révolutionnaire russe, c'est celui qui lie unité étatique et liberté. Certes, l'exacerbation des passions nationales est constamment dénoncée par *Ma Défense*, qu'il s'agisse de s'en prendre aux prétentions « teutomanes » sur les terres slaves, ou de réprouver la germanophobie des Slaves en tant qu'elle englobe l'ensemble de la population allemande et non simplement les oppresseurs. Mais le présupposé, hérité de Hegel, selon lequel le peuple, entendu comme entité nationale, est le sujet qui réalise la liberté dans l'histoire, n'est pas remis en cause. Si l'Allemagne « n'est pas une nation, n'est pas une grande puissance » (ce que Bakounine déplore), cela tient au fait que le peuple allemand « n'est pas un véritable peuple », car « sans peuple, il n'y a ni force durable, ni vie. »[156] Dans ce texte, au peuple révolutionnaire, entité politique floue regroupant les ouvriers, les paysans et parfois une partie de la petite-bourgeoisie, Bakounine substitue le peuple nation, qui ne se comprend qu'au pluriel. Au peuple *deus ex machina* de l'histoire et de la mythologie de 1848, succède ainsi l'image *des* peuples s'affirmant dans l'histoire et y réalisant successivement le principe dont ils sont porteurs.

A l'occasion d'une comparaison entre les sentiments nationaux slave et allemand, Bakounine revient sur ce qui fait que les Allemands ne sont pas un peuple : alors que « le Slave […] place son sentiment national au-dessus de tout, même au-dessus de la liberté », « l'Allemand est en réalité

154. *Ibid.*, p. 5.
155. *Ibid.*, p. 55.
156. *Ibid.*, p. 41.

cosmopolite », ce qui « prive le peuple allemand d'un des plus puissants moyens de concentration. » Bakounine ne veut comme preuve de ce cosmopolitisme des Allemands, qui les pousse à l'expansion mais empêche leur concentration, que la multiplication des colonies allemandes en Europe centrale et orientale, y compris en Russie. Et Bakounine a cette conclusion, décisive pour la compréhension de son engagement national :

> « C'est là […] une vertu et une faiblesse : une vertu pour l'avenir dont l'esprit se révèle démocratique et nous conduit visiblement à une fusion totale de toutes les contradictions nationales dans l'ensemble homogène d'une société englobant toute l'humanité et d'abord l'Europe ; et une faiblesse pour le présent, tant qu'aucune autre force n'est arrivée à remplacer celle du patriotisme étroit qui pousse et rassemble les hommes. »[157]

Ce texte confirme ce qui était apparu dès l'engagement de Bakounine aux côtés des Polonais : en rencontrant la cause polonaise, puis la prégnance du sentiment national slave, le révolutionnaire russe a cru découvrir une force politique qu'il serait possible d'investir d'une mission révolutionnaire. Cette force, ce n'est pas celle du fanatisme racial : Bakounine souligne ainsi que l'attachement des Slaves à leur nationalité particulière prime sur leur attachement à une « race slave ». En outre, s'il est possible d'y voir une force politique, c'est qu'elle ne se contente pas de « pousser » les hommes, mais aussi qu'elle les « rassemble », les concentre. Le sentiment national, qui fait qu'un peuple se constitue en peuple, apparaît ainsi comme une force centripète de concentration des énergies, mais dont les effets à long terme sont censés être centrifuges et permettre l'expansion de la révolution. Faute d'un tel sentiment, selon Bakounine, les Allemands sont incapables de s'étendre véritablement et se contentent de se répandre dans des colonies éparpillées qui sont autant « d'éléments d'un corps sans vie. »[158] Au contraire, la constitution en peuple permet une concentration des forces nationales qu'il est bien difficile de distinguer d'une forme de centralisation étatique. Si cette hypothèse est exacte, le moment absolutiste qui a coïncidé avec la décomposition du monde médiéval aurait pour Bakounine le statut de moment négatif : ce qui se jouerait sous la centralisation étatique, d'une manière sourde, ce serait l'unification souterraine d'un peuple donné, prélude à son apparition sur la scène de l'histoire.

L'analyse du cosmopolitisme apolitique des Allemands est aussi l'occasion pour Bakounine d'aborder pour la première fois la question juive. Dans *Ma Défense*, comme dans les textes bien postérieurs (et aux relents plus nettement antisémites) qu'il consacrera à cette question, le révolutionnaire russe semble considérer le peuple juif comme une sorte de quintessence du peuple allemand, précisément par son caractère cosmopolite. Lorsqu'il analyse la situation de la Galicie et de la Poznanie (parties de la Pologne occupées respectivement par l'Autriche et par la Prusse), pour expliquer la germanophobie de leurs habitants, Bakounine relève ainsi que « dans ces provinces les Allemands sont le plus souvent représentés soit par le peuple le plus cosmopolite du monde, c'est-à-dire par des Juifs devenus Allemands, soit, ce qui est encore pire,

157. *Ibid.*, p. 75-76.
158. *Ibid.*, p. 54.

par des fonctionnaires et leurs familles […] »[159] Bien qu'incidentes et sans grande portée, ces remarques mobilisent un certain nombre de *topoi* antisémites qui méritent d'être relevés, même si leur utilisation demeure ambiguë. A la seule lecture de *Ma Défense*, il est impossible de savoir si Bakounine s'en tient à expliquer le rejet que les populations juives et allemandes suscitent parmi les Polonais, ou bien s'il tend à légitimer ce rejet. En anticipant quelque peu sur l'évolution que connaîtra la pensée de Bakounine sur la question juive (dont elle ne fera jamais cependant un objet central), on mesure ce qui le retient en 1850 de s'aventurer sur un terrain trop scabreux : lorsqu'il reprendra à nouveaux frais la question juive au cours des années 1870, Bakounine l'abordera à nouveau sous l'angle de la question germano-slave, mais en ayant changé radicalement de point de vue sur le statut de l'Allemagne en Europe. A ce moment, dire que les Juifs sont encore plus allemands que les Allemands reviendra à en faire la quintessence de l'autoritarisme teuton. En 1850 au contraire, leur identification avec les Allemands repose sur une même incapacité à se concentrer en un État, donc sur un même cosmopolitisme qui peut être envisagé comme une anticipation de l'avenir de l'humanité.

Le constat de la difficulté qu'ont les Allemands à constituer un peuple, et la déploration qui l'accompagne, pousse Bakounine à produire une longue analyse[160], visiblement écrite au fil de la plume tant sa progression est hésitante, des conditions requises pour que l'Allemagne réalise son unité et conquière par-là sa liberté. A plusieurs reprises, Bakounine y exprime sa préférence pour un mouvement d'unification qui aurait le peuple pour initiateur, seul moyen selon lui pour que l'unité allemande ne soit pas une union mécanique, mais une véritable unité organique et vivante. De cette voie vers l'unité (dont il a vu la faillite avec l'insurrection de Dresde) se distinguent la possibilité d'une union volontaire des princes allemands (voie qui semble à Bakounine à la fois peu praticable et peu fructueuse) et surtout la perspective d'une conquête de l'Allemagne par la Prusse. A mesure qu'il progresse dans son analyse de la situation, Bakounine prend de plus en plus au sérieux ce dernier scénario, au point de finir par l'étudier pour lui-même. Curieusement, il s'abstient d'exprimer la moindre réserve à son propos. En effet, lorsqu'il aborde cette perspective, après avoir pris acte de l'échec d'une unification de l'Allemagne par le bas, il souligne d'abord les obstacles qui s'y opposent : hostilité des princes allemands à se voir dépouillés de leurs possessions, hostilité conjointe de la Russie et de l'Autriche, caractère restreint de la puissance prussienne comparée à celle des autres puissances européennes. Mais il n'indique pas que l'unification de l'Allemagne sous l'égide de la Prusse pourrait venir ruiner ce qu'aurait d'émancipateur un tel processus. C'est que pour Bakounine, la seule manière pour la Prusse de réaliser l'unité allemande sans se retrouver seule face à la Russie et l'Autriche, serait d'adopter la cause de la Révolution pour couper l'herbe sous le pied des princes allemands et de se rapprocher de la France et de l'Angleterre. Bakounine en vient donc à envisager, comme seule voie possible

159. *Ibid.*, p. 71.
160. Cette analyse couvre les p. 43-54 de *Ma Défense.*

pour l'unité allemande, que l'État prussien prenne la tête de l'Allemagne et y déchaîne les passions révolutionnaires du peuple pour passer outre les résistances des princes allemands, se rallier la France et l'Angleterre et ainsi surmonter l'hostilité des deux autres empires car « la Russie et l'Autriche ne sont pas à elles seules assez puissantes pour se permettre de risquer une guerre d'idées contre toute l'Europe et surtout contre une Europe enthousiaste de liberté. »[161]

Bakounine conclut toutefois son analyse de la situation allemande sur un mode dubitatif : les chemins que pourrait frayer l'unité allemande lui semblent bien incertains et, du fait de son emprisonnement, il s'avoue peu informé des derniers développements de l'actualité européenne. Cette attitude, qui consiste à envisager abstraitement qu'un État puisse réaliser la liberté et à finalement conclure que cette possibilité est sans doute nulle, est caractéristique de la période « pré-anarchiste » de Bakounine, qui s'étend même au-delà de son emprisonnement.

161. *Ma Défense*, édition citée, p. 51-52.

Conclusion : Les impasses de la question slave

Qu'advient-il du projet politique de Bakounine après la longue période d'emprisonnement et d'exil qu'il a endurée et l'a réduit au silence ? Arrêté pour sa participation à une insurrection qui n'entrait pas dans son propre projet révolutionnaire, Bakounine n'a pas pu mettre en œuvre jusqu'à son terme son projet révolutionnaire, ni en éprouvé dans les faits les limites, ce qui le pousse après son évasion de Sibérie[162], a reprendre le combat au point où il avait été contraint de le quitter. Ajoutons que l'emprisonnement et l'exil, dans la mesure où ils n'ont pas brisé la volonté du révolutionnaire, ont bien plutôt renforcé ses convictions[163]. Les textes qui suivent le retour de Bakounine dans l'arène européenne ressemblent fort à ceux qui accompagnaient son action au cours des révolutions de 1848 : aucun grand écrit, mais une série de brochures et d'articles qui présente pourtant une forte unité thématique. Dès son retour, Bakounine s'engage avec passion pour la liberté des Slaves, puis dans l'insurrection polonaise de 1863. C'est exclusivement autour de la question slave (dans laquelle s'inscrivent les rapports entre la Russie et la Pologne) que tournent les trois écrits composés par Bakounine au cours de l'année 1862 (deux brochures et un texte non publié), les articles publiés et les discours prononcés en Suède au cours de l'année 1863, de même que l'abondante correspondance de ces deux années. Mais ce qui finira par être éprouvé dans ces textes, ce sont les méandres de la question slave, et finalement les limites d'une activité cantonnée au champ national. La question de la liberté des peuples, dont on a vu qu'elle mêlait leur émancipation externe (la libération nationale) et leur émancipation interne (la révolution sociale, qui est pour Bakounine le prolongement de la révolution démocratique), finira par être tranchée, au terme de la véritable crise politique personnelle que traversera Bakounine en 1864. Elle le sera d'abord en pratique, les textes de l'automne 1864 témoignant d'une refonte radicale du projet révolutionnaire de Bakounine, avant de l'être en théorie, celui-ci reprenant le flambeau du socialisme libertaire, voie qui avait été esquissée au cours de la période jeune hégélienne mais laissée de côté après l'article de 1843 sur *Le communisme*.

---

162 En juillet 1861, Bakounine s'évade de Sibérie par un bateau qui le mène au Japon. Il y reste un mois (de mi-août à mi-septembres), puis embarque pour San Francisco qu'il atteint au début du mois d'octobre 1861, en pleine guerre de Sécession, ce qui le contraint à rejoindre la côté Est des Etats-Unis par l'isthme de Panama. Débarqué à New York le 15 novembre, il repart pour Londres un mois plus tard et y parvient le 27 décembre 1861. Il y retrouve ses vieux compagnons Herzen et Ogarev, éditeurs du *Kolokol* (*La Cloche*), le grand journal de l'émigration russe. L'évasion de Bakounine suscite la sympathie d'Engels, qui l'exprime dans une lettre à Marx du 27 novembre 1861 : « La façon dont Bakounine s'est évadé m'a fort réjoui. Le pauvre diable a dû être diablement malmené – faire le tour du monde comme ça ! » (*Correspondance Marx-Engels*, tome 6, Paris, Editions Sociales, p. 374).

163 Voir la lettre qu'il fait passer clandestinement à sa sœur Tatiana en février 1854 : « Jamais, il me semble, je n'ai eu tant d'idées, jamais je n'ai ressenti une soif plus ardente de mouvement et d'action. Je ne suis donc pas encore mort tout à fait ; mais cette vie même de l'âme, qui, en se concentrant, est devenue plus profonde, plus puissante peut-être, plus désireuse de se manifester, devient pour moi une source intarissable de tourments que je n'essaierai même pas de décrire. Vous ne comprendriez jamais ce que c'est que de se sentir enterré vivant ; de se dire à chaque instant de la nuit comme du jour : je suis un esclave, je suis annulé, réduit à l'impuissance pour la vie, d'entendre jusque dans la cellule le grondement de la grande lutte qui se prépare, d'une lutte où se décideront les plus grandes questions de l'humanité, et de devoir rester immobile et muet. »

Les impasses de la question slave, comme de toute la question révolutionnaire envisagée sous un jour exclusivement national, se manifeste dans les écrits qui jalonnent le parcours de Bakounine depuis les derniers mois de son exil jusqu'au revirement de 1864. C'est d'abord, dans une Russie qui est désormais celle d'Alexandre II, la tentation de s'en remettre à un homme providentiel : d'une manière limitée dans les lettres adressées à Herzen en 1860 qui font l'éloge de Mouraviev-Amourski, gouverneur de Sibérie auquel Bakounine était lié par sa mère ; d'une manière plus importante lorsque Bakounine se demande, dans une brochure de 1862 qui, de Pestel, Pougatchev et Romanov, peut incarner la cause du peuple – et s'il répond finalement par la négative à cette dernière hypothèse, celle-ci n'est pas (encore) invalidée en son principe.

En outre, dans la Russie d'Alexandre II, les réformes font surgir de nouvelles questions. La réforme de l'administration locale, jusqu'alors confiée à la bureaucratie avec une participation de la noblesse, pose la question de l'organisation de l'État et du *self-government* local à travers l'institution du *zemstvo*, réforme qui mêle une forme de décentralisation administrative et la réaffirmation d'une centralisation politique – en somme institue ce que les *Principes de la nouvelle politique slave*, à la rédaction desquels Bakounine avait participé avec l'aile gauche du congrès slave de Prague en 1848, appelaient de leurs vœux. D'une manière générale, dans ce contexte, les textes de Bakounine posent les deux questions connexes du caractère réformable de la Russie, et de la possibilité qu'un homme providentiel et éclairé effectue cette réforme depuis le sommet de l'État.

L'abolition du servage[164], en faisant ressurgir la question sociale au sein même de la question slave, pousse les révolutionnaires à s'interroger sur le statut de la commune paysanne, le *mir*, dans la mesure où le décret du tsar prévoit d'attribuer la terre non aux paysans à titre individuel, mais aux communautés, au sein desquelles est ensuite décidé le partage des terres : le *mir* dans son ensemble est considéré par l'État comme propriétaire de la terre. La question de savoir si le *mir* peut être considéré comme une forme viable de propriété collective de la terre est alors posée. Au cours des années 1860, les positions de Bakounine sur le statut du *mir* oscillent entre un rejet de cette forme de communauté comme une forme patriarcale qui bride l'épanouissement des individus (les lettres à Katkov de 1859-1860), et la reconnaissance en lui d'une première forme de communauté de la terre (les textes de 1862-1863 envisagent une forme de socialisme spécifique aux populations slaves, forme qui ne supposerait pas le passage par le capitalisme et dont l'épanouissement constituerait la mission historique des populations slaves). Dans ce dernier cas, Bakounine tente de contrebalancer le maintien de la forme communautaire par l'octroi à la société de libertés fondamentales qui permettraient progressivement de fonder la communauté de plus en plus sur la libre association au détriment des liens du patriarcat. Mais cette tension, attenante à toute prise en compte de la question paysanne, ne sera jamais véritablement apaisée,

164 Malgré l'opposition de la noblesse conservatrice, qui souhaite réduire la portée de la réforme, et au terme de deux ans de travaux, le tsar finit par abolir le servage dans un manifeste signé le 3 mars 1861. Ce décret impérial permet en général aux paysans d'acquérir la moitié de la terre, celle qu'ils cultivent déjà pour leur propre compte. Les serfs étant insolvables, ils s'endettent auprès de l'État qui indemnise la noblesse en bons du Trésor.

elle survivra à la coupure de 1864 (voir la lettre à Herzen du 19 juillet 1866 qui exprime le plus grand scepticisme, et au contraire un projet de 1868 qui voit dans le *mir* une préfiguration de la propriété collective de la terre).

Si Bakounine ne tranchera jamais d'une manière univoque la question du socialisme slave, qu'en est-il de la question nationale dans son ensemble après 1864 ? Deux éléments doivent ici être pris en considération : d'une part la critique du patriotisme dans les textes de la période anarchiste de Bakounine ; d'autre part la persistance des considérations nationales (et notamment de la question germano-slave) dans le conflit avec Marx. Il n'entre pas dans le propos de cette conclusion d'entrer dans les détails de la critique bakouninienne du patriotisme, développée dans la série d'articles rédigés pour *Le progrès* du Locle sous le titre *Aux compagnons de l'Association Internationale des Travailleurs du Locle et de La Chaux De Fonds*, et notamment pas dans l'analyse du patriotisme comme fait naturel. Retenons-en plutôt le versant politique. En 1864, lorsqu'il revient sur les révolutions de 1848, Bakounine produit une distinction entre les pays où le capital et le travail sont contraints de faire alliance contre les préjugés féodaux et ceux où leur opposition donne inévitablement un caractère social à la révolution. D'autre part, Bakounine remarque que ce sont les masses ouvrières qui ont provoqué l'internationalisation de la révolution en 1848, la bourgeoisie préférant par essence la paix à toute autre considération (il n'est donc même plus question de parler de trahison à son propos : la bourgeoisie ne fait que suivre les lois qui gouvernent son essence). Dès lors, toute entreprise politique exclusivement nationale peut être suspectée de chercher à éviter que soit posée la question sociale : c'est ce qu'atteste pour Bakounine la tournure prise par le mouvement national italien, y compris dans sa composante radicale mazzinienne[165].

Toutefois, la critique de Bakounine s'adresse à ce qu'il qualifie de « patriotisme d'État », au culte de l'unité nationale, et non au « patriotisme naturel », héritage des liens familiaux et claniques, qu'il considère comme un fait que l'évolution de l'humanité devra progressivement résorber. Il faut toutefois souligner que cette résorption ne va pas de soi, chez Bakounine lui-même. Tout en étant désormais secondarisées, les questions nationales ne disparaîtront jamais de ses préoccupations – pour le meilleur et pour le pire, comme en témoigne l'adresse de 1872 *Aux compagnons de la fédération jurassienne*. Ce texte, qui présente l'état définitif de la critique bakouninienne du panslavisme comme de toute idéologie nationale, est aussi celui qui contient ses dérapages antisémites les plus accusés, le paradoxe étant que ces derniers interviennent

165 Sur les rapports de Bakounine au mouvement national italien, voir T.R. Ravindranathan, *Bakunin and the Italians*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1989.

précisément au nom du refus de l'exclusivisme national[166]. Indépendamment de ces dérapages ponctuels, il n'est pas certain que Bakounine avait les moyens nécessaires pour dépasser les cadres de pensée de son époque – pas plus d'ailleurs que les autres révolutionnaires de son temps. L'internationalisme, ce n'est pas encore le dépassement des clivages nationaux ni leur réduction à la simple indifférence de la diversité.

[166] La particularité des déclarations antisémites de Bakounine à cette époque, c'est qu'elles associent toujours Juifs et Allemands dans une même condamnation de peuples qui n'ont pas d'unité nationale et qui ont en même temps le culte de l'unité étatique (ce qui est le cas de Marx selon lui). Le rapprochement entre Juifs et Allemands peut s'expliquer par le fait que les populations juives d'Europe centrale et orientale parlaient une langue partiellement germanique et qu'elles s'implantaient souvent en même temps que des populations germanophones. Si cette hypothèse est exacte, l'antisémitisme de Bakounine (si l'on peut qualifier ainsi une position qui n'a aucune centralité dans son œuvre) serait un antisémitisme slave. Par ailleurs, Bakounine estime que ce qu'il perçoit comme les défauts des peuples allemand et juif ne peut être résolu qu'en allant plus avant dans un mouvement d'émancipation : en libérant les peuples de l'État, on les libérerait des illusions qu'ils entretiennent à son propos.

Bibliographie

1. Œuvres

A. Œuvres de Bakounine et correspondance

Editions de référence :

L'édition de référence des textes de Bakounine a été établie par l'Institut International d'Histoire Sociale d'Amsterdam sous la direction d'Arthur Lehning. Elle est publiée sous la forme d'un CD-ROM qui comporte l'intégralité des écrits et de la correspondance de Bakounine en langue originale et, le cas échéant, en traduction française : *Œuvres complètes*, Amsterdam, IISG, septembre 2000, ISBN 90 6984 303 X

Sur papier, les éditions les plus complètes sont :

- en russe, et jusqu'en 1861 : *Sobranie socinenij i pisem* [Œuvres et correspondance], 4 volumes, Moscou, Association panunioniste des condamnés politiques aux travaux forcés et à la déportation, 1934-1935 [Slavica-Reprint, 1970]
- en français, pour la période 1870-1875 : *Œuvres complètes*, 8 volumes, textes établis, introduits et annotés par Arthur Lehning, Paris, Champs Libre, 1974-1982.

Textes autour de la révolution de 1848 :

La Réaction en Allemagne, *Le communisme* et *Lettres à Arnold Ruge*, traduits de l'allemand par Jean-Christophe Angaut in *Bakounine jeune hégélien – La philosophie et son dehors*, Lyon, ENS Éditions, 2007

Appel aux peuples slaves par un patriote russe, in Josef PFITZNER, *Bakuninstudien*, Prague, 1932, p. 94-105 (traduit en allemand dans la réédition de cet ouvrage en 1977).

Appel aux Slaves, in Daniel Guérin (éd.), *Ni dieu ni maître*, Paris, Delphes, 1966, p. 190-195

Articles dans la Dresdner Zeitung [*„Barrikadenwetter" und „Revolutionshimmel" - Artikel in der ‚Dresdner Zeitung'*], in *Ausgewählte Schriften*, vol. 2, introduction de Boris Nicolaïevski, Berlin, Karin Kramer Verlag, 1996

Situation de la Russie [*Russische Zustände*], in *Ausgewählte Schriften*, vol. 3, introduction de Boris Nicolaïevski, Berlin, Karin Kramer Verlag, 1996

Ma Défense [Meine Verteidigung] in Vaclav Čejchan, *Bakunin v Čechách*, Prague, Vojenský archiv RČS, 1928, p. 97-189

Confession, traduit du russe par Paulette Brupbacher, avant-propos de Boris Souvarine, introduction de Fritz Brupbacher et annotations de Max Nettlau, Paris, PUF, 1974

Autres textes publiés :

Parmi les nombreux recueils partiels d'écrits de Bakounine, on retiendra :

Œuvres, 2 volumes, Paris, Stock, 1980.

De la guerre à la Commune [1868-1871], textes établis et présentés par Fernand Rude, Paris, Anthropos, 1972.

Le socialisme libertaire [1869], textes établis et présentés par Fernand Rude, Paris, Denoël/Gonthier, Médiations, 1973.

La Liberté, choix de textes par François Munoz, Paris, J.-J. Pauvert, 1965.

Théorie générale de la révolution, textes choisis et présentés par E. Lesourd, Paris, Les Nuits Rouges, 2001

Le sentiment sacré de la révolte, textes choisis et présentés par E. Lesourd, Paris, Les Nuits Rouges, 2004

MARX/BAKOUNINE, *Socialisme autoritaire ou libertaire*, textes rassemblés et présentés par Georges Ribeill, 2 volumes, Paris, UGE, 1975.

B. Autres œuvres d'auteurs

HEGEL G.W.F., *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, traduit de l'allemand par J. Gibelin, Paris, Vrin, 1980

HEGEL G.W.F., *La raison dans l'histoire*, traduit de l'allemand par Kostas Papaioannou, Paris, UGE, 10/18, 1979

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *La Nouvelle Gazette Rhénane*, vol. 3, Paris, Editions Sociales, 1971

2. Etudes et commentaires

A. Sur Bakounine

ANGAUT Jean-Christophe, *Bakounine jeune hégélien – La philosophie et son dehors*, Lyon, ENS Éditions, 2007

ANGAUT Jean-Christophe, « Marx, Bakounine et la guerre franco-allemande », *Sens public*, février 2005 – http://www.sens-public.org/spip.php?article131

ARVON Henri, *Bakounine, absolu et révolution*, Paris, Editions du Cerf, 1972.

ARVON Henri, *Bakounine ou la vie contre la science*, Paris, Seghers, 1966.

BARRUE Jean, *L'anarchisme aujourd'hui*, Paris, Spartacus, 1970.

BARRUE Jean, *Bakounine et Netchaiev : trois études sur Bakounine. Le* Catéchisme révolutionnaire *de Netchaiev*, Paris, Spartacus, 1971.

BARRUE Jean, « Les années d'apprentissage d'un révolutionnaire », in *L'Europe en formation*, n° 198-199, septembre-octobre 1976

BERTHIER René, *Bakounine politique – Révolution et contre révolution en Europe centrale*, Paris, Editions du Monde Libertaire, 1991.

BRUPBACHER Fritz, *Michel Bakounine ou le démon de la révolte*, traduit de l'allemand, annoté et suivi de trois études par Jean Barrué, Paris, Editions du Cercle/Editions de la Tête de Feuilles, 1971.

CATTEAU Jacques (dir.), *Bakounine, combats et débats*, Paris, Institut d'études slaves, 1979.

ČEJCHAN Vaclav, *Bakunin v Čechách*, Prague, Vojenský archiv RČS, 1928

DUCLOS Jacques, *Bakounine et Marx, ombre et lumière*, Paris, Plon, 1974

GRAWITZ Madeleine, *Bakounine*, Paris, Calmann-Lévy, 1990 [2000].

HEPNER Benoît-P., *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire*, Paris, Librairie Marcel Rivière et C^{ie}, 1950.

ISWOLSKY Hélène, *La vie de Bakounine*, Paris, Gallimard, 1930.

KAMINSKI, H.-E., *Michel Bakounine : la vie d'un révolutionnaire*, Paris, Aubier, 1938

LEVAL Gaston (dir.), *Michel Bakounine*, Volonté Anarchiste n° 29-30, Groupe Fresnes/Antony de la Fédération Anarchiste, Paris, 1985.

LEHNING Arthur, *Bakounine et les autres*, Paris, UGE, 1976.

LEHNING Arthur (dir.), *De Buonarroti à Bakounine : études sur le socialisme international*, Paris, Editions Champ Libre, 1977.

NETTLAU Max, *Michael Bakunin : eine Biographie*, Londres, 3 volumes, 1896-1900

PECHOUX Pierre, *Diffusion d'une oeuvre – Bakounine : publications dans la langue originale et en traduction*, Thèse, Paris I, 1988.

PFITZNER Josef, *Bakuninstudien*, Prague, 1932

RAVINDRANATHAN T.R., *Bakunin and the Italians*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1989

B. Autres études et ouvrages généraux

BALIBAR Etienne, *La crainte des masses*, Paris, Galilée, 1997.

BENSUSSAN Gérard, *Moses Hess, la philosophie, le socialisme (1836-1845)*, Paris, PUF, 1985.

BERLIN Isaiah, *Les penseurs russes*, Paris, A. Michel, 1984

CORNU Auguste, *Karl Marx et Friedrich Engels ; leur vie et leur œuvre*, Paris, P.U.F., 1955.

DESBROUSSES Hélène, PELOILLE Bernard et RAULET Gérard (dir.), *Le peuple – Figures et concepts – Entre identité et souveraineté*, Paris, François-Xavier Guibert, 2003

EßBACH Wolfgang, *Die Junghegelianer : Soziologie einer Intellektuellengruppe*, Munich, 1988.

FISCHBACH Franck, *L'être et l'acte. Enquête sur les fondements de l'ontologie moderne de l'agir*, Paris, Vrin, 2003.

GUERIN Daniel, *Ni Dieu ni maître : anthologie de l'anarchisme*, Paris, François Maspéro, 1972.

HOBSBAWM Eric J., *L'ère des révolutions (1789-1848)*, Paris, Hachette, 2002

HOENSCH Jörg K., *Histoire de la Bohême*, Paris, Payot, 1995

KOSELLECK Reinhart, *Le règne de la critique*, Paris, Editions de Minuit, 1979.

KOUVELAKIS Eustache, *Philosophie et révolution. De Kant à Marx*, Paris, P.U.F., « Actuel Marx », 2003.

LAMBRECHT Lars (dir.), *Osteuropa in den Revolutionen von 1848*, Forschungen zum Junghegelianismus, vol. 15, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2006.

LÖWITH Karl, *De Hegel à Nietzsche*, Paris, Gallimard, 1969.

MAECK Josef et MANDRON Robert, *Histoire de la Bohême – Des origines à 1918*, Paris, Fayard, 1984

MICHEL Bernard, *Nations et nationalismes en Europe centrale*, Paris, Aubier, 1995

NICOLAÏEVSKI Boris et MAENSCHEN-HELFEN Otto, *La vie de Karl Marx*, Paris, La Table Ronde, 1997.

PLANTY-BONJOUR Guy, *Hegel et la pensée philosophique en Russie – 1830-1917*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1974.

RIASANOVSKY Nicholas V., *Histoire de la Russie*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1987